3 1761 07962001 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/casanovaetsontem00mayn

ÉDOUARD MAYNIAL

—

Casanova et son temps

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

LIBRAIRIE E.
LIVRES D'ÉRU
HISTOIRE LITT
PHILOLO
8, rue Verdaine

ÉDOUARD MAYNIAL

—

Casanova

et son temps

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

597035
23. 11. 54

D
285
.8
C4M3

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays

A

HENRI DE RÉGNIER

En témoignage d'admiration et de reconnaissance.

PRÉFACE

Il y a des œuvres, comme des hommes, qui sont au-dessus de leur réputation. Ce sont leurs lecteurs qui ont fait tort aux unes, comme aux autres les mauvaises relations. Celles de Casanova étaient de la pire espèce et longtemps ses lecteurs n'ont guère mieux valu.

On le lisait à l'âge des curiosités malsaines : la nomenclature complaisamment détaillée de ses bonnes fortunes, le récit de ses prouesses érotiques, la chronique étourdissante de ses faciles amours servaient de pâture aux imaginations trop jeunes, ou séniles. De là le renom de scandale qui s'est attaché à ses *Mémoires*. Mais, peu à peu, un autre genre de curiosité est venu à lui : celle des chercheurs, érudits, critiques, historiens, qui démêlaient dans ce riche tissu d'intrigues et d'aventures

cosmopolites le fil d'une destinée réelle ; ceux-là ont su trouver dans les *Mémoires*, non plus l'image trop fidèle d'un libertin de profession, mais quelques-uns de ces documents vivants, originaux et neufs avec lesquels se constitue l'histoire de la société et des mœurs.

On a beaucoup écrit sur les *Mémoires* de Casanova. De tous les livres, articles de revues ou brochures qu'ils ont inspirés, on pourrait aisément établir une copieuse bibliographie. Un érudit danois, M. Tage E. Bull (1), à qui rien de ce qui concerne l'aventurier vénitien n'échappe, s'occupe à en réunir les éléments, avec autant de compétence que de zèle (2).

Ayant parcouru l'Europe entière et semé ses

(1) Nous devons à la complaisance de M. Tage E. Bull plusieurs renseignements bibliographiques, pour lesquels il voudra bien trouver ici l'expression de notre gratitude. — M. T. E. Bull a doublé le prix de sa bienveillance en nous mettant en rapport avec un érudit de ses amis, M. le docteur Louis Bobé, de Copenhague, qui nous a communiqué avec une courtoisie parfaite les documents les plus rares et les plus curieux sur le séjour du comte de Saint-Germain en Hollande et en Angleterre et sur la mort du fameux charlatan. Ces documents ont été utilisés dans le premier chapitre de notre livre. Nous adressons à M. le docteur L. Bobé nos remerciements les plus sincères.

(2) Cet ouvrage d'ensemble sur la bibliographie casanovienne paraîtra prochainement; il sera dû à la collaboration de M. T. E. Bull et d'un érudit vénitien, M. Aldo Ravà.

souvenirs dans toutes les capitales du dix-huitième siècle, Casanova a des fidèles et des amis un peu partout. Il y a des casanovistes à Copenhague ; on en trouverait aussi à Madrid, à Prague, à Constantinople. Mais trois pays se signalent surtout dans cette émulation bibliographique : l'Italie, parce que Casanova était Vénitien, l'Allemagne, parce qu'il a laissé ses manuscrits en terre allemande, la France, parce qu'il a écrit en français. Trois noms, trois œuvres se distinguent nettement et s'imposent dès l'abord : F. W. Barthold, avec ses *Geschichtlichen Persönlichkeiten in J. Casanova's Memorien* (1), Armand Baschet, avec ses *Preuves curieuses de l'authenticité des* Mémoires *de Casanova* (2), et Alessandro d'Ancona, avec son *Aventuriere del secolo XVIII* (3). Mais combien d'autres érudits ont apporté des recherches neuves, des documents intéressants sur cet inépuisable sujet ! Quand on aura cité les noms de Symons en Angleterre, de Brockhaus et Ottmann en Allemagne, de Jules Janin, Loredan Larchey, Charles Henry, docteur Guède, Octave Uzanne, Malher et Philippe Monnier en France, de Rinaldo

(1) Deux volumes, 1846. Réimprimés à Berlin en 1864.
(2) Dans le *Livre*, janvier, février, avril, et mai 1881.
(3) Dans la *Nuova Antologia* du 1er février et 1er août 1882.

Fulin, Bazzoni, Lanza, Ademollo, Ettore Mola, Malfatti, Belgrano, Masi, Bargellini, Carletta, Corrado Ricci, Frati, Dolcetti, Ravà en Italie, on n'aura donné qu'une idée encore très incomplète de cette riche bibliographie. Pendant près d'un demi-siècle, *l'Intermédiaire des chercheurs* est rempli d'articles et d'informations sur les *Mémoires* de Casanova ; il y en a de toute provenance ; dans toutes les bibliothèques et dans toutes les archives d'Europe, des curiosités sont en éveil, des pistes sont suivies, des arguments inédits sont découverts en faveur d'une authenticité que personne ne songe plus à contester.

Le fait essentiel qui ressort, en effet, de tous ces travaux, c'est la valeur documentaire de cette œuvre et le crédit très large qu'on peut lui accorder. Toutes les fois qu'il a été possible de contrôler, sur un point particulier, le récit des *Mémoires*, on a reconnu que Casanova n'avait guère ajouté aux faits que sa manière de les interpréter. Ce serait beaucoup trop pour un historien ; c'est peu pour un anecdotier, à qui on ne doit demander que de savoir entendre et regarder, avec le sens de la réalité et le goût du pittoresque. Des preuves décisives, des documents d'archives, apportés par Baschet ou par d'Ancona, ont établi la bonne foi

de l'auteur ; confrontée avec les témoignages contemporains les plus autorisés, l'œuvre résiste victorieusement à l'épreuve. Peu à peu, on a cessé de voir dans cette longue odyssée un tissu d'extravagances, de hâbleries, et de mensonges. Et l'on a admis que si Casanova se connaît bien lui-même, comme en témoigne la fière devise de ses *Mémoires* (1), il n'a pas moins bien connu et compris ses contemporains. Les érudits les moins suspects de partialité lui donnent brevet d'authenticité. L'un d'eux écrit (2) : « Qu'on ne s'étonne pas de nous voir invoquer ici le témoignage de cet auteur décrié. Plusieurs travaux récents ont démontré la parfaite exactitude des renseignements de Casanova sur les choses d'Italie et de France. Nous avons constaté qu'il n'était pas moins bien informé des choses d'Espagne, de celles, bien entendu, qui étaient de sa compétence. »

Cette déclaration, parmi beaucoup d'autres, nous servirait d'excuse, si nous pensions avoir besoin d'excuse, pour les études critiques que nous présentons au public, et qui toutes, prenant Casanova au mot et au sérieux, suivent pas à pas le

(1) *Nequidquam sapit qui sibi non sapit...*
(2) M. Morel-Fatio, au t. II de ses *Études sur l'Espagne*, Paris, 1890, p. 43, n. 1.

texte des *Mémoires*. Quelques-unes des rencontres les plus sensationnelles et des plus piquantes aventures du galant Vénitien nous les ont inspirées.

Il y a bien des manières différentes d'étudier Casanova et sans doute bien des pages à noircir encore sur sa destinée aventureuse. Les personnages notoires qu'il a fréquentés, les femmes qu'il a aimées, exploitées, trahies, celles qu'il a failli épouser, les villes qu'il a traversées, les missions dont il s'est chargé, ses duels, ses prisons, ses découvertes, Casanova joueur, poète, diplomate, calculateur, industriel, inventeur,... tout est matière à recherches et à réflexions. « Quel livre il y aurait à écrire sur ce drôle ! — Cette fois, c'est un héros de roman qui parle (1). — Par exemple il faudrait refaire son itinéraire pas à pas... » Le dilettante aimable et cultivé qui s'exprime ainsi, sous la plume d'un excellent écrivain, n'a pas plus refait l'itinéraire qu'il n'a écrit le livre ; et c'est tant pis pour nous. Tout au plus a-t-il établi le plan et composé les premières scènes d'une pièce historique en cinq actes sous ce titre alléchant : *la Jeunesse de Casanova* (2). Mais quelqu'un s'est trouvé pour mettre son projet à exécution.

(1) Dans le *Passé vivant* de H. de Régnier.
(2) H. de Régnier, *op. cit.*, p. 337.

M. le docteur Guède, l'homme de France qui connaît le mieux Casanova et ses *Mémoires*, a proprement revécu la vie de l'aventurier et suivi sa piste à travers l'Europe. Il a retrouvé ses traces aussi bien sur les routes d'Italie, où il voyageait à pied comme lui, que dans les archives, où il copiait les documents qui le concernent. A Venise, il a refait, pour son compte, la fameuse évasion des Plombs, et réduit le récit de Casanova, par cette expérience décisive, à de plus vraisemblables proportions (1). A Murano, il a visité le casino de l'abbé de Bernis et l'emplacement du couvent de la belle M. M. A Barcelone, il a fouillé les archives de la citadelle et vérifié l'authenticité des noms que cite Casanova lors de son incarcération. Aux *Enfants-Trouvés*, à Paris, il a découvert l'acte de naissance d'un enfant que l'aventurier y avait déposé (2). Dans les archives des notaires parisiens, il a recherché tous les actes passés par le Vénitien pour ses affaires privées, contrats, baux, inventaires.

Malheureusement, de cette vaste enquête, con-

(1) Pour M. le docteur Guède, Casanova s'est bien évadé, mais d'une façon moins romanesque, et avec la complicité du noble Bragadin.

(2) Cf. *Intermédiaire des chercheurs*, 20 novembre 1894, p. 548.

duite avec autant d'intelligence que d'impartialité, la curiosité publique n'a jusqu'à ce jour retiré que peu de profit. M. le docteur Guède a beaucoup écrit et peu publié. Quelques articles dans *l'Intermédiaire* et la réédition d'un opuscule de Casanova, la *Lettre à Snetlage*, sont à peu près tout ce que nous avons de lui. Le reste est à l'état de notes manuscrites et inédites. Ceux que M. le docteur Guède honore de son amitié ont pu apprécier l'étendue de son information et de sa complaisance. Nous avons éprouvé l'une et l'autre et nous l'en remercions ici bien sincèrement (1).

Il n'est pas au pouvoir de tout le monde de reconstruire, avec une aussi scrupuleuse conscience, toute la carrière de l'aventurier. Les études qui suivent ne sont pas autre chose que des chapitres détachés de cette histoire ; peut-être montreront-elles une fois de plus quel document précieux constituent, pour l'étude du dix-huitième siècle, ces *Mémoires* de Casanova où la fantaisie, l'intrigue et le plaisir se mêlent perpétuellement dans un tourbillon de carnaval.

(1) Il nous est agréable d'adresser aussi nos remerciements à M. Charles Samaran, archiviste aux Archives nationales, qui a bien voulu faire pour nous quelques recherches et nous signaler d'intéressants documents.

CHAPITRE PREMIER

UNE ÉNIGME HISTORIQUE

CASANOVA ET SAINT-GERMAIN

Un mythe historique : le comte de Saint-Germain.

I. Casanova et Saint-Germain se rencontrent chez la marquise d'Urfé. — Deux charlatans pour une seule dupe. — L'eau de jeunesse. — Le laboratoire royal. — La fusion du diamant.

II. Casanova en mission à La Haye. — L'emprunt de vingt millions. — Casanova et d'Affry. — Second voyage à La Haye. — Correspondance diplomatique. — Saint-Germain démasqué. — Les diamants de la couronne. — Saint-Germain s'enfuit en Angleterre. — Les souvenirs du baron de Gleichen. — Le secret du roi.

III. Saint-Germain à Londres. — Le secret de Choiseul. — Une promenade au bois de Boulogne. — Dernière rencontre de Casanova et de Saint-Germain. — Les chevaux de l'adepte. — Une fabrique de chapeaux. — La mort de la marquise. — Les deux augures. — Mort de Saint-Germain.

L'histoire, ou plutôt les histoires, du spirituel illusionniste que fut le comte de Saint-Germain devaient tenter l'ingéniosité d'un mythographe : et de fait, c'est avec succès que M. Andrew Lang,

en des pages d'une critique pénétrante et d'une légitime ironie (1), s'est appliqué à dégager les éléments simples et la signification précise de ce qu'on peut appeler un véritable mythe historique. Il ne reste pas grand'chose à ajouter à cette étude. Et si nous revenons sur le cas Saint-Germain, ce n'est pas avec l'espoir de compléter une légende suffisamment copieuse, que les contemporains de ce mystérieux personnage ont constituée eux-mêmes avec une complaisance et une candeur admirables. En confrontant leurs témoignages, épars dans les Mémoires du temps, on a pu suivre la genèse et l'évolution de cette légende qui, réduite à ses justes proportions, laisse subsister une destinée encore passablement énigmatique et des aventures pour le moins singulières. Le fait à noter, dans cette histoire de Saint-Germain, comme dans celle de Cagliostro, de Gabalis ou de Cazotte, c'est l'extraordinaire puissance de crédulité et d'auto-suggestion que posséda un siècle qui fut pourtant celui des rationalistes et des athées; la coexistence de l'esprit scientifique avec l'occultisme, des philosophes et des encyclopédistes avec les sociétés des Rose-Croix et les cercles infernaux a été souvent relevée comme l'un des paradoxes les plus inexplicables du dix-huitième siècle (2). En réalité, il ne faut pas trop

(1) Dans ses *Mystères de l'histoire*; trad. de T. de Wyzewa. Perrin, 1907, p. 209 et suiv.

(2) Cf. notamment Huysmans, *Là-Bas*, p. 364.

sourire de cette anomalie. Et s'il y a quelque chose d'étonnant, c'est bien plutôt qu'il ne se soit pas trouvé, jusque dans notre siècle d'élégant scepticisme, quelque joyeux farceur pour ressusciter en chair et en os, avec la complicité de la foule, l'éternel comte de Saint-Germain. Un comte de Saint-Germain répond merveilleusement à ce besoin de croire à l'absurde et à l'inexplicable, qui est au cœur même de l'homme le plus raisonnable. Tous ceux qui l'approchèrent au dix-huitième siècle, ou presque tous, non contents d'accepter sans discussion la légende qu'on leur transmettait, travaillaient invinciblement à l'enrichir de détails nouveaux et suggestifs. Cela est apparent dans les Mémoires les mieux informés.

Presque tous... Il y a, en effet, quelques exceptions. Et c'est précisément une de ces exceptions que nous voudrions signaler, en recherchant quel correctif apportent au mythe Saint-Germain les *Mémoires* de Casanova.

* * *

Sans doute, il y a bien des raisons qui nous avertissent de n'accorder aux *Mémoires* de Casanova, à propos de Saint-Germain comme sur toute autre matière, qu'une confiance prudemment limitée. Pourtant, assez souvent déjà et à la surprise générale, le texte des *Mémoires* passé au crible d'une savante critique s'est révélé sur quelques

points essentiels en accord avec la vérité historique. En étudiant d'autres incidents dans la carrière de l'aventurier, nous aurons l'occasion de définir quelle espèce d'intérêt documentaire on peut demander à ses récits.

Mais, en ce qui concerne Saint-Germain, il y a quelques réserves préliminaires à faire. Casanova n'aimait pas Saint-Germain ; il ne pouvait pas l'aimer ; et l'on devine aisément pourquoi. Ces deux êtres se ressemblaient étrangement, au point que l'on aurait presque pu, puisque nous sommes en plein occultisme, prendre l'un pour une incarnation nouvelle, pour le double de l'autre. Ils ont eu, dans leur existence, des prétentions, des aventures et des « moyens de parvenir » identiques. Le jeu, les femmes, la franc-maçonnerie, l'illuminisme, la cabale, l'intrigue, la passion des joyaux, l'orgueil de la naissance, même supposée, et des titres, même faux, la rage de faire parler de soi et de s'entremettre, sans intérêt personnel, dans des secrets d'État, telles sont les préoccupations ordinaires de Saint-Germain, à en croire sa légende ; et ce sont à peu près aussi celles de Casanova, à en croire ses *Mémoires*. Casanova devait donc détester Saint-Germain, en qui, il voyait, à la cour de France particulièrement, un concurrent plus heureux, et d'une façon générale un rival dans toutes les villes d'Europe où ils promenèrent l'un et l'autre leur esprit d'intrigue et leur appétit de gloriole. Leur clientèle de dupes

était la même. Il y avait des secrets, des secrets de recettes entre eux, et je ne sais si, comme les deux augures de l'antiquité, ils pouvaient se regarder sans rire, mais je suis certain qu'ils ne pouvaient se rencontrer dans un salon sans un discret mouvement de dépit. Enfin, il y eut deux circonstances au moins dans lesquelles il semble bien que l'action de l'un ait directement contrarié les entreprises de l'autre.

Il ne faudra donc jamais perdre de vue, en lisant les chapitres de Casanova où il est question de Saint-Germain, que c'est un rival jaloux et malveillant qui parle. Mais tels qu'ils sont, ses propos et ses jugements ont leur valeur, et il nous paraît intéressant de les confronter avec les autres témoignages que nous a livrés le dix-huitième siècle.

I

C'est chez la marquise d'Urfé que Casanova fit la connaissance du comte de Saint-Germain (1). Cette première rencontre eut lieu à la fin de 1757. Casanova était alors au plus beau moment de sa

(1) *Mémoires*, t. III, p. 477. L'édition citée est celle de Garnier, en huit volumes. — La Bibliothèque Royale de Copenhague possède un portrait de Saint-Germain, gravé par N. Thomas *d'après un tableau appartenant à Mme d'Urfé* (1783). Cette gravure, dédiée à M. de Thy, comte de Milly, est

carrière : nul échec n'avait encore ébranlé son imperturbable assurance. Arrivé à Paris le 5 janvier 1757, il y avait très vite conquis une manière de célébrité, à la ville et jusqu'à la cour, en exploitant la curiosité que provoquait autour de lui l'histoire retentissante de sa récente évasion des Plombs de Venise. Volontiers, il se donnait déjà cette attitude d'homme surnaturel qu'une force secrète, son *génie,* comme il aimait à dire, pousse et soutient à travers la vie.

C'est cette puissance, d'autant plus mystérieuse qu'elle était toute imaginaire, qui lui permit d'emporter sans coup férir la confiance et l'amitié de la marquise d'Urfé. Admirable type de détraquée que cette bonne marquise, tout imbue de sciences hermétiques, rêvant de colloques surnaturels avec les *esprits élémentaires*, adonnée aux pratiques de l'alchimie et aux mystères de la magie, cloîtrée dans son laboratoire, entre ses cornues, ses fourneaux et ses grimoires. Casanova avait vu là, du premier coup, une excellente affaire et dans la marquise la dupe rêvée pour l'exercice fructueux de ses mômeries cabalistiques.

On imagine sans peine sa contrariété quand il

accompagnée de la légende suivante : Le comte de Saint-Germain, célèbre alchimiste :

Ainsi que Prométhée il déroba le feu
Par qui le Monde existe, et par qui tout respire;
La Nature à sa voix obéit et se meut :
S'il n'est pas Dieu lui-même, un Dieu puissant l'inspire.

rencontre chez Mme d'Urfé, au premier jour, parmi les familiers déjà installés, le comte de Saint-Germain, dont la réputation lui était bien connue. Il put croire un instant que sa proie lui échappait, et qu'un autre, plus habile et aussi dénué de scrupules, avait déjà levé le gibier pour son compte.

Il est à remarquer qu'à ce premier dîner où Casanova se rencontra avec lui chez la marquise d'Urfé, Saint-Germain était venu en compagnie de Mme de Gergi. Ce détail des *Mémoires* confirme ce que nous savions par ailleurs sur l'intimité de cette dame avec l'illustre aventurier : cinquante ans auparavant, Mme de Gergi, dont le mari avait été ambassadeur à Venise, prétendait avoir fait dans cette ville la connaissance de Saint-Germain, et elle affirmait par la suite qu'il n'avait pas changé depuis cette époque (1) ; cette énigmatique assertion était même l'une des raisons sur lesquelles les fidèles de Saint-Germain se fondaient pour propager la croyance à l'immortalité, ou tout au moins à l'éternelle jeunesse de leur idole.

Malgré la mauvaise humeur que lui causait cette rencontre imprévue, Casanova ne peut se défendre d'une certaine admiration pour le compagnon de Mme de Gergi. Il avoue que Saint-Germain parlait, à table, avec une facilité et un charme qui le con-

(1) Cf. les *Mémoires* de Mme du Hausset (Collection Barrière, t. III, p. 106).

quirent, et que ce repas fut le plus agréable qu'il fit chez la marquise d'Urfé. Sans doute, il entre dans cette admiration beaucoup de curiosité et un peu d'étonnement : Casanova, qui se piquait de ne s'étonner de rien et d'étonner les autres, avait trouvé son maître ; la faconde et les fanfaronnades de ce rival l'enthousiasmèrent. Et de fait, c'était toujours une surprise, même chez les plus sceptiques, que de voir et d'entendre pour la première fois Saint-Germain, surtout à table : il ne touchait jamais à aucun mets, si relevé ou si délicat fût-il, sans doute pour pouvoir plus à son aise conserver la faculté d'étourdir les convives par cette éloquence surnaturelle qui avait commencé sa réputation, peut-être aussi par une sorte de crainte superstitieuse du poison, dans une société où il ne se croyait pas à l'abri des jalousies ou des rancunes. En tout cas, il disait hardiment que sa vie dépendait du genre de nourriture qu'il prenait et que personne ne pouvait connaître le régime qui lui convenait. Et, retranché derrière ce prétexte, il parlait inlassablement, tandis que les hôtes silencieux faisaient honneur au repas.

Ce jour-là, Saint-Germain était particulièrement en verve, puisqu'il étonna Casanova en lui révélant sur lui-même plusieurs particularités que l'auteur des *Mémoires* n'a pas négligé de consigner. Il nous apprend ainsi que le fameux comte se donnait trois cents ans,

qu'il possédait la panacée, qu'il faisait tout ce qu'il voulait de la nature, qu'il avait le secret de fondre les diamants et que de dix ou douze petits il en formait un grand de la plus belle eau et sans qu'ils perdissent rien de leur poids. Toutes ces opérations n'étaient pour lui que pures bagatelles... Il avait su se concilier la faveur de Mme de Pompadour qui lui avait fait parler au roi, à qui il avait fait un joli laboratoire; car cet aimable monarque, qui s'ennuyait partout, croyait trouver du plaisir, ou au moins distraire un peu son ennui, en faisant des couleurs. Le roi lui avait donné un appartement à Chambord et cinq cents livres pour la construction d'un laboratoire, et, selon Saint-Germain, le roi, par ses productions chimiques, devait faire prospérer toutes les fabriques de France (1).

Il est vrai qu'entre temps Casanova s'est ressaisi et que, tout en avouant l'étonnement dans lequel le jetait la faconde du personnage, il proteste hautement de son scepticisme : il n'est pas la dupe de cet homme qu'il traite d'imposteur, il perce à jour ses « rodomontades, ses mensonges évidents et ses disparates outrées ». Mais malgré tout, malgré la jalousie et la défiance du rival, une certaine sympathie faite d'admiration et d'envie secrète subsiste : Saint-Germain l'amuse, donc il lui plaît ; il loue le physique agréable du personnage, son ton décisif, sa science universelle, la

(1) *Mémoires*, t. III, p. 478.

souplesse de son intelligence. Et puis Saint-Germain, comme Casanova lui-même, avait la suprême élégance de distinguer dans son public les dupes et les complices, et de proportionner ses fanfaronnades au degré de crédulité de ses auditeurs. Avec une grande habileté, il accumulait pendant de longues heures d'éblouissante causerie les détails surnaturels, les confidences mystérieuses, les propos fantastiques ; puis nonchalamment, et quand il se rendait compte qu'il avait mené son auditoire à l'extrême limite de la complaisance, il laissait tomber une formule de modestie qui réduisait sa science chimérique aux justes proportions du bon sens. Les plus intelligents de ceux qui l'ont vu de près, — et Casanova est du nombre, — ont bien compris cette feinte et n'ont pas manqué de nous la signaler. Saint-Germain, dit le Vénitien, avait la franchise et la modestie de reconnaître que certaines des actions miraculeuses qu'on lui attribuait étaient supposées, et par exemple qu'il ne pouvait rendre la jeunesse aux femmes, comme il le laissait dire autour de lui, mais qu'il se contentait de les « conserver dans l'état où il les prenait », au moyen de certains fards, de précieux cosmétiques ou d'une eau magique dont il possédait le coûteux secret.

Pareil aveu est rapporté par Mme du Hausset, femme de chambre de Mme de Pompadour, qui a noté soigneusement et sur l'heure, nous dit-elle,

les moindres détails d'une conversation qu'elle surprit un jour entre la favorite et l'aventurier (1). Comme, au cours de cette conversation, Saint-Germain, cédant à son habituelle manie, s'était laissé aller à parler, avec beaucoup d'aisance et d'esprit, de François Ier, de Marie Stuart et de Marguerite de Valois, comme de personnages qui lui étaient familiers et qu'il avait intimement connus, Mme de Pompadour lui fit remarquer en riant l'invraisemblance de ses propos. Et l'autre de répondre : « J'ai beaucoup de mémoire et j'ai beaucoup lu l'histoire de France... Quelquefois je m'amuse, non pas à *faire croire*, mais à *laisser croire* que j'ai vécu dans les plus anciens temps. » Et de même, quand on lui objectait les confidences de la comtesse de Gergi qui prétendait l'avoir connu cinquante ans auparavant, à Venise, et qu'il n'avait guère changé depuis ce temps déjà lointain, doucement il laissait entendre que cette excellente dame radotait.

Ainsi devant certaines personnes, devant Mme de Pompadour, à qui il devait la confiance du roi, devant Casanova, en qui il pressentait un émule, Saint-Germain ne craignait pas de descendre de son trépied, et dévoilait aimablement les dessous de sa puissance magique, comme un prestidigitateur de talent révèle magnanimement à quelques privilégiés ses trucs secrets.

(1) *Op. cit.*, p. 106-107.

*
* *

Loin de fuir Saint-Germain, qu'il admirait un peu sans l'aimer, et tout en se tenant avec lui sur ses gardes, Casanova semble avoir recherché pendant quelque temps les occasions de le revoir. Aussi bien se sentait-il assez sûr maintenant de Mme d'Urfé, dont il avait dompté la crédulité et asservi la triste jugeotte, pour ne plus craindre la concurrence d'un autre charlatan, et il était passé sorcier en pied dans la maison où il consentait à admettre un concurrent qui avait cessé d'être dangereux. Un soir, avec quelques amis, il le rencontre à Passy à un concert donné par M. de La Popelinière, et ce soir-là encore il est conquis par l'esprit et l'habileté de l'imposteur. Mais c'est surtout chez la marquise d'Urfé qu'il le voyait, ayant exprimé le désir de dîner le plus souvent possible avec cet amusant convive. Un soir (1), pourtant, la bonne entente faillit se gâter. Plus en verve que de coutume, ou moins réservé, Saint-Germain poussa si loin les fanfaronnades pendant le dîner où il était seul à parler et à ne pas manger, que Casanova, sans ménagement, lui éclata de rire au nez. Le fourbe n'avait-il pas conté, avec le plus grand sérieux, une aventure qui lui était arrivée jadis « en dînant avec les Pères

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 47 et suiv.

du concile de Trente » ? Voulant détourner l'orage, Mme d'Urfé s'avisa de parler d'un aimant qu'elle portait au cou, en guise de bijou. Et Saint-Germain de se vanter qu'il était capable d'augmenter mille fois la puissance de cet aimant. Froidement, Casanova, qui était grand parieur et grand contradicteur, gagea vingt mille écus que la chose était impossible. Et l'on ne sait trop ce qui serait advenu si la marquise ne s'était interposée pour empêcher la gageure. Elle-même semblait croire à la souveraine puissance de Saint-Germain ; mais cela n'avait rien d'étonnant; et Casanova calmé, revenu à de plus sages réflexions, se garda bien de lui donner tort.

Cette petite algarade, qu'il nous conte brièvement, invite Casanova à revenir sur ce qu'il avait déjà dit de Saint-Germain quelques chapitres auparavant, et à nous donner de plus amples renseignements sur la situation de l'aventurier à la cour de France et sur les raisons diverses de son prestige. Toute cette partie des *Mémoires* (1) répète en termes presque identiques, mais avec plus de détail, celle que nous avons analysée plus haut (2); il y aurait même dans la comparaison de ces deux textes un document intéressant pour l'étude de la composition des *Mémoires*.

Voici les trois points précis sur lesquels Casa-

(1) Chap. II du t. IV dans l'édition Garnier.
(2) Chap. XIX du t. III.

nova insiste : tout d'abord, c'est la marquise de Pompadour qui s'est intéressée à Saint-Germain et qui l'a fait connaître au roi, « dans l'espoir de l'arracher à l'ennui en lui donnant du goût pour la chimie ». Saint-Germain a monté pour le roi, à Trianon, un laboratoire où Louis XV se distrayait à de puériles expériences, entre deux parties de chasse. D'autre part, le roi a donné à Saint-Germain un appartement à Chambord, le même qu'il avait accordé autrefois au maréchal de Saxe, et cent mille francs « pour qu'il pût travailler librement aux teintures qui devaient assurer aux fabriques de draps du royaume la supériorité du teint sur ceux de tous les autres pays ».

En second lieu, Saint-Germain avait donné à la favorite cette « eau de jeunesse » qui avait la vertu, non point de rendre la fraîcheur et la santé juvéniles à celles qui les avaient perdues, mais de les conserver jusqu'à la mort dans le même état.

Enfin l'imposteur aurait persuadé à Louis XV qu'il était capable de fondre plusieurs petits diamants en un seul.

Reprenons un à un ces trois points et voyons comment ils s'accordent avec ce que nous connaissons de la vérité ou de la vraisemblance par d'autres sources. En ce qui concerne l'entremise de Mme de Pompadour entre Saint-Germain et le roi, l'assertion de Casanova nous paraît hors de doute. Elle est confirmée par le récit de Mme du Hausset, auquel nous avons déjà fait plusieurs emprunts.

L'aventurier était fort assidu chez la favorite qu'il amusait, et celle-ci, qui cherchait à cette époque tous les expédients possibles pour distraire l'ennui du roi et retarder sa propre disgrâce, a dû voir dans ce subtil intrigant un utile auxiliaire, capable de fixer un moment, par sa faconde plaisante, sa science superficielle et l'étrangeté de sa destinée, la curiosité instable de Louis XV. Elle avait bien, dix ans auparavant, conçu l'idée de ce théâtre des Petits-Cabinets, qui occupa et divertit longtemps toute la cour. Après le théâtre, la musique, la danse et la chasse, alternant avec de plus douteuses complaisances, le goût de la chimie a pu être inspiré au roi par la favorite, grâce à la complicité de Saint-Germain. Enfin, à une époque où les embarras financiers du royaume jetaient tout l'entourage royal, et le roi lui-même, malgré son incurie, dans les plus piteuses appréhensions, cette idée d'un laboratoire d'État, où se préparaient de miraculeuses teintures destinées à décupler les bénéfices des manufactures officielles, n'est ni plus folle ni plus invraisemblable que bien d'autres expédients.

Nous n'insisterons pas sur *l'eau de jeunesse*. On sait assez, par tout ce qu'on a écrit d'absurde ou de raisonnable sur ce sujet, quelles étaient les prétentions de Saint-Germain et les limites réelles de sa puissance. Mais il faut s'arrêter un instant sur le commentaire perfide dont Casanova accompagne ce détail : l'eau, dit-il, avait effectivement

opéré, sinon sur le physique, au moins sur le moral de la favorite : « elle avait assuré le monarque qu'elle sentait qu'elle ne vieillissait pas. » Que Mme de Pompadour n'ait pas été la dupe de cette recette magique, cela n'est guère douteux ; les franches railleries à l'adresse du charlatan et à propos de Mme de Gergi, que nous avons rapportées plus haut, prouvent assez que sa crédulité était peu complaisante. Mais qu'elle ait essayé de faire accepter au roi, qui ne demandait qu'à la croire, l'infaillibilité de *l'eau de jeunesse*, cela n'est pas seulement probable ; tout ce que nous savons des rapports de la favorite avec le roi, en 1757, confirme cette interprétation du malin Vénitien. L'incurable malaise de l'ennui royal dont s'alarmait Mme de Pompadour, douloureusement clairvoyante, avait une raison plus profonde que la satiété des mêmes plaisirs. La favorite vieillissait ; à trente ans, elle n'était plus la femme séduisante et dominatrice qui avait subjugué le caprice du maître ; le surmenage de la Cour l'avait épuisée. Et déjà l'abbé de Bernis pouvait écrire dans une lettre intime : « Notre amie ne peut plus scandaliser que les sots et les fripons. Il est de notoriété publique que l'amitié depuis cinq ans a pris la place de la galanterie (1). » Bernis exagère peut-être un peu ; et en tout cas

(1) Sur tout cela, cf. DE NOLHAC, *Louis XV et Mme de Pompadour*, ch. VI.

il se trompe quand il affirme que le détachement du roi était de notoriété publique. Les apparences étaient sauves. Mais qui sait ? L'eau merveilleuse de Saint-Germain, l'eau infaillible qui avait opéré au moins sur la crédulité de la sotte comtesse de Gergi, ne pouvait-elle pas le même miracle sur l'illusion fantaisiste du roi ? Mme de Pompadour dut y rêver... (1).

Enfin le « truc » des diamants rentre également dans la catégorie des faits connus. On sait que Saint-Germain se piquait d'effacer les taches des diamants sans leur faire perdre de leur poids. Mme du Hausset raconte à ce sujet et de la meilleure foi du monde une anecdote caractéristique (2). Cette anecdote offre beaucoup de ressemblance avec celle qu'a notée Casanova, et il est possible que ce soit le même fait, légèrement altéré en passant de bouche en bouche, parmi la foule des fidèles qui amplifiaient et dénaturaient volontiers les miracles du charlatan. Ce diamant

(1) Au sujet de cette drogue, M. Tage E. Bull me communique les curieux renseignements que voici : « Le fameux arcane de Saint-Germain, composé d'un extrait de feuilles de séné, est la seule chose qui rappelle encore le nom de l'adepte à la mémoire des hommes. Toutes les pharmacies de Danemark en vendent encore, dans des quantités de plus en plus petites, il est vrai, car les jours sont loin où le landgrave de Hesse-Cassel payait à un médecin de Slesvig, le docteur Lossau, la somme de 1.200 rixdales (plus de 5.000 francs) par an, uniquement pour préparer les médicaments de Saint-Germain. »

(2) *Op. cit.*, p. 107.

de douze carats que Louis XV, d'après Casanova, montra un jour au duc des Deux-Ponts, et qu'il prétendait avoir fabriqué, sur les conseils de Saint-Germain, en fondant vingt-quatre carats de petits diamants, rappelle à s'y méprendre le diamant taché que Saint-Germain lui-même, à en croire Mme du Hausset, transforma en une pierre absolument pure, et d'une valeur double.

Engouement intéressé de la favorite, expériences chimiques du souverain désœuvré, eau de Jouvence et diamants miraculeux, tous ces détails, constatés et enregistrés par Casanova, concordent donc absolument avec ce que l'on connaît de plus assuré et de moins contestable dans l'ensemble des faits autour desquels s'est cristallisé le mythe Saint-Germain. Et le témoignage du Vénitien, qui n'est pas suspect d'une bienveillance outrée, corrobore précieusement les traits essentiels de la légende. Mais ce n'est pas tout : car, par une coïncidence presque aussi merveilleuse que la destinée de l'imposteur, Casanova s'est trouvé mêlé à tous les événements notables de sa carrière, et nous allons de nouveau voir aux prises, sur un autre terrain, les deux subtils aventuriers.

II

Entre sa première et sa seconde rencontre avec Saint-Germain chez Mme d'Urfé, Casanova s'était

absenté quelque temps de Paris pour aller en Hollande, et il importe que nous rappelions ici les causes et les circonstances de ce voyage pour expliquer ce qui va suivre.

On sait que Casanova s'était de longue date imposé à l'amitié un peu distante et hautaine du futur cardinal de Bernis, et que c'est surtout grâce à lui qu'il avait pu arriver jusqu'à Mme de Pompadour et trouver accès à la cour de Louis XV.

Sur les conseils du banquier Corneman, avec l'appui de Bernis, le consentement de M. de Boulogne, contrôleur général, et la faveur de Choiseul, Casanova conçut le projet de négocier en Hollande, au nom du roi de France, un emprunt de vingt millions. Il s'agissait, exactement, de faire accepter soit aux États Généraux, soit à une compagnie privée de Hollande, des effets royaux pour la somme de vingt millions et d'acheter en échange des papiers de quelque autre puissance dont le crédit serait moins ébranlé que celui de la France, et qui pourraient facilement être réalisés (1). On était, il est vrai, en pleine guerre et les finances publiques de la France se trouvaient en fort mauvais point. Mais, avec un optimisme intéressé, M. de Boulogne affirmait que la paix n'était plus qu'une question de temps, et que cette assurance devait inspirer confiance à la Bourse d'Amsterdam.

(1) *Mémoires*, III, 486.

Tout glorieux de sa mission, Casanova fait ses adieux à Mme d'Urfé et gagne La Haye par Anvers et Rotterdam. Il se dit précédé d'une lettre de recommandation de Choiseul pour M. d'Affry, ambassadeur français à La Haye, qui devait l'aider dans ses négociations (1). Ce détail essentiel est vraisemblable, comme l'a établi Armand Baschet dans sa magistrale étude intitulée *Preuves curieuses de l'authenticité des Mémoires de Casanova* (2). Les relations entre l'aventurier et le résident à La Haye, à la fin de 1757 et au commencement de 1758, sont attestées par des lettres officielles de d'Affry, conservées aux archives du ministère des Affaires étrangères (3). Ces lettres donnent des nouvelles de l'extraordinaire personnage dont la faconde prétentieuse et les allures suspectes avaient pourtant, on le verra plus loin, mis en éveil la prudence de l'ambassadeur.

Il n'y paraît guère à lire le récit des *Mémoires*, et il faut bien, sur tout le détail de ces négociations, à défaut d'autres témoignagnes précis, accorder confiance à Casanova. Il ne manque pas de se vanter de l'accueil favorable et des bons procédés qu'il trouva à l'ambassade française. Aidé par d'Affry, qui l'aurait mis en garde contre les banquiers juifs, guidé par un puissant mar-

(1) *Ibid.* et p. 490.

(2) Parue dans le *Livre*, janv., févr., avril et mai 1881. Cf. p. 20 à 23.

(3) Série Hollande, année 1758.

chand d'Amsterdam, M. d'O. dont il a gagné l'amitié en courtisant sa fille, la belle Esther, et en le fascinant par la toute-puissance de sa cabale, Casanova parvint, après de longs pourparlers et des péripéties diverses, à négocier le papier français. Le contrôleur général, confiant imperturbablement dans la paix prochaine, s'entêtait à ne le céder qu'à 8 p. 100 de perte ; le juif Boaz offrait à Casanova 18 millions en actions de la Compagnie des Indes Suédoises. M. d'O. lui fait avoir 18.200.000 francs, dont 10.000.000 en argent comptant, mais sans aucun courtage pour lui-même. Casanova, qui se donne des airs de sacrifié et de généreux, écrit à Choiseul pour le presser d'accepter cette dernière proposition; il espère, d'ailleurs, que la cour lui tiendra compte de son désintéressement et l'indemnisera de ses frais. Enfin l'affaire est conclue, et Casanova rentre à Paris, triomphant, le 10 février 1758 (1).

Ce triomphe, pour bruyant qu'il dut être, fut de courte durée. Après avoir reçu les félicitations de Mme de Pompadour, de Bernis, de Choiseul, de M. de la Popelinière, Casanova ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été dupé, ou du moins il nous le donne à entendre. Personne ne veut croire qu'il n'a pas touché en Hollande une forte commission pour l'opération qu'il vient de mener à bien. A la cour, on se montre particulièrement

(1) Voir *Mémoires*, III, 490 à 511 ; IV, 1 à 36.

sceptique, et le contrôleur général, avec un sourire ironique, refuse de faire droit à ses réclamations (1).

En réalité, Casanova n'est pas revenu de Hollande les poches vides. Une heureuse négociation de titres qu'il a faite pour Mme d'Urfé, les conseils de son protecteur, M. d'O., qui l'a intéressé à de fructueuses opérations, l'ont enrichi. Et comme précisément à ce moment-là, par suite d'événements divers qu'il serait trop long de rappeler, il commence à se dégoûter du séjour de Paris, menacé dans sa sécurité personnelle, rebuté par l'ingratitude de la cour, il tourne de nouveau les yeux vers la Hollande, où il a laissé de si bons amis et des dupes si complaisantes. Un nouveau projet d'emprunt, dont il entretient Choiseul (2), servira de prétexte à ce second voyage. Et voici Casanova encore une fois sur la route de La Haye, le 1er décembre 1759, vingt-deux mois après son retour triomphal.

En retournant en Hollande, Casanova était-il vraiment investi, comme la première fois, d'une mission officielle ? La question a son importance, étant donné les péripéties qui vont suivre. Malheureusement, elle n'est pas aisée à éclaircir. Casanova dit bien (3) que Choiseul lui a offert de négocier un emprunt de cent millions de florins à

(1) *Mémoires*, IV, 43.
(2) *Mémoires*, IV, 155.
(3) *Mémoires*, IV, 43.

4 p. 100, et qu'il a demandé à réfléchir à ce projet; plus tard, lorsqu'il est à la veille de quitter Paris, il va revoir Choiseul (1) et revient sur la proposition qui lui a été faite; cette fois, il s'agit d'un emprunt à 5 p. 100; le ministre promet d'écrire de nouveau à d'Affry. Mais Casanova n'est pas décidé. D'abord les circonstances lui paraissent peu favorables à une opération de ce genre. La paix, à laquelle les ministres croyaient déjà en 1758, ou à laquelle ils affectaient de croire, est toujours aussi problématique, malgré la confiance de Choiseul, à la fin de 1759. Si, pendant les opérations de cette année, les Français semblent reprendre l'avantage dans la guerre continentale, ils subissent sur mer plusieurs défaites irrémédiables et retentissantes. L'effet de ces désastres sur le crédit et les finances du royaume ne pouvait être douteux. En outre, Casanova garde rancune à la cour qui l'a mal payé de ses services passés, et il paraît peu disposé à travailler cette fois pour l'honneur. Toutes ces considérations l'ont rendu prudent; aussi, quand il arrive à La Haye, songe-t-il moins aux affaires du roi qu'à ses affaires personnelles, et se montre-t-il plus pressé d'aller rejoindre à Amsterdam M. d'O. et la belle Esther que d'entrer en pourparlers avec les banquiers, les marchands et les grandes compagnies.

(1) *Mémoires*, IV, 154.

Sur ce second voyage de Hollande, il y a pourtant quelqu'un qui peut nous renseigner en termes moins alambiqués ou plus désintéressés que Casanova lui-même ; et ce quelqu'un, c'est d'Affry. Nous avons la chance de posséder quelques lettres échangées du 29 septembre au 15 octobre 1759 entre Choiseul et le résident français à La Haye, qui vont nous permettre de préciser les circonstances d'une mission si mal définie. Ces lettres ont été publiées par Armand Baschet (1) ; nous en donnerons ici une brève analyse et quelques fragments.

C'est d'abord le vicomte de Choiseul qui, le 29 septembre 1759, demande à son parent, le duc de Choiseul, une lettre de recommandation pour Casanova auprès de d'Affry. Les termes dans lesquels cette demande est conçue sont à retenir : « Le sieur de Casanova (*sic*), Vénitien, homme de lettres, voyage pour s'instruire dans la littérature et le commerce depuis quelque temps. Ayant le projet de partir tout à l'heure pour la Hollande, *malgré les bontés que lui a marquées l'année passée M. d'Affry*, il désirerait avoir une lettre de recommandation de M. le duc de Choiseul auprès de ce ministre (2)... » Nous avons souligné la phrase caractéristique dans laquelle le vicomte de Choiseul fait allusion aux précédents rapports de

(1) *Loc. cit.*
(2) Arch. des Affaires étrangères, série *Hollande*, 1759.

Casanova avec d'Affry ; elle est un précieux témoignage pour les faits qui précèdent et que nous avons relatés d'après les *Mémoires*.

C'est ensuite, à cette même date du 29 septembre, le duc de Choiseul qui mande à d'Affry : « Le sieur de Casanova, Vénitien, *qui est déjà connu de vous*, Monsieur, se propose de retoucher en Hollande *où il a déjà éprouvé vos bontés dans un premier voyage qu'il a fait*. Vous savez que c'est un homme de lettres dont l'objet est de perfectionner ses connaissances, *surtout dans la partie du commerce*, et je suis bien persuadé que vous lui accorderez vos bons offices dans les occasions qui le mettraient dans le cas d'y avoir recours. Je vous serai obligé en mon particulier de l'accueil favorable que vous voudrez bien lui faire (1). »

Même allusion, dans ce curieux billet, aux anciennes relations de Casanova et de d'Affry. En revanche, on est déçu de n'y pas rencontrer une définition claire de la mission dont le Vénitien se prétendait chargé. Les mots : « surtout dans la partie du commerce », que nous avons soulignés, doivent-ils être entendus comme un aveu discret de cette mission ? En pareille matière, s'il s'agissait de négociations ou d'emprunts, toujours risqués, étant donné les déplorables conditions où se trouvait alors le crédit en France, il était

(1) Archiv. des Affaires étrangères, série *Hollande*, 1759.

difficile à un ministre d'être plus explicite.

Investi ou non d'un mandat officiel, voici Casanova de nouveau à La Haye et en bonne posture, comme on vient de le voir, pour renouer avec l'ambassadeur français d'amicales relations. C'est dans ces circonstances que Saint-Germain reparaît en scène, par un véritable coup de théâtre.

A peine descendu à l'hôtel du Prince d'Orange, à La Haye, Casanova s'est informé des hôtes qui seraient ses commensaux ; il apprend que Saint-Germain loge à la même enseigne et mangera à la même table que lui (1). Sans s'inquiéter pour le moment du personnage, Casanova va rendre visite à d'Affry qui lui fait excellent accueil, mais le prévient qu'il aurait du mal à recommencer avec succès l'opération qu'il avait réussie une première fois, le crédit de la France étant à présent complètement ruiné par l'administration déplorable du contrôleur Silhouette.

Telle est la version de Casanova. Il y en a une autre, qui est historique, et c'est encore aux archives des Affaires étrangères que nous la devons (2).

Après avoir revu le Vénitien que Choiseul lui recommandait en termes si pressants, d'Affry écrit au ministre, le 15 octobre 1759, une longue lettre que nous ne pouvons citer en entier, mais

(1) *Mémoires*, IV, 159.
(2) *Loc. cit.*

dont voici l'essentiel : l'ambassadeur a les meilleures raisons de se défier de Casanova ; celui-ci, à son premier voyage, lui avait été présenté par M. Kauderbach, pour qui le jeune comte de Bruhl, neveu du premier ministre, lui avait donné une lettre. Mais Casanova a eu une tenue déplorable ; il a bavardé à tort et à travers, sur ses aventures personnelles et sur la cour de France ; on l'a trouvé « indiscret en ses propos », et on a été obligé de le rappeler à l'ordre « quand il voulait les étendre plus loin que le territoire de Venise ». On sut ensuite qu'il avait mené à Amsterdam une vie fort dissipée et gaspillé de grosses sommes d'argent au jeu. Quand il fut reparti pour Paris, il se trouva que deux Vénitiens, traversant fortuitement La Haye, parlèrent de leur compatriote à l'ambassade, en termes fort peu élogieux, insistant sans discrétion sur ses aventures parisiennes.

La prudence de d'Affry est alarmée. Et quand il voit revenir Casanova précédé d'une chaude recommandation du ministre, il est à la fois surpris et inquiet. La confiance de Choiseul n'a-t-elle pas été trompée? Jusqu'à quel point le Vénitien mérite-t-il les bontés que lui témoigne le duc ? est-il aussi avancé dans ces bontés qu'il le prétend ? L'ambassadeur écrit directement au ministre pour en être éclairci, et l'on sent percer dans sa lettre deux craintes différentes : celle de commettre une *gaffe*, en déplaisant au maître, et celle d'être la dupe d'un aventurier.

Chemin faisant, nous apprenons enfin quelque chose sur les mystérieuses négociations de Casanova. Le Vénitien, pressé de questions, avoue qu'il est venu pour négocier des papiers. « Je lui ai répondu, écrit d'Affry, que j'espérais qu'il ne venait pas en Hollande pour donner aux papiers français du discrédit et que, s'il connaissait les manèges de notre place, il devait savoir que la baisse de nos papiers n'était qu'un artifice d'usuriers qui ne les discréditaient que pour les acheter à bas prix et en tirer de gros intérêts. Il est convenu que cela était vrai, et il m'a dit que *l'objet principal de son voyage était de voir à Amsterdam s'il ne pouvait pas tirer de Suède des cuivres pour du papier qu'il aurait à y envoyer. Il m'a paru en tout fort léger en ses propos ou fort adroit à me cacher celui qui l'a déterminé à venir ici.* »

Ces deux dernières phrases sont à retenir : la dernière indique clairement que d'Affry flairait quelque mission secrète, sans doute inconnue à Choiseul, dans la présence de cet étrange envoyé en Hollande ; l'autre, sans expliquer très nettement les opérations de Casanova, nous donne à entendre que celui-ci avait réellement un projet en tête. Il est à remarquer, à ce propos, que dans le récit passablement embrouillé que nous font les *Mémoires* de ces opérations financières, il est question à plusieurs reprises d'actions de la Compagnie des Indes Suédoises (1).

(1) Notamment IV, p. 2.

A la lettre de d'Affry, Choiseul répondit, comme on pouvait s'y attendre, que c'était le vicomte de Choiseul qui lui avait recommmandé Casanova, que lui-même ne le connaissait pas directement, et que l'ambassadeur ferait bien de fermer sa porte à cet intrigant.

C'est sans doute ce qui fut fait, et l'on comprendra sans peine que les *Mémoires* soient muets sur la fin des bonnes relations de l'auteur avec d'Affry. Pourtant, ces relations ne se terminèrent pas sans que l'ambassadeur eût entretenu Casanova d'un autre personnage, pour le moins aussi suspect que lui; et c'est précisément le comte de Saint-Germain.

N'ayant sur ce point important d'autre témoignage que celui de Casanova lui-même, nous pourrions mettre en doute la réalité de cet entretien. Mais pourquoi d'Affry, tout en marquant au Vénitien une froideur calculée, ne l'aurait-il pas, avant de le congédier, interrogé sur la personnalité, sur les faits et gestes du mystérieux charlatan? Après tout, Casanova venait de Paris, il avait vécu à la cour, en marge du monde officiel, et approché les ministres, dont l'un au moins semblait l'avoir admis dans son intimité. Au milieu des intrigues contradictoires dont Versailles était le centre, il avait pu démêler quelque chose; lui-même ne tenait-il pas l'un des fils de cette diplomatie secrète à laquelle s'amusaient le désœuvrement d'un roi et les caprices d'une favorite? Soucieux avant tout de ne pas se compromettre,

l'ambassadeur estime que tous les témoins sont bons à interroger, même les plus tarés, et tous les renseignements utiles à recueillir, même les plus suspects. Voilà pourquoi, tout en tenant Casanova à distance, il n'aura pas cru indifférent de lui demander, d'un ton dégagé, et à tout hasard, s'il connaissait un certain comte de Saint-Germain arrivé depuis peu à La Haye. Ici, il faut citer textuellement les paroles de l'ambassadeur telles que Casanova les rapporte :

Je n'ai jamais vu cet homme chez moi, quoiqu'il se dise chargé par le roi d'un emprunt de cent millions. Quand on vient me demander des renseignements sur lui, je suis obligé de répondre que je ne le connais pas, *car je crains de me compromettre.* Vous sentez que ma réponse ne peut que nuire à ses négociations ; mais c'est sa faute, et non la mienne. *Pourquoi ne m'a-t-il pas porté une lettre du duc de Choiseul ou de Mme la marquise* ? Je crois que cet homme est un imposteur ; mais dans une dizaine de jours j'en saurai quelque chose (1).

Casanova, qui ignorait jusque-là le premier mot des menées secrètes de Saint-Germain, n'est pas médiocrement surpris et dépité de trouver une fois de plus sur sa route ce rival, ce concurrent possible qui pourrait le gêner, au cas où la fantaisie lui viendrait à lui-même de tenter, malgré les conseils de d'Affry, une nouvelle combinaison

(1) *Mémoires,* IV, 160.

financière. Aussi s'empresse-t-il, avec une ingénuité touchante, de renier Saint-Germain, qu'il représente à l'ambassadeur comme un être équivoque et dangereux ; il n'a garde d'oublier aucun des détails qu'il connaît sur l'existence bizarre de l'aventurier, et se divertit beaucoup, avec d'Affry, des prétentions de Saint-Germain et de la crédulité royale.

Mais en revenant à l'hôtel, il a médité cette surprenante rencontre : que vient faire à La Haye le fameux comte qu'il croyait tout occupé d'alchimie et de magie ? serait-il vraiment chargé d'une mission secrète ? le contrôleur général, n'ayant pas trouvé chez Casanova assez de docilité pour son nouveau projet d'emprunt, en aurait-il chargé un autre agent, à l'insu de Choiseul ? Résolu à en avoir le cœur net, Casanova à peine rentré à l'hôtel se fait annoncer chez Saint-Germain :

Vous m'avez prévenu, dit celui-ci, en le voyant entrer ; j'allais me faire annoncer chez vous. J'imagine, mon cher monsieur Casanova, que vous êtes venu ici pour faire quelque chose en faveur de notre cour ; mais cela vous sera difficile, car la Bourse est scandalisée de l'opération que ce fou de Silhouette vient de faire. *J'espère pourtant que ce contre-temps ne m'empêchera pas de trouver cent millions.* J'en ai donné ma parole à Louis XV, que je puis appeler mon ami, et je ne le tromperai pas ; dans trois ou quatre semaines mon affaire sera faite (1).

(1) *Mémoires*, IV, 161.

Casanova s'étonne, un peu naïvement, que Saint-Germain n'ait pas vu d'Affry. « Je n'ai nul besoin de lui, répond l'autre. Je ne le verrai même pas, probablement... » Il n'ira pas davantage à la cour ; il ne verra personne, il partira le plus tôt possible pour Amsterdam, où son crédit va lui permettre de trouver l'argent qu'il a promis au roi.

Voilà le premier acte de la comédie ; en voici le second : quelques jours plus tard, Casanova et Saint-Germain se trouvent tous les deux à Amsterdam ; mais ils ne se voient pas. Casanova est tout entier pris par son amour pour la belle Esther, par ses cordiales relations avec le père d'Esther, M. d'O., qui lui témoigne une amitié toujours plus chaude et plus efficace, le consultant, lui et son fameux oracle, sur toutes ses entreprises. Un soir M. d'O. pose à l'oracle cette question mystérieuse : « Je voudrais savoir si l'individu qui m'engage, avec ma société, à traiter une affaire de grande importance est vraiment l'ami du roi de France (1). » Casanova, qui n'a pas eu de mal à deviner, dans *l'individu*, Saint-Germain, et qui règle à volonté les consultations de son oracle, répond par la voie des lettres magiques qu'il faut éconduire l'imposteur et refuser cette affaire suspecte. M. d'O. donne alors de plus amples renseignements sur la proposition qu'on lui avait

(1) *Mémoires*, IV, 196.

faite : il s'agissait de débourser cent millions en prenant en gage les diamants de la couronne de France. « *C'est une affaire que le roi voulait finir sans que ses ministres s'en mêlassent, et sans qu'ils parvinssent à rien en découvrir* (1). »

Grâce à l'intervention de l'ingénieux Casanova, Saint-Germain échoue donc dans ses négociations ténébreuses. C'est le second acte. Le dénouement ne se fit guère attendre.

Quelques jours après cette conversation entre M. d'O. et Casanova, l'ambassadeur de France demande aux États Généraux, au nom du roi son maître, l'extradition du « sieur comte de Saint-Germain » (2). Les États Généraux consentent. Mais lorsque les gens de police se présentèrent, à minuit, à l'hôtel de l'Etoile d'Orient, où logeait le « sieur comte », ils trouvèrent l'oiseau déniché. Saint-Germain était parti en poste, à la tombée de la nuit, par la route de Nimègue. Pour la forme, on envoya quelques cavaliers à ses trousses, mais sans espoir de l'atteindre. D'Affry avait agi trop tard, sans doute à cause des lenteurs calculées de la cour. On sut ensuite que Saint-Germain avait passé par Emden et s'était embarqué pour l'Angleterre, laissant en gage aux mains de M. d'O. un prétendu diamant de la couronne qui fut reconnu faux. Ceci se passait dans les environs de Noël, en l'an 1759.

(1) *Mémoires*, IV, 197.
(2) *Ibid.*, IV, 199.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces événements qui apportent quelque éclaircissement à la mystérieuse destinée de l'aventurier ? On peut répondre : à peu près tout. Une autre source, en effet, dont on admet généralement l'exactitude, permet de contrôler sur ce point le récit de Casanova. Cette source, ce sont les *Souvenirs* du baron de Gleichen, successivement envoyé du margrave de Bayreuth et ambassadeur du Danemark à Paris, qui vécut quelque temps dans l'intimité de Choiseul (1). Je ne sais si le baron de Gleichen, qui publia des

(1) E. et J. de Goncourt ont publié dans leurs *Portraits intimes du dix-huitième siècle* (p. 489 à 496) quelques lettres du baron de Gleichen retrouvées à la bibliothèque de Parme. Dans une de ces lettres, qui est vraisemblablement du 6 janvier 1768, et qui est écrite de Paris à Paciaudi, bibliothécaire du duc de Parme, Gleichen parle en ces termes de Choiseul : « Mon train de vie ici est fort doux. Dans les voyages de la cour, je vois les gens de la cour... *M. et Mme de Choiseul sont ce qu'ils ont toujours été, mes protecteurs, les divinités tutélaires de leurs amis et les êtres les plus respectables que je connaisse.* » — Puisqu'il s'agit de Saint-Germain et de Casanova, nous devons à la vérité d'ajouter que Gleichen lui-même avait quelque affinité avec ces deux curieux charlatans qui mystifièrent leur siècle. L'abbé Barthélemy, qui annonce sa visite à Mme du Deffant, le dépeint ainsi : « C'est une espèce d'aventurier qui va de pays en pays, débitant ses agréments et son esprit, et quand il a gagné tous les cœurs dans une ville ou dans un château, il les laisse là et s'en va de l'autre côté. » (E. et J. de Goncourt, *op. cit.* p. 489, n. 1.) Enfin, pour terminer ce portrait, il faut noter que le baron de Gleichen adorait l'Italie et les Italiens, et qu'il fut en son temps un amateur et un collectionneur avisé d'antiquités, pierres gravées, bronzes, bas-reliefs et mosaïques.

Essais Théosophiques et qui donnait fort dans les chimères du siècle, ne peut pas être soupçonné de quelque tendresse d'âme pour Saint-Germain. Toujours est-il qu'il nous a retracé avec sollicitude un notable épisode de cette existence agitée, et c'est précisément son récit des événements de Hollande qui va nous servir à prouver l'authenticité des *Mémoires* de Casanova.

Avant de confronter les deux textes, on peut se demander si Casanova a bien compris les faits dont le hasard l'a rendu témoin ou s'il ne s'est pas laissé aller à les dénaturer en les racontant. D'après lui, la mission dont Saint-Germain se prétendait chargé en Hollande était purement financière, nullement politique. Mais il va sans dire que ce tripotage financier, avec le détail fantastique des diamants de la couronne, porte la marque d'une fable bien caractérisée. Ni d'Affry, qui soupçonne la fourberie, ni M. d'O., qui a failli en être victime, ni Casanova, qui la démasque et la raconte, ne se sont laissé abuser par les fanfaronnades de l'illustre hâbleur. En réalité, Saint-Germain-malgré ses bavardages et ses tours de passe, passe, manquait du prestige nécessaire pour en imposer à des esprits moins naïfs que ceux de Mme de Gergi ou de Mme d'Urfé (1).

Une chose, dès lors, paraît vraisemblable : Saint-Germain était en Hollande, à cette époque,

(1) Cf. G. DE NERVAL, *Les Illuminés*, p. 227.

pour le compte de la cour de France, et sa mission était secrète, puisque d'Affry n'en était pas informé, et puisque l'aventurier s'entourait de mystère, évitant soigneusement l'ambassadeur et tout ce qu'il y avait de personnages officiels à La Haye (1). Mais cette chasse à l'argent, qu'il avouait, n'était qu'un prétexte destiné à couvrir une entreprise plus ténébreuse. Le prétexte était bien trouvé, étant donné les précédents et les embarras financiers dans lesquels se débattait alors la cour de Louis XV. Quant à l'entreprise réelle, il n'est pas malaisé de la découvrir.

On sait quel rôle considérable a joué la diplomatie secrète, au dix-huitième siècle, dans les relations de la France avec les autres puissances. On connaît aujourd'hui, grâce à diverses publications et surtout aux livres du duc de Broglie, l'existence, les agents et les négociations de cette politique personnelle que le roi Louis XV dirigeait du fond de son palais à l'insu de ses ministres et de ses ambassadeurs officiels. Saint-Germain fut l'un de ces agents occasionnels, et se trouva mêlé pendant quelque temps à ces négociations de contrebande. Que le roi ait fait choix d'un aussi douteux confident, la chose ne doit pas surprendre ; on ne pouvait se montrer délicat pour de pareilles besognes, et les pires intrigants y faisaient merveille. Saint-Germain qui, s'il faut en croire les

(1) *Mémoires*, IV, 161.

Mémoires de Grosley (1), avait en Hollande de mystérieuses accointances, se trouvait assez naturellement l'homme du moment.

A côté de la diplomatie personnelle de Louis XV, il y avait un second secret, ou contre-secret, qu'avait organisé Belle-Isle, avec l'appui du roi et la complicité de Mme de Pompadour. Naturellement Choiseul était tenu à l'écart de ces menées ; et il est peu probable que de Broglie, l'agent ordinaire du roi, ait été mis au courant, puisqu'il n'est resté aucune trace de ces faits dans les papiers de la famille.

Le baron de Gleichen raconte dans ses *Souvenirs* que le maréchal de Belle-Isle s'était mis en tête de négocier une paix particulière avec la Prusse et de rompre le système de l'alliance entre l'Autriche et la France sur lequel était fondé le crédit de Choiseul. Saint-Germain était l'âme damnée du maréchal, qu'il avait connu en Allemagne et qui avait été son introducteur à la cour de Louis XV. Grâce à cet appui, il sut persuader au roi et à Mme de Pompadour de l'envoyer à La Haye auprès du duc de Brunswick dont il se disait l'ami intime. Le roi consentit (2).

(1) Grosley raconte dans ses *Mémoires* que Saint-Germain avait eu des rapports avec une dame aussi mystérieuse que lui-même et qui demeurait en Hollande, vivant de richesses dont on ignorait la source.

(2) *Souvenirs de Charles-Henri baron de Gleichen*, publiés par Paul Grimblot, Paris, 1868, in-8°, pp. 130-132. Il existe une édition allemande, antérieure, de ces *Souvenirs*, sans

Voilà donc Saint-Germain mêlé à la trame passablement embrouillée de la pseudo-diplomatie française. Il faut avouer qu'il n'y brilla pas pour son coup d'essai, trop arrogant et trop vaniteux pour se taire à propos, trop sûr du succès pour agir vite. A La Haye, puis à Amsterdam, il accumule les gaffes. D'Affry flaira quelque chose ; Choiseul fut averti ; il adressa au roi, en conseil des ministres, une semonce respectueuse, mais énergique ; comme toujours, le roi laissa dire, et, plutôt que d'avouer, sacrifia son complice. Une demande d'extradition fut envoyée à La Haye. Mais les Etats Généraux, qui n'aimaient point les histoires, s'arrangèrent pour que Saint-Germain fût prévenu à temps. On sait le reste (1).

Tels sont les faits authentiques auxquels il convient de ramener la fable des diamants et de l'emprunt. Quelle date faut-il assigner à ces événements ? Les *Mémoires* de Casanova répondent : la fin de décembre 1759. Et cette assertion est confirmée par deux concordances historiques : la mission de Saint-Germain en Hollande, certainement antérieure à l'année 1761 qui vit mourir Belle-Isle, doit se placer aussi avant le mois de juin 1760, puisque nous trouvons à cette date, dans un journal de Londres, une sorte d'*interview* de l'aventu-

nom d'auteur : *Denkwürdigkeiten, eine Reihe aus seiner Feder geflossenen Aufsätze über Personen und Verhältnisse aus der zweiten Hälfte des* 18ten *Jahrhunderts.* Leipzig, 1847, in-8°, cf. pp. 118-119.

(1) Sur la fuite de Saint-Germain, cf. plus loin, p. 262.

rier (1). C'est donc à la fin de 1759, ou au commencement de 1760, que Saint-Germain avait opéré de Hollande en Angleterre la retraite prudente que nous avons racontée.

III

Nous n'accompagnerons pas Saint-Germain à Londres dans sa fuite précipitée, puisque Casanova ne s'est pas trouvé avec lui en Angleterre, étant parti lui-même à ce moment-là pour l'Allemagne. Cette année 1760 marque, pour l'auteur des *Mémoires,* le commencement d'une nouvelle période d'errance à travers l'Europe, fertile en incidents de toute nature : l'Allemagne, la Suisse, la Savoie, la Provence, l'Italie le virent successivement passer, toujours fringant, uniquement occupé de l'amour et du jeu, jouissant partout de la vie avec un inépuisable entrain. En 1761, au printemps, semble-t-il, le voilà de nouveau à Paris. Et c'est pendant un court séjour qu'il y fit, avant de repartir pour Strasbourg et Munich, qu'il entre une fois de plus en contact avec le piteux *rescapé* d'Amsterdam.

Sur l'existence de Saint-Germain en Angleterre, entre sa fuite de Hollande et son retour à Paris, nous ne possédons aucun renseignement. Le seul

(1) Cf. A Lang, *op. cit.* p. 227 et notre Appendice I.

texte qui atteste sa présence à Londres est cette *interview* publiée par un journal anglais peu de temps après son arrivée (1). Mais nous devons rappeler un fait peu connu qui légitime la curiosité du public britannique et qui explique la sollicitude toute particulière avec laquelle la police anglaise dut veiller sur cet encombrant personnage. Ce n'était pas la première fois que Saint-Germain foulait le sol de l'île hospitalière. Il avait déjà séjourné en Angleterre, entre 1743 et 1745, ainsi qu'il ressort nettement d'une lettre d'Horace Walpole publiée par M. Andrew Lang (2). Ce texte ne nous donne, il est vrai, que d'assez vagues renseignements sur le personnage : les fables ordinaires qui entouraient son énigmatique destinée y sont rééditées sans grand luxe de détails ; mais nous apprenons que Saint-Germain aurait été arrêté à Londres, en décembre 1745, comme suspect de connivence avec Charles Stuart. Il est regrettable qu'on n'ait retrouvé, jusqu'à ce jour, sur cette arrestation et les circonstances de l'intrigue, aucun document dans les archives anglaises. Mais si le fait est exact, il complète la physionomie de l'aventurier, et, rapproché des événements de Hollande, fait connaître un Saint-Germain inédit, sorte d'agent international pour les louches besognes des diplomaties officieuses.

(1) And. Lang, *loc. cit.* Cf. aussi l'Appendice I de notre livre.

(2) *Ibid.* Cette lettre est du 9 décembre 1745.

Toujours est-il que, une quinzaine d'années plus tard, à son second voyage à Londres, l'imposteur était l'objet d'une surveillance étroite que justifiaient ses intrigues passées ; et cette surveillance, si nous en croyons Casanova, aurait abouti à le faire expulser d'Angleterre, peu de temps après sa fugue d'Amsterdam (1). Casanova explique cette expulsion à sa manière, qui est assez obscure, et il convient de n'accepter sa relation qu'avec les plus grandes réserves. A l'entendre, Saint-Germain aurait été à Londres en qualité d'espion du duc de Choiseul (2) ; traduisons : comme contre-espion des espions du roi, comme agent chargé de surveiller et de contrebalancer la diplomatie secrète de Louis XV. L'aventure de Hollande, la demande d'extradition présentée à La Haye par d'Affry, ne seraient, toujours d'après Casanova, qu'une ingénieuse comédie organisée par le ministre pour mieux donner le change à l'Angleterre, en disqualifiant ouvertement un homme dont on comptait se servir ensuite pour une délicate et mystérieuse mission. Mais les ministres anglais ne furent pas dupes de cette ruse ; ils expulsèrent Saint-Germain qui revint à Paris, où Casanova et Mme d'Urfé le rencontrèrent une après-midi, au bois de Boulogne (3).

Que Choiseul ait établi, dans les cours où le

(1) *Mémoires*, V, 362.
(2) *Ibid.*, V, 366.
(3) *Ibid.*, V, 363.

roi et sa coterie avaient leur secret, un contre-espionnage régulièrement organisé, l'hypothèse n'a rien d'invraisemblable. Qu'il se soit servi pour cette besogne, à Londres, du ténébreux Saint-Germain, le fait nous paraît plus contestable. Il nous semble difficile d'admettre qu'il ait songé à employer un homme aussi manifestement inféodé à Mme de Pompadour et au maréchal de Belle-Isle. Choiseul détestait Saint-Germain : il avait en horreur ses tours de passe-passe et ses hâbleries, jusqu'à faire publiquement une scène à la duchesse sa femme, qui s'était mise au régime et suivait, pour rajeunir, les prescriptions magiques du charlatan (1). Aussi verrions-nous plutôt dans l'obscur épisode de Londres une suite naturelle de celui de La Haye : découvert en Hollande, Saint-Germain passa en Angleterre et y poursuivit l'intrigue formée par le roi, la favorite et le maréchal pour négocier la paix en dépit du ministre, jusqu'au jour où il fut, là aussi, démasqué et expulsé. C'est, croyons-nous, le sens qu'il faut donner aux racontars de Casanova qui affirme avoir revu le fameux comte en 1761 à Paris.

*
* *

Ce ne devait pas être leur dernière rencontre. Trois ans se passèrent (2). Entre temps, Casa-

(1) A. Lang, *op. cit.*
(2) La dernière entrevue de Saint-Germain et de Casanova

nova a de nouveau quitté Paris et repris ses pérégrinations à travers l'Europe ; il a fait à Londres un long séjour qui lui a laissé d'amers souvenirs (1) ; précipitamment, il a abandonné l'Angleterre et cherché un refuge sur le continent contre les détestables suites de ses amoureuses fantaisies. Le voici à Tournai, où il s'arrête vingt-quatre heures avant de gagner Bruxelles. C'est pendant ce court arrêt que le hasard, avec une complaisance singulière, le remet en présence, une fois de plus, du comte de Saint-Germain. Et cette suprême entrevue est peut-être la plus caractéristique de toutes.

A en lire le récit, il paraît évident que l'aventurier, à ce moment de sa carrière, avait encore épaissi autour de lui le mystère derrière lequel il se plaisait à s'abriter. Voulait-il, cette fois encore, passer inaperçu à certains yeux trop clairvoyants ? Poursuivait-il dans la solitude quelque inavouable intrigue ? Ou bien jouait-il simplement son rôle en continuant la comédie et les simagrées qui lui avaient si bien réussi ? On ne sait. Toujours est-il que Casanova eut quelque peine à arriver jusqu'à lui. Il avait aperçu, sur la route de Dunkerque à Tournai, de superbes chevaux que promenaient des palefreniers ; on lui dit que cet attelage appartenait « à M. le comte de Saint-

n'est certainement pas antérieure à mars 1764 ; cf. *Mémoires*, VII, 60.

(1) Cf. l'*Épisode de la Charpillon*, p. 222 de ce livre.

Germain l'adepte (1) ». On ajouta que si les chevaux étaient volontiers livrés à la curiosité publique, il n'en était pas de même de leur maître qui vivait dans la retraite la plus inaccessible et se refusait à recevoir qui que ce soit. Il n'en fallait pas plus pour enflammer la curiosité et piquer la vanité de Casanova que la difficulté excite toujours et que les consignes les plus sévères ne rebutent jamais. Il écrit au comte et lui demande audience. Voici la réponse :

Mes occupations m'obligent à ne recevoir personne, mais vous faites exception. Venez à l'heure qui vous conviendra le mieux ; on vous introduira dans ma chambre. Vous n'aurez besoin de prononcer ni mon nom ni le vôtre. Je ne vous offre pas la moitié de mon dîner, car ma nourriture ne peut convenir à personne, et à vous moins qu'à tout autre, si vous conservez encore votre ancien appétit (2).

Toutes ces précautions, si elles ne sont pas uniquement destinées à frapper l'imagination des « clients », semblent bien indiquer que Saint-Germain ne se sentait pas alors fort en sûreté. En tout cas, elles ne firent qu'attiser la curiosité du Vénitien qui se hâta d'aller frapper à cette porte si bien défendue. *L'adepte* lui apparut dans un étrange accoutrement : en robe d'Arménien,

(1) *Mémoires*, VII, 71.
(2) *Ibid.*

en bonnet pointu, avec une longue barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture et une petite baguette d'ivoire à la main. Le décor était en harmonie avec le personnage : un intérieur d'alchimiste et de sorcier, des cornues pleines d'élixirs variés et alignées sur du sable, des fours, des chalumeaux de verre. Mais Casanova, qui en avait vu bien d'autres, ne fut pas fort impressionné. Ayant demandé au mage à quoi il consacrait son génie, il apprit qu'il travaillait à la chimie des couleurs, par manière de passe-temps, et qu'il organisait une fabrique de chapeaux subventionnée par le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche à Bruxelles. Ce n'était pas la première fois que Saint-Germain délaissait l'alchimie pour la chimie, au moins en apparence, car il appliquait sans doute à l'une les procédés de l'autre ; l'on se rappelle qu'il avait intéressé le roi Louis XV à la fabrication des couleurs et créé un laboratoire où se préparaient pour les manufactures officielles de merveilleuses teintures. Il nous paraît inutile d'insister sur la valeur réelle de ces entreprises ; mais il convient de les noter, comme l'un des moyens ordinaires qu'employait l'imposteur pour s'insinuer auprès des grands, à qui sa vaine science faisait concevoir l'espoir chimérique de s'enrichir eux-mêmes ou d'enrichir l'État.

La conversation tomba ensuite sur la comtesse d'Urfé. Cette excellente femme venait de mourir, s'étant empoisonnée, à ce qu'on supposait, avec

quelque drogue magique (1). C'était du moins l'avis de Saint-Germain, qui le dit à Casanova : « Elle s'est empoisonnée en prenant une trop forte dose de médecine universelle... » Et volontiers, il laissait entendre : « Ah ! si elle m'avait écouté !... » Mais Casanova n'était pas désireux de voir les propos s'égarer sur ce sujet ; il se sentait, quant à la mort de la marquise, légèrement sujet à caution. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de conter la longue comédie qu'il joua avec la complaisante visionnaire. Mais il est bon d'indiquer qu'au témoignage de Casanova lui-même, Mme d'Urfé, mourant à soixante-treize ans, s'était formellement déclarée enceinte d'un enfant surnaturel en qui elle devait revivre (2). Or, cette absurde croyance ne lui avait-elle pas été patiemment inculquée par le Vénitien ? Il lui avait d'abord fait espérer qu'il la régénérerait en la transformant en un jeune garçon conçu par lui d'une vierge fille d'adepte : puis, après un premier échec, il avait changé de méthode, et affirmé qu'elle deviendrait enceinte par le moyen des astres ; elle devait mourir avant d'accoucher, et enfin renaître d'elle-même après soixante-quatorze jours. Toutes ces impostures et les bouffonnes manœuvres qui s'en suivirent sont longuement racontées, avec une remarquable incons-

(1) *Mémoires*, VI, 451.

(2) Consulter aussi, sur ce point, les *Souvenirs* (apocryphes) de la marquise de Créqui.

cience, dans les *Mémoires*. Il est à peine besoin d'ajouter que Casanova, si prompt à se moquer de Saint-Germain, de son éternelle jeunesse, et de son eau de Jouvence, ne se prenait pas lui-même au sérieux et ne cherchait dans cette aventure que la certitude de s'imposer à l'affection d'une personne riche et généreuse. Le neveu de la bonne dame, en déclarant quelques années plus tard, en plein théâtre, que Casanova était un drôle et avait soutiré plus d'un million à la marquise, devait à peine exagérer. En tout cas, malgré toute son assurance, l'aventurier était peu désireux de s'expliquer avec Saint-Germain sur les conditions exactes de cette mort et sur les circonstances qui l'avaient précédée. Aussi le laissa-t-il, sans protester, déclarer que l'opération tentée sur Mme d'Urfé était non seulement possible, mais sûre, quoique délicate, et qu'il aurait été capable, lui, de la réussir. C'est une de ces occasions où les deux augures, par une entente secrète, affectaient de ne pas trop se regarder, pour ne point compromettre leur gravité sacerdotale.

Alchimiste, chimiste et magicien, Saint-Germain se révéla aussi, pendant cette entrevue de Tournai, médecin officieux, sinon habile. Casanova n'avait point quitté l'Angleterre sans en emporter un fâcheux souvenir; il souffrait d'un mal sur la nature duquel il n'est pas besoin d'insister. Saint-Germain, qui s'offrit à le soigner, lui remit des pilules et une sorte de liqueur blanche qu'il

appelait *archée universelle* ou *atoélher* (1). Les remèdes étaient accompagnés d'une énigmatique recette et de quelques simagrées qui n'impressionnèrent pas le client : Casanova laisse entendre qu'il se déroba à la cure.

Enfin, pour congédier son visiteur sur une forte impression, le charlatan termine par l'un de ses meilleurs tours de passe-passe : sans autres appareils qu'une plaque de métal, un chalumeau et quelques charbons ardents, il transforma rapidement une pièce de douze sols en une pièce d'or, dont Casanova garantit l'authenticité, tout en soutenant qu'il n'a pas été dupe de ce subtil escamotage. Puis les deux aventuriers se séparèrent. Ils ne devaient jamais se revoir. On dirait que, par un singulier caprice du sort, ces deux hommes, si bien faits pour se comprendre, sinon pour s'entendre, se sont rencontrés toujours sur la même route aux heures les plus significatives de leur existence. Les rares faits à peu près certains et précis qui émergent de l'obscure destinée de l'un se trouvent mêlés à la carrière de l'autre, avec un à-propos remarquable : sur le séjour de Saint-Germain à la cour de Louis XV, sur sa problématique mission en Hollande, sur l'une de ses fugues à Londres, les *Mémoires* de Casanova nous apportent quelques documents inédits dont il semble bien qu'il faudra tenir compte.

(1) *Mémoires*, VII, 72.

Longtemps, la mort du ténébreux comte fut aussi secrète et aussi déconcertante que sa vie. Ses meilleurs biographes le perdaient de vue à partir du moment où il s'est sauvé de Hollande en Angleterre (1760), et se bornaient à supposer, d'après des témoignages plus ou moins sûrs, qu'après avoir quelque temps poursuivi sa carrière aventureuse à travers la Russie, l'Allemagne et l'Italie, il se fixa dans le landgraviat de Hesse où il serait mort entre 1780 et 1785 (1).

L'obscur problème a trouvé une solution définitive dans un document irréfutable qu'a publié M. le docteur L. Bobé dans son édition du *Voyage de Lavater en Danemark* (2). Il résulte du registre mortuaire de la ville d'Eckernförde que Saint-Germain mourut dans cette ville le 27 février 1784 et qu'il y fut enseveli en paix dans l'église Saint-Nicolas, le 2 mars.

Voilà qui coupe court à tous les bavardages et à toutes les hypothèses, depuis l'affirmation peu précise de Fr. Bülau (3), qui fait mourir Saint-

(1) Cf. notamment A. Lang, *loc. cit.* Nous notons ici, pour mémoire, que Grosley prétendait avoir vu encore Saint-Germain dans les prisons de la Révolution, et que Saint-Germain eut un imitateur dans le facétieux major Fraser qui, sous la monarchie de juillet, prétendait avoir connu Néron et conversé avec le Dante. L'affirmation de Grosley ne repose sur aucune preuve sérieuse ; quant à la légende du major Fraser, il nous paraît inutile d'en faire justice.

(2) *Johann Caspar Lavaters Rejse til Danmark i Sommeren* 1793. Copenhague, 1898, in-8°, pp. 156-159.

(3) *Geheime Geschichten und räthselhafte Menschen.*

Germain *vers* 1770 chez le landgrave de Hesse, jusqu'au témoignage de Casanova, qu'il nous reste à examiner.

Terminant le récit de sa suprême rencontre avec Saint-Germain, qu'il ne devait jamais revoir, Casanova déclare : « Ce fut la dernière fois que je vis le savant et célèbre imposteur : *il y a six ou sept ans qu'il est mort à Slesvig* (1). » Or, les *Mémoires* ont été écrits entre 1791 et 1798, ce qui placerait la mort de Saint-Germain entre 1784 et 1791. Il suffit de bien peu de chose pour mettre cette assertion en accord avec la vérité : ce n'est pas *dans la ville de Slesvig*, mais *dans le duché de Slesvig*, à Eckernförde, qu'il faut situer l'événement, et le *terminus a quo* que nous pouvons tirer du texte des *Mémoires*, 1784, devient la date réelle où il s'est produit (2).

(1) *Mémoires*, VII, 73. Dans une autre édition des *Mémoires*, celle de Rosez (Bruxelles, 1871), dont le texte présente avec celui de l'édition Garnier de nombreuses divergences, on trouve (t. VI, p. 79) : « J'appris depuis que le célèbre charlatan était mort en Silésie. » Nous ne nous arrêtons pas à cette nouvelle version, qui nous paraît être une faute de lecture pour Slesvig. On remarquera aussi que le second texte est moins affirmatif et moins précis que le premier.

(2) D'après des documents et des traditions orales dont nous devons l'obligeante communication à M. T.-E. Bull et à M. L. Bobé, nous savons que le souvenir de Saint-Germain s'est longtemps perpétué à Slesvig et à Eckernförde. Le vulgaire y était absolument convaincu de son immortalité et on croyait le reconnaître encore à Slesvig, vêtu du costume qu'on lui connaissait, dans le cortège funèbre du vieux landgrave de Hesse, son ami et son protecteur, qui

Grâce à l'ingéniosité et à la patience des érudits, le mystère a cessé de s'attacher jusque dans la mort à la destinée d'un homme que beaucoup avaient approché, que quelques-uns avaient vu familièrement et que personne n'avait connu ni compris. Mais nous tenons à constater que sur un nouveau chapitre de cette existence, et non l'un des moins importants, le témoignage de Casanova se trouve conforme à un document d'archives.

*
* *

Tels sont, analysés et interprétés aussi impartialement que possible, les souvenirs de Casanova sur Saint-Germain. Une impression les domine : c'est, après le sentiment de curiosité passagère qu'éveilla dans l'esprit mobile du Vénitien le prestige de cette grande réputation, une malveillance non dissimulée, ou même une sorte de rancune à l'égard du trop heureux imposteur. Jalousie de

mourut en 1836. M. L. Bobé tient ce fait d'un témoin oculaire qui vit encore : S. A. le prince Hans de Slesvig-Holstein-Sonderbourg-Glückesbourg, petit-fils du landgrave et frère du feu roi de Danemark, Christian IX. Le prince Hans, né en 1825, âgé alors de onze ans, assistait aux funérailles de son grand-père ; il y vit le personnage en question et croit à une confusion avec le comte de Rochambeau, émigré français, dont l'origine est aussi peu connue que celle de Saint-Germain. Sur le séjour de Saint-Germain en Slesvig, cf. aussi notre Appendice I.

métier, avons-nous dit plus haut ? rivalité, ou défiance ? On ne sait trop. Mais il est évident que Casanova s'acharne à détruire, point par point, la légende merveilleuse que Saint-Germain avait tissée autour de lui. Car le mythe Saint-Germain existait déjà de son vivant ; et il ne faut pas négliger de le noter. Les attitudes du charlatan, ses propos et ses façons dans le monde n'étaient pas seulement une comédie jouée pour étonner et en imposer. Visiblement, il voulait dérouter les curiosités et dissimuler, jusqu'en ses moindres détails, la réalité d'une existence dont il n'est resté aucun de ces témoignages précis qui accompagnent d'ordinaire les plus humbles destinées. Personne n'a jamais su où, quand, et de qui Saint-Germain était né, et sans doute on ne le saura jamais. Remarquons que Casanova est muet sur ce point et ne se fait pas l'écho d'une des fables singulières qui couraient déjà les salons à cette époque sur les origines de l'aventurier (1). Nous venons de montrer que la fin de cette vie fut longtemps aussi mystérieuse et aussi contestée que le commencement. Sur les incidents qui se déroulèrent entre ces deux termes incertains, il faut se contenter de racontars. Ceux de Casanova en valent d'autres; et nous les avons particulièrement rete-

(1) La plus accréditée de ces fables faisait naître Saint-Germain à Bayonne vers 1706 et lui donnait comme mère la princesse Marie de Neubourg, femme de Charles II d'Espagne ; le père aurait été un juif portugais.

nus dans la mesure où ils permettent d'en contrôler de plus notoires.

En présence d'un personnage entré vivant, non dans l'histoire, mais dans la légende, la plupart des contemporains admirent ou s'effarent. Casanova, lui, regimbe et critique. C'est sans doute, comme nous l'indiquions au début de cette étude, la crainte d'un concurrent redoutable qui nous donne le secret de cette hostilité systématique : les relations des deux aventuriers se sont liées autour de Mme d'Urfé ; c'est cette dupe complaisante, cette aimable visionnaire qui a rapproché les deux charlatans ; dès lors, celui des deux qui devait exploiter commodément la crédulité et la générosité de la bonne marquise avait tout intérêt à écarter l'autre de la place, en démasquant ses fourberies. D'ailleurs, l'animosité de Casanova contre Saint-Germain n'est pas exceptionnelle ; d'une façon générale, elle s'étend à tous ces coureurs de grands chemins et de douteuses aventures dont la société cosmopolite du dix-huitième siècle est pleine. Toutes les fois qu'il en rencontre un sur sa route, il l'esquive ou l'exécute, d'un mot : Cagliostro est un *fieffé fripon* (1), un *génie fainéant* (2) ; le chevalier Goudar un *fameux* roué *qui vit de jeu et d'intrigues* (3) ; le marquis don

(1) *Mémoires*, VIII, 305.
(2) *Ibid.*, VIII, 13.
(3) *Ibid.*, VIII, 113.

Antonio della Croce un aventurier et un triste sire (1). Pourquoi Casanova, qui s'érige si plaisamment en justicier, et même en moraliste, aurait-il été plus indulgent pour le comte de Saint-Germain ?

(1) *Mémoires*, VI, 66 et VII, 345.

CHAPITRE II

CASANOVA CHEZ VOLTAIRE

L'auberge des Balances à Genève. — « Tu oublieras aussi Henriette. »
Authenticité de la visite de Casanova à Voltaire : lettres à Algarotti. — Jugements sur Goldoni. — Une indisposition de Voltaire.
Arrivée de Casanova aux Délices. — Premier contact. — Coquetteries et susceptibilités. — Une plaisanterie malencontreuse.
Les amitiés italiennes de Voltaire : Algarotti. — Albergati.
L'*Essai sur les mœurs* et la République de Venise. — Casanova défend sa patrie.
Discussions littéraires. — Martelli. — Merlin Cocci. — L'Arioste. — Voltaire fait amende honorable. — Le Dante. — Goldoni. — Le « peintre de la nature ». — Voltaire et la littérature italienne. — Crébillon. — Haller.
Comment Casanova fut reçu aux Délices. — La cour du patriarche. — Un souvenir du prince de Ligne et un postscriptum de Casanova.

Le 20 août 1730, le hasard de sa vie aventureuse ramenait Jacques Casanova à Genève; il s'y installait à l'auberge des Balances. Dans cette

ville, et précisément dans cette maison, il retrouvait le souvenir d'une des liaisons les plus pathétiques de sa carrière amoureuse. C'est là que, treize ans auparavant, il s'était séparé pour toujours de cette Henriette qu'il avait aimée avec toute la fougue dont il était coutumier, avec toute la constance dont il se croyait capable; il l'avait rencontrée déguisée en officier de fantaisie, en compagnie d'un capitaine hongrois, et n'avait eu aucune peine à la deviner femme sous son travesti; de longs mois, il vécut avec elle à Parme, se faisant appeler M. de Farusi, jusqu'au jour où Henriette fit la rencontre d'un de ses compatriotes, M. d'Antoine, qui la cherchait pour la ramener à sa famille, car elle était fille de grande maison et seul un coup de tête l'avait pu engager dans cette aventure extravagante de courir le monde, en habits de carnaval (1). C'est ce qu'apprit à ses dépens Casanova. Le moment où il se sépara de cette jolie créature, dont la destinée énigmatique avait pimenté l'agrément de leur liaison, compta certainement parmi les heures les plus cruelles de sa vie, qui ne s'embarrasse pourtant pas, d'ordinaire, de regrets inutiles, de remords, ni de vaines tristesses. Dans la petite chambre de l'auberge des Balances, les deux amants se firent de longs adieux que n'adoucissait nul chimérique espoir :

(1) *Mémoires* de Casanova, t. II, pp. 169-238. Toutes nos références renvoient à l'édition Garnier en huit volumes.

et gravant sur une vitre de la fenêtre le dernier mot de leurs destinées qui se désunissaient, Henriette laissa à son ami cet avis suprême : « Tu oublieras aussi Henriette (1). »

Il ne devait pas l'oublier. Treize ans plus tard, lorsqu'il revient à Genève, le hasard ironique l'amène à se retrouver dans cette chambre des adieux, à revoir sur la vitre les mots tracés avec la pointe d'un diamant. Toute l'amertume de ce beau souvenir, toute la tristesse des années enfuies et des amoureuses déjà lointaines l'accablent sans pitié : « Je me jetai sur un fauteuil où je m'abandonnai à mille réflexions. Noble et tendre Henriette que j'avais tant aimée ! Où était-elle alors ? Je n'avais jamais su de ses nouvelles et je n'en avais jamais demandé à personne. Me comparant à moi-même, je fus forcé de me trouver moins digne de la posséder que je ne l'étais alors. Je savais encore aimer, mais je ne trouvais plus en moi la délicatesse que j'avais dans ces temps-là, ni les sentiments qui justifient l'égarement des sens, ni la douceur des mœurs, ni enfin une certaine probité qui relève jusqu'aux faiblesses mêmes (2). »

Il y a toujours quelque chose de déclamatoire et de bien joué dans les pires détresses de Casanova ; aussi, le rideau tombé, l'acteur ne tarde-

(1) *Mémoires*, II, 245.
(2) *Ibid.*, IV, 441.

t-il pas à retrouver cette belle sérénité qui est son attitude favorite, à la ville. Dès le lendemain de son arrivée à Genève, il oublie Henriette, qu'il voulait aller rejoindre la veille, au plus fort de son enthousiasme, et le voici qui s'occupe fort bourgeoisement de régler ses intérêts avec le banquier Tronchin. C'est qu'une préoccupation nouvelle a détourné le cours de ses pensées ; et s'il est venu à Genève, ce n'est pas assurément pour y rechercher le pâle et triste souvenir d'une femme adorée, mais pour y voir Voltaire ou, plus exactement, pour s'y faire voir de lui.

Le récit de cette entrevue, — car c'est véritablement une entrevue, — occupe une trentaine de pages dans le tome IV des *Mémoires*, et il mérite, tant par l'agrément de la mise en scène que par l'intérêt des propos échangés, de piquer la curiosité et de fixer l'attention.

Certes, il faut se garder d'accepter sans contrôle ou sans examen tous les détails de cet épisode. La vraisemblance et la valeur documentaire des *Mémoires* de Casanova ont maintes fois été discutées et soumises à l'épreuve de la critique. Mais les travaux de d'Ancona, de Charles Henry et de tous ceux qui ont confronté avec la vérité historique les récits touffus du célèbre aventurier vénitien, semblent bien avoir établi qu'en dépit de quelque exagération, d'erreurs de détail inévitables dans une œuvre aussi développée, et surtout en dépit des travestissements sans pudeur

auxquels s'est complu le premier éditeur des *Mémoires*, les aventures de Casanova, telles qu'il les raconte, ne s'écartent pas trop de ce qu'elles ont dû être en réalité. Voyons pourtant, à propos de sa rencontre avec Voltaire, quelle confiance mérite le compte rendu qu'il nous en fait.

* * *

Nous n'entreprenons pas de vérifier ici tous les propos que Casanova prétend avoir échangés avec Voltaire et d'en dégager la vraisemblance. Mais quelques-unes des circonstances qu'il rapporte peuvent être rétablies exactement, grâce au témoignage de Voltaire lui-même.

Le 15 août 1760, six jours avant la première visite qu'il reçut de Casanova, Voltaire écrit au comte François Algarotti, celui qu'il appelait le « cygne de Padoue », pour lui réclamer ses *Lettres sur la Russie* ; Voltaire travaillait alors au second volume de son *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand* ; Algarotti, dont la destinée aventureuse offre plus d'un point de comparaison avec celle de Casanova, après avoir parcouru à peu près toute l'Europe, s'était fixé en Italie, successivement à Venise, à Bologne et à Pise, et y jouissait d'une renommée discrète que la publication de quelques ouvrages lui avait acquise auprès de ses compatriotes. Ces *Lettres sur la*

Russie, qu'il avait rapportées de Saint-Pétersbourg, avaient éveillé la curiosité de Voltaire, qui voulait en faire usage et citer le livre de son ami au moins dans le second tome de son *Histoire* (1). Mais les *Lettres* n'arrivaient pas ; en septembre, Voltaire les réclamait encore au comte Algarotti. « Non, non, cher cygne de Padoue, je n'ai pas reçu les *Lettres sur la Russie* et j'en suis fort contrarié [en italien dans le texte] ; car, si je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très facétieuse préface où je rends justice à ceux qui parlent de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont pas vu. *Basta*, ce sera pour l'antiphone du second volume (2)... » Et, dans la suite de la lettre, il donne à son ami le conseil de faire passer tous les livres qu'il aurait à lui envoyer par l'intermédiaire du banquier Bianchi, de Milan, qui les transmettrait à un négociant de Genève, nommé Le Fort. Voltaire se servait lui-même de Bianchi pour tous ses envois en Italie.

Ces faits, que nous avons dû exposer un peu longuement, se trouvent en accord absolu avec le récit de Casanova. Les premiers mots que Voltaire lui adresse, après les politesses nécessaires, sont pour lui dire que, puisqu'il est Vénitien, il doit

(1) *Correspondance* de Voltaire, lettre du 15 août 1760.
(2) Lettre de septembre 1760.

connaître le comte Algarotti. Puis il poursuit : *Si vous le voyez à Bologne, je vous prie de lui dire que j'attends ses* Lettres sur la Russie. *Il peut les adresser à Milan, à mon banquier Bianchi, qui me les fera passer* (1). » Cette coïncidence est au moins significative et nous n'avons pas besoin d'en souligner l'intérêt. Sans doute, on pourrait s'étonner que Voltaire, écrivant à Algarotti quelques jours avant et quelques jours après la visite de Casanova, ne lui parle pas de son compatriote. Mais, d'abord, je doute que la visite de Casanova ait été annoncée à Voltaire (2), et, avant de l'avoir vu, il ignorait s'il se trouvait en relations avec Algarotti. Après l'entrevue, je crois, comme la suite de cette analyse le montrera, que Voltaire avait quelques raisons pour ne pas se vanter auprès de ses amis italiens d'avoir reçu chez lui Casanova et d'avoir eu avec lui ces entretiens dont les *Mémoires* nous donnent plusieurs spécimens.

Veut-on une autre preuve de l'exactitude avec laquelle Casanova a reproduit les propos qu'il avait échangés avec son hôte ? On la trouvera dans la nature même des sujets traités. Sans doute, de quoi Voltaire, ce perpétuel curieux toujours avide de documents caractéritisques, pouvait-il entretenir un Italien lettré, sinon de littérature italienne ? Le Dante, l'Arioste, le sonnet, Merlin

(1) *Mémoires*, IV, 445.
(2) Quoi qu'en dise Casanova lui-même, *Mémoires*. IV, 442.

Cocci, le Théâtre italien, Martelli, tels sont les thèmes essentiels de leur conversation. Or, si nous rapprochons les jugements de Voltaire, sur le Dante notamment et sur Goldoni, tels que nous les donne Casanova, de ceux que nous rencontrons dans la *Correspondance*, dans les lettres de 1760-1761 à Algarotti et à Albergati Capacelli, nous sommes frappés par une curieuse analogie aussi bien dans les idées que dans les formules. Le théâtre de Goldoni passionnait Voltaire à cette époque de sa vie : il fait le sujet des longues lettres qu'il échange avec le marquis Albergati Capacelli, poète dramatique, un de ses meilleurs amis d'outre-monts. Aussi, dans sa conversation avec Casanova, le nom seul d'Albergati suffit-il à évoquer celui de Goldoni (1). Et voici encore une petite circonstance précise qui peut nous éclairer sur la sincérité des *Mémoires* : — « Pourquoi, demande Voltaire à Casanova, Goldoni s'intitule-t-il poète du duc de Parme ? » Et Casanova de répondre : « Pour prouver sans doute qu'un homme d'esprit a son côté faible tout comme un sot. » Or, huit mois plus tard, le 1er mai 1761, après un long silence dont il s'excuse, Voltaire écrit à Albergati Capacelli : « Je revois dans le moment le nouveau théâtre (de Goldoni). Je partage, Monsieur, mes remercîments entre vous et lui. Dès que j'aurai

(1) *Mémoires*, IV, 462.

un moment à moi, je lirai ses nouvelles pièces... *Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule poète du duc de Parme* ; il me semble que Térence ne s'appelait pas le poète de Scipion ; on ne doit être le poète de personne, surtout quand on est celui du public (1). » Là encore, il y a une coïncidence fort intéressante entre le texte de la *Correspondance* et celui des *Mémoires* : que Voltaire ne fasse cette observation à Albergati que huit mois après l'avoir faite à Casanova, il n'y a à cela rien de surprenant, si l'on songe que Voltaire n'avait pas écrit à son ami de Bologne depuis le mois de décembre 1760 (2).

Je crois qu'on pourrait assez facilement noter d'autres rencontres également significatives ; nous nous réservons de le faire à l'occasion lorsque nous analyserons les entretiens de Voltaire et de Casanova. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir établi par ces deux rapprochements la vraisemblance des *Mémoires*.

Il est cependant encore un point sur lequel nous désirons appeler l'attention : le 5 septembre 1760, exactement onze jours après la dernière visite de Casanova, Voltaire écrit à Albergati Capacelli : « *Je suis dans mon lit depuis quinze jours*, Monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses pour un homme qui aime comme

(1) Lettre du 1er mai 1761.

(2 Du moins n'y a-t-il pas de lettre à Albergati Capacelli dans la *Correspondance* entre décembre 1760 et mai 1761.

moi le travail et le plaisir (1). » Ici le témoignage de Casanova semble en contradiction formelle avec celui de Voltaire; mais ce n'est qu'une apparence : Casanova prétend avoir été reçu aux Délices pendant quatre jours, du 21 au 24 août 1760, et il ne nous dit nullement que Voltaire était malade au point de garder le lit; au contraire, à l'en croire, son hôte lui aurait fait lui-même les honneurs de sa propriété et l'aurait traité tous les jours à sa table. Mais lorsque Voltaire s'adresse à son correspondant, auquel il n'a pas écrit depuis plus d'un mois (2), n'est-il pas excusable de forcer un peu le compte des jours, pour justifier en partie son silence ? Aussi bien connaissons-nous tous la valeur réelle de cette expression : *quinze jours*. Ce qui reste exact, c'est que la santé de Voltaire était à cette époque fort ébranlée. Or, le texte de Casanova n'est pas du tout en contradiction avec ce fait : il signale la présence aux Délices du médecin Tronchin, avec lequel il se rencontra le 22 août ; le 23 août, Casanova dîna comme d'habitude aux Délices, mais, ce jour-là, il y fut reçu par Mme Denis ; Voltaire ne dîna pas avec eux et ne parut que le soir, à cinq heures : rien ne nous empêche de supposer qu'un accès du mal dont il souffrait alors l'avait retenu à la chambre, et même au lit.

(1) Lettre du 5 septembre 1760.

(2) La dernière lettre à Albergati Capacelli est du 21 juillet 1760.

Il semble donc qu'on puisse accorder une confiance suffisante au chapitre des *Mémoires* où Casanova raconte ses visites chez Voltaire. Sans doute, il faudra faire sur le texte, sur les détails et le ton du dialogue, les réserves générales que comportent la nature même des circonstances et le caractère du personnage ; mais dans l'ensemble la scène est exacte et rien ne peut en altérer la valeur historique et l'intérêt documentaire. D'ailleurs, Casanova lui-même a senti le besoin de se ménager le crédit de ses lecteurs par une ingénieuse déclaration ; quand il a pris congé de Voltaire, avant de se mettre en route pour Annecy et Aix en Savoie, il a soin de noter tout ce qu'il a vu ou entendu aux Délices et surtout ce qu'il y a dit : « Je passai une partie de la nuit, confesse-t-il, et presque tout le jour suivant à écrire mes conversations avec Voltaire ; je fis presque un volume, dont je ne confie ici qu'un faible abrégé (1). » Certes, ce livre devait être curieux, et il est regrettable que le manuscrit n'en soit pas parvenu jusqu'à nous. Faisons la part de l'exagération casanovienne, et admettons qu'à défaut d'un gros volume Casanova avait rédigé tout au moins la matière des conversations et des dialogues qu'il nous rapporte dans ses *Mémoires*.

(1) *Mémoires*, IV, 473.

*
* *

C'est le 21 août 1760, au moment où Voltaire sortait de table, que Casanova fit son entrée aux Délices ; il y fut amené et présenté par M. Vidlars-Chaudieu, et cette présentation eut quelque chose de solennel qui ne doit pas nous surprendre. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler quelle souveraineté Voltaire exerçait dans sa retraite, de quelle splendeur aimait à s'entourer celui qui allait devenir le patriarche de Ferney et qui se divertissait volontiers à jouer au seigneur de village ; les Délices étaient un sanctuaire dont Voltaire était la divinité ; le culte qu'on lui rendait était le seul qu'il y tolérât. Un défilé incessant d'étrangers, simples curieux ou voyageurs, qui apportaient leurs hommages au génie du lieu, consacrait sa gloire devant l'Europe attentive. On était introduit auprès du maître et présenté comme un ambassadeur auprès d'un souverain tout-puissant : un sourire, un mot aimable, voire une boutade de Voltaire, était une faveur précieuse que le menu fretin des hôtes ordinaires se disputait âprement.

Mais Casanova n'était pas un hôte ordinaire. Lors de sa visite aux Délices, il est précisément dans tout l'éclat d'une renommée qu'il soignait orgueilleusement, et cette année 1760, qui est la trente-cinquième de sa vie, marque l'apogée de

sa carrière. Son évasion hors des Plombs de Venise, l'événement le plus considérable d'une existence exceptionnelle, date de 1755 : la hardiesse de cette entreprise, et surtout l'ingénieuse réclame qu'il en a tirée ont fixé sur lui l'attention publique ; la curiosité qu'il éveille partout où il se montre pour la première fois n'est pas encore rebutée. Aussi a-t-il pris peu à peu l'habitude de s'exhiber à travers toutes les grandes villes d'Europe, avec une complaisance inlassable et une vanité dont il ne sent pas le ridicule. A Munich, à Paris, à Bruxelles, à Amsterdam, à Cologne, à Bonn, à Stuttgart, à Zurich, à Berne, il est l'homme à la mode, celui que se disputent certains salons, auxquels un peu de scandale ne saurait déplaire et qui ne sont pas fort difficiles sur la qualité de leurs hôtes ; le cardinal de Bernis, le ministre Choiseul, l'électeur de Cologne lui demandent le récit de son évasion. On sent, à travers le texte des *Mémoires*, que Casanova n'est pas insensible aux marques d'intérêt que son étrange destinée éveille chez d'aussi hauts personnages : « Je m'engageai, dit-il, à faire ma narration au prince électeur de Cologne, pourvu qu'il eût la patience de m'écouter jusqu'au bout, le prévenant que cela durerait deux heures. — « On ne s'ennuie pas à avoir du plaisir », eut-il la bonté de me dire... Aussitôt que nous fûmes sortis de table, il me pria de commencer mon récit. J'étais animé, et pendant deux longues

heures j'eus le plaisir d'intéresser la plus brillante compagnie. Mes lecteurs connaissent cette histoire dont l'intérêt naît de la situation vraiment dramatique ; mais il est impossible de lui donner dans un écrit tout le feu que lui communique une narration bien faite (1). » En revanche, Choiseul, en homme toujours pressé, ayant eu l'impardonnable distraction de demander à Casanova un abrégé de ses aventures, le Vénitien piqué répond que tout l'intérêt du récit est dans les détails et qu'il se flatte d'obtenir du ministre les deux heures d'attention strictement nécessaires ; son ombrageuse susceptibilité souffre de ne pas rencontrer ici la curiosité presque déférente à laquelle on l'a accoutumé, et sa mauvaise humeur s'exhale en réflexions à peine polies. Il faut lire toute la scène, qui est des plus divertissantes (2).

En vérité, à cette époque de sa vie, Casanova nous fait songer au naïf tambourinaire d'A. Daudet, qui promenait à travers la vie parisienne sa gloire fugitive et contait d'une voix toujours enthousiaste les humbles souvenirs dont l'insignifiance lui échappait ; à moins qu'on ne préfère voir en lui quelque prototype de ces ingénieux globe-trotters, à qui le moindre prétexte suffit pour requérir l'attention et solliciter les largesses de tous les chefs d'État modernes et des célébrités mondiales.

(1) *Mémoires*, IV, 228-229.
(2) *Ibid.*, III, 353.

Non, Casanova n'était pas, même aux Délices, un hôte vulgaire : car en lui s'incarne à merveille ce type curieux que le dix-huitième siècle tout entier a formé, lancé à travers le monde, adulé plus que tout autre : l'homme à la mode (1). Dans un siècle où les femmes, suivant l'observation de Galiani, aiment plus avec la tête qu'avec le cœur, où l'amour est surtout une curiosité de l'esprit, un libertinage de la pensée, où la vanité sert de prétexte aux plus gros scandales, et où les Richelieu rencontrent moins de cruelles que les Chérubin, cette séduction irrésistible qui s'attache à l'homme pour le prestige de ses aventures passées, pour le renom bon ou mauvais dont il est précédé, pour l'audace, l'imprévu, et quelquefois même l'impudence de ses actes, a été pour Casanova la cause la plus durable de ses succès féminins. Ce prestige le sert partout où il se présente et où il est encore inconnu ; il n'arrivera que très lentement à lasser la faveur publique, à décourager la bonne volonté de ses admirateurs ou de ses admiratrices.

Voilà pourquoi il s'introduit chez Voltaire avec tant d'assurance et de superbe. Remarquons qu'il a refusé les lettres de recommandation qu'on lui offrait à Lausanne (2) ; à peine souffre-t-il que quelqu'un l'accompagne aux Délices quand il s'y

(1) Cf. E. et J. de Goncourt *L'Amour au dix-huitième siècle.*

(2) *Mémoires*, IV, 429.

rend pour la première fois ; ce n'est pas un voyageur sans importance, un curieux quelconque, un des multiples admirateurs du maître, qui sollicite une audience et se contente d'une réception médiocre. C'est Casanova, le grand Casanova, Jacques Casanova, chevalier de Seingalt, qui daigne se montrer à M. de Voltaire et soumettre à l'épreuve d'un illustre jugement sa séduction naturelle et la grâce de son esprit impertinent qui ont su lui ménager des suffrages plus difficiles.

*
* *

L'entrevue commença assez mal pour Casanova ; ou, du moins, il voudrait nous le faire croire, sans doute pour justifier cette espèce de mauvaise humeur qui ne l'abandonna jamais, pendant toutes ses visites aux Délices, et qui donne à ses propos une amertume et une brusquerie qui ne lui sont pas habituelles.

Casanova prétend que Voltaire l'attendait au milieu d'une véritable cour de seigneurs et de dames, ce qui rendit la présentation solennelle ; et il ajoute : « Il s'en fallait bien que chez ce grand homme cette solennité pût m'être favorable (1). » Ce n'est pourtant point par excès de timidité qu'il pèche d'ordinaire. Mais il est vrai qu'il est de ceux à qui le tête-à-tête convient mieux qu'un public

(1) *Mémoires*, IV, 444.

trop nombreux ; il pose moins bien pour la galerie que pour un seul auditeur, et la présence de quelques témoins l'importune et lui gâte ses effets quand il se trouve en face d'un partenaire comme Voltaire. Il aime à accaparer à lui seul l'attention de ses hôtes, et il ne retrouve ses moyens et ses avantages que lorsqu'on le distingue.

En cette occasion, le public faillit tout gâter : Casanova avait préparé pour le débiter en temps opportun un compliment fort galant qu'une plaisanterie de Voltaire interrompit mal à propos :

— Voici, Monsieur de Voltaire, lui dis-je, le plus beau moment de ma vie. Il y a vingt ans que je suis votre élève et mon cœur est plein du bonheur que j'ai de voir mon maître.

— Monsieur, honorez-moi encore pendant vingt ans, et promettez-moi, au bout de ce temps, de m'apporter mes honoraires.

— Bien volontiers, pourvu que vous me promettiez de m'attendre.

Cette saillie voltairienne fit éclater de rire tous les auditeurs ; c'était dans l'ordre, car les rieurs sont faits pour tenir en haleine l'une des deux parties aux dépens de l'autre, et celle qui a les rieurs pour elle est toujours sûre de gagner ; c'est la cabale de la bonne compagnie (1).

Évidemment, Casanova a été décontenancé par la façon badine dont Voltaire accueillait sa décla-

(1) *Mémoires*, ibid.

ration et profondément vexé par les rires complaisants de l'auditoire. Sa répartie, qui n'est pas trop maladroite, est une revanche qui ne lui suffit pas. A partir de ce moment, il se montre désagréable de parti pris et s'attache à contredire systématiquement Voltaire. Cette attitude s'explique très bien si l'on considère que l'amabilité, la grâce d'un compliment bien tourné sont les moyens de séduction ordinaires de Casanova, ceux auxquels il tient le plus, ceux dont il est habitué à recueillir le profit. L'ironie, dont il use rarement, bien qu'il soit facilement spirituel, le déconcerte chez les autres ; et il leur en garde rancune obstinément. Pendant toute la suite de l'entretien, il n'aura d'autre préoccupation que de se tenir sur la défensive, et de ne plus donner prise aux saillies de son interlocuteur. A deux reprises, il note, avec une froide indifférence, les plaisanteries de Voltaire et de Mme Denis sur l'Arioste et sur Haller, et il a soin d'observer que lui seul, au milieu de l'allégresse générale, gardait le plus grand sérieux (1).

L'accueil de Voltaire l'avait mortifié au point que, après sa première visite, il était résolu à ne plus reparaître aux Délices : « Monsieur, lui dis-je, je ne suis venu à Genève que pour avoir l'honneur de vous voir ; maintenant que j'ai obtenu cette faveur, je n'ai plus rien à y faire (2). » Mais

(1) *Mémoires*, IV, 449 et 472.
(2) *Ibid.*, IV, 453.

Voltaire, qui n'était pas fâché de garder quelque temps cet hôte en qui il trouvait un auditeur averti et un causeur intéressant, insiste d'une façon si pressante et si flatteuse que Casanova se décide à prolonger son séjour à Genève et accepte à dîner trois jours de suite aux Délices.

D'ailleurs, à l'en croire, les procédés de Voltaire à son égard s'amélioraient sensiblement. Il constate avec une satisfaction marquée les témoignages d'intérêt que son hôte lui donne, la familiarité dont il use avec lui : après une récitation pathétique de l'Arioste, Voltaire l'embrasse à plusieurs reprises, avec une fougue bien divertissante (1) ; le lendemain, il le prend amicalement par le bras et l'emmène promener dans son jardin (2) ; un autre jour, il l'admet dans sa chambre, change de perruque devant lui et lui montre les liasses épaisses de sa correspondance qu'il conservait dans un cabinet spécial (3). Casanova enregistre avec un soin manifeste ces petits incidents : ils ne sont d'ailleurs que les intermèdes d'un long dialogue dont la matière est suffisamment variée et la forme toujours curieuse.

* * *

Avant d'en venir aux discussions littéraires ou politiques qui le passionnaient particulièrement

(1) *Mémoires*, IV, 451-452.
(2) *Ibid.*, IV, 454.
(3) *Ibid.*, IV, 456-457.

lorsqu'il avait trouvé à qui parler, car il ne détestait pas qu'on lui tînt tête, Voltaire questionne Casanova sur ses amis d'outre-monts, notamment sur ce François Algarotti qu'il avait rencontré à Berlin, auprès de Frédéric le Grand, et avec qui il était en correspondance depuis plusieurs années. Certes, c'est une curieuse figure, même dans ce dix-huitième siècle si fécond en originaux de toute sorte, que cet aventurier des lettres et de l'amour : Voltaire l'appelle son cher cygne de Padoue, le

> Brillant et sage Algarotti
> A qui le ciel a départi
> L'art d'aimer, d'écrire et de plaire (1).

Par une coïncidence singulière, l'auteur des *Lettres sur la Russie* n'est pas sans présenter de nombreuses analogies à la fois avec Voltaire et avec Casanova : courtisan et collaborateur littéraire de Frédéric II, esprit encyclopédique, curieux de tout et touche-à-tout, polygraphe agréable et vulgarisateur scientifique, il a du premier, outre ces rencontres accidentelles de leurs deux destinées, cette intelligence largement ouverte, cette passion d'écrire, ce besoin de se dépenser, de s'assimiler toutes les idées neuves et toutes les causes à la mode, qui ont pu le faire appeler « une réduction de Voltaire » (2) ; mais il n'était

(1) *Épître en vers*, LXX, 21 février 1747.

(2) M. R. de Gourmont dans son article sur Algarott (*Grande Encyclopédie*).

pas Vénitien pour rien, et, comme son compatriote Casanova, il souffre de cette étrange maladie du mouvement, qui l'entraîne de Florence à Paris, de Paris à Londres, de Londres à Saint-Pétersbourg, de Saint-Pétersbourg à Berlin, toujours avide de succès, désireux de se faire voir et de séduire, usant sa vie en plaisirs faciles, prodigue, enjoué et complaisant, promenant à travers l'Europe galante la grâce de son sourire perpétuel et de ses manières élégantes. Sans doute il a plus de tenue et de délicatesse que Casanova ; il ne subit pas, comme lui, toute sa vie, les tares indélébiles d'une naissance médiocre et d'une fortune incertaine ; mais il a le même souci d'étonner et de paraître et ce fut là en somme la grande affaire de son existence trop rapide.

Voltaire aimait Algarotti, du moins autant qu'il était capable d'aimer quelqu'un, et il semble bien que Casanova ne le pouvait souffrir. Algarotti refusa toujours de visiter Voltaire aux Délices, malgré les instances de son ami qui le pressait de venir boire le lait de ses vaches et consulter son médecin Tronchin : « Par tous les saints, — lui écrit-il en italien, et seul l'usage de cette langue peut excuser chez Voltaire une pareille formule, — pourquoi ne pas venir dans notre pays libre, vous qui aimez les voyages, vous qui jouissez de l'amitié, du succès, des amours toujours nouvelles (1) ? »

(1) *Correspondance*, 2 septembre 1758.

Un autre jour, il l'invite, ainsi qu'Albergati Capacelli, « à venir manger des truites de son lac avant qu'il ne soit mangé lui-même par ses confrères les vers (1) ». Pourtant, lorsque Voltaire parle à Casanova d'Algarotti, on sent qu'il est moins désireux d'exprimer ses propres sentiments de sympathie pour son ami vénitien que curieux de connaître l'impression que celui-ci produit sur ses compatriotes : il interroge Casanova sur la réputation d'Algarotti en Italie, sur le succès de ses livres et même sur la valeur de son style, qu'il ne peut pas se permettre d'apprécier exactement. Les réponses de Casanova sont telles qu'on pouvait les prévoir, étant donné qu'il s'agit d'un Vénitien, et d'un Vénitien qui s'est mêlé comme lui d'écrire et de plaire. D'abord, ne serait-ce que pour contrarier son hôte, sur lequel il a une revanche à prendre, ne l'oublions pas, Casanova s'empresserait de constater que le comte Algarotti est ignoré par les sept huitièmes de ses compatriotes, que son *Neutonianisme à l'usage des dames* (2), qui avait commencé sa réputation européenne, n'est qu'un ouvrage de vulgarisation fort inférieur à la *Pluralité des mondes* de Fontenelle et qu'enfin son style, rempli de gallicismes, est « pitoyable »,

(1) *Ibid.*, 7 mars 1760.

(2) *Neutonianismo per le dame.* Cf. la lettre par laquelle Voltaire remercie Algarotti de cet ouvrage ; *Corresp.*, 13 novembre 1746.

« insoutenable (1) ». Voltaire ne tente rien pour défendre son ami, ou du moins cela n'apparaît pas dans le texte des *Mémoires* ; il serait sans doute naïf d'être surpris outre mesure de son indifférence. Mais les méchancetés de Casanova appellent quelques réflexions : toutes les critiques qu'il adresse à son compatriote, on pourrait les retourner contre lui et peut-être y a-t-il dans sa diatribe moins de jalousie ou de malice que d'aigreur et de rancune contre sa propre destinée. Il avait payé fort cher la modique satisfaction d'apprendre que nul n'est prophète en son pays, et maintes fois, au cours de ses *Mémoires*, il laisse éclater une amère indignation contre ses compatriotes qui méprisent le talent et affectent d'ignorer ceux qui prétendent acquérir quelque gloire à leur patrie. De plus, il avait en matière scientifique quelque prétention et l'insuccès de plusieurs savants opuscules, de certaines thèses passablement extravagantes, lui avait été plus sensible qu'il ne veut l'avouer. Enfin, quand il présente aux lecteurs ses *Mémoires* écrits en français, bien que sa langue naturelle soit l'italien, ne réclame-t-il pas une indulgence qui lui paraît obligatoire, puisque, dit-il, on a pardonné à Théophraste ses phrases d'Erèse, à Tite-Live sa patavinité, à Algarotti lui-même ses gallicismes (2) ? De sorte

(1) *Mémoires*, IV, 445-446.
(2) Préface des *Mémoires*, p. 15.

que Casanova fait son propre procès en condamnant Algarotti par un mouvement de dépit très amusant. Et sans doute il y a quelque chose de plus sous la sévérité de ce jugement : c'est l'animosité d'un homme à succès, d'un homme à bonnes fortunes, contre un rival heureux et adulé. Voltaire écrivait un jour à Algarotti :

> Mais si notre excellent auteur
> Voulait publier sur nos belles
> Des mémoires un peu fidèles,
> Il plairait plus à son lecteur.
>
> Près d'elles il est en faveur,
> Et *magna pars* de leur histoire ;
> Mais c'est un modeste vainqueur
> Qui ne parle point de sa gloire (1).

Casanova, qui avait le triomphe moins discret, ne pardonnait pas au « modeste vainqueur » d'avoir créé avant lui aux Vénitiens cette réputation de galanterie irrésistible et souffrait de retrouver dans les villes où il faisait métier de séducteur le souvenir des conquêtes qui avaient précédé les siennes.

Aussi bien est-ce un parti pris chez Casanova de dénigrer à l'étranger tous ses compatriotes en renom. Pour le marquis Albergati Capacelli, cet autre ami italien de Voltaire, il se montre encore plus dur que pour Algarotti : Albergati est un

(1) *Correspondance* 27 janvier 1759.

« bon gentilhomme qui a six mille sequins de revenu, et qui est affligé de la théâtromanie », au reste parfaitement nul ; « il est assez bon acteur, il a fait quelques comédies en prose, mais elles ne supportent ni la lecture ni la représentation... ; il écrit bien dans sa langue, mais il s'écoute, est prolixe, et n'a pas grand'chose dans la tête ;... sa figure est sans expression ; ses pièces ne plaisent pas aux connaisseurs, car on les sifflerait si on les comprenait (1). » Voilà textuellement le portrait que Casanova fait d'Albergati ; encore, comme Voltaire proteste faiblement, affirme-t-il qu'il est plutôt flatté.

De cette condamnation, qui n'est pas sans appel, nous ne retiendrons qu'un article : c'est la passion d'Albergati pour l'art dramatique, ce que Casanova appelle sa théâtromanie. C'était elle qui l'avais mis en relations avec Voltaire. Possesseur d'une grande fortune et d'une superbe villa à Zola, près de Bologne, il avait installé chez lui, tout comme « le vieux Suisse des Délices » et le patriarche de Ferney, un théâtre où il jouait avec ses amis ses propres pièces, des comédies de Goldoni, des traductions de Voltaire. Un jour, ayant besoin de renseignements pour la mise en scène de *Sémiramis*, il se hasarde à consulter l'auteur lui-même : celui-ci répond avec une bonne grâce parfaite, explique le costume des

(1) *Mémoires*, IV, 461-462.

actrices, la place de l'Ombre et son accoutrement, la disposition des lumières, détaille les accessoires, indique le moyen d'imiter le tonnerre et les éclairs ; on sent, à travers sa réponse, que le metteur en scène, l'impresario, est plus flatté encore que le poète ; et, dans son enthousiasme, il va jusqu'à s'écrier : « Béni soit le ciel qui vous a inspiré l'amour du plus divin passe-temps dont les hommes de goût et les femmes vertueuses puissent jouir quand ils sont plus de deux ensemble (1) ! »

Et ce fut le prélude d'une amitié durable. On peut en suivre les diverses phases à travers la correspondance de Voltaire. Trois ans après cette entrée en matière, dans une longue lettre très intéressante, Albergati rappelle lui-même à Voltaire les circonstances et les goûts communs qui les ont rapprochés :

Ce fut quand je vis paraître sur le théâtre italien votre admirable *Sémiramis*, que j'osai vous écrire pour la première fois, pour avoir certaines instructions que je crus nécessaires à la justesse de la représentation. La politesse de votre réponse m'encouragea à continuer le commerce entrepris. Aux expressions simplement polies et cérémonieuses succédèrent les aimables et badines ; et enfin, à quelques mauvais écrits de mon cru, que je vous envoyai, vous répondîtes par le don de quelques-unes de vos pro-

(1) Lettre du 4 décembre 1758 (en italien dans le texte).

ductions qui n'étaient pas encore répandues, et de plusieurs livres anglais fort rares et fort estimables. Je compte donc le grand Voltaire pour mon ami, et je m'applaudis de ma conquête. Applaudissez-vous de votre générosité qui vous a rendu si affectionné envers moi (1).

Le théâtre fait le sujet de presque toutes les lettres écrites par Voltaire à Albergati pendant près de vingt ans : il y expose particulièrement ses théories sur la comédie à propos de Goldoni, qu'Albergati lui avait révélé et pour lequel il avait une véritable passion (2). Les deux amis font échange de tragédies et de comédies, de pièces originales et de traductions ; ils se permettent aussi des présents moins poétiques : à plusieurs reprises, Albergati envoie à son correspondant du saucisson, de la mortadelle et du rossoglio de son pays (3). Il faut croire que Voltaire n'était pas insensible à ces politesses gastronomiques, car il en fait mention, dans son entretien avec Casanova, d'une façon assez inattendue : « Je ne connais pas Albergati, déclare-t-il, mais il m'a envoyé le théâtre de Goldoni, des saucissons de Bologne et la traduction de mon Tancrède (4). »

(1) Lettre du 30 juin 1761 (dans la *Correspondance* de Voltaire).

(2) Voyez surtout les lettres du 19 juin 1760, 21 juillet 1760, 23 décembre 1760.

(3) Lettre du 2 février 1762.

(4) *Mémoires*, IV, 461.

Casanova avait de détester Albergati les mêmes raisons qui le faisaient mépriser Algarotti, et peut-être aussi quelques autres plus delicates. Comme le cygne de Padoue, le *théâtromane* de Bologne était riche, fort à la mode, presque célèbre en Italie ; il avait eu une existence aussi agitée et sa carrière amoureuse n'était pas moins brillante. Casanova n'aime pas les histoires de femmes, quand elles ne sont pas son fait. De plus, il voyait en Albergati le poète favori d'une société qui n'était pas la sienne parce qu'elle n'avait pas voulu de lui ; quoi qu'il en dise dans ses *Mémoires*, Albergati, comme auteur comique, avait beaucoup de succès auprès des connaisseurs, à tel point qu'on le mettait de son vivant au même rang que Goldoni ; mais alors que Goldoni était l'auteur favori de la classe moyenne, de la bourgeoisie riche et lettrée, Albergati représentait les tendances et les goûts de l'aristocratie vénitienne et bolonaise. Il y avait là une question de coterie dans laquelle Albergati s'est toujours montré infiniment plus modéré et plus juste que ses partisans, puisqu'il avait pour Goldoni une admiration sans réserve ; mais il ne déplaisait pas à Casanova de faire retomber sur lui, en rabaissant son talent, une partie des haines qu'il avait soigneusement accumulées contre ses nobles compatriotes.

La lettre que Voltaire écrit à Albergati, onze jours après avoir reçu Casanova aux Délices, et que

nous avons déjà citée, pourrait donner à penser qu'il y avait eu à ce moment, entre Albergati et Casanova, une véritable polémique ; voici, en effet, la phrase énigmatique que nous relevons : « Il est vrai que, pour du plaisir, vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca...* (1). » Ne jurerait-on pas que c'est de Casanova qu'il s'agit ici et que la réponse en question arrive fort à propos après l'entretien qui nous est rapporté dans les *Mémoires* et où Albergati est traité avec si peu d'indulgence ? Il y a là une conjecture très séduisante, mais que l'on doit se contenter de signaler, en l'absence d'un document plus précis et d'un texte plus explicite.

*
* *

Cet entretien sur ses amis d'Italie conduisait naturellement Voltaire à questionner Casanova sur son pays, sur Venise, sur ses sentiments à l'égard d'un gouvernement dont il n'avait pas lieu d'être fort satisfait. La première édition de l'*Essai sur les mœurs* est de 1756 ; à cette époque de sa vie, Voltaire n'est pas moins passionné pour l'histoire que pour le théâtre, et il recherche âprement toute information personnelle, tout témoignage direct qui peut lui apporter un document nouveau dans cette immense enquête

(1) Lettre du 5 septembre 1760.

qu'il poursuit sur l'évolution de l'esprit humain en fonction des mœurs et des civilisations. Il procède comme les plus ingénieux et les plus patients de nos interviewers : cet homme, qui court le monde depuis tant d'années, qui se plaît « à étudier l'homme en voyageant (1) », qui a eu dans son pays des aventures retentissantes et qui s'est trouvé en conflit avec la plus aristocratique des républiques, intéresse en lui l'historien et le philosophe. Malheureusement, dans cet ordre d'idées, Casanova ne se prête pas du tout à l'interrogatoire que Voltaire voudrait lui faire subir; il reste sur la défensive et esquive les questions avec une prudence très remarquable. Est-ce une attitude qu'il se donne ? On le croirait volontiers ; car il n'est pas tendre, en général, pour son ingrate patrie; il ne se gêne pas pour la traiter de marâtre cruelle (2) » ; il n'oublie ni les mécomptes ni les persécutions dont il a souffert. Et cependant, il aime Venise, d'un amour de grand enfant gâté, puni et mécontent, mais sujet aux remords; proscrit, il confesse sa nostalgie (3), il multiplie les démarches pour obtenir sa grâce après dix-neuf ans d'exil ; et quand il l'a obtenue, son retour à Venise n'est pour lui qu'une nouvelle désillusion. Mais qu'un étranger s'avise de toucher à la Sérénissime République; qu'un Ame-

(1) *Mémoires*, IV, 446.
(2) *Ibid.*, VIII, 381.
(3) *Ibid.*, VIII, 37 et 381.

lot de la Houssaye écrive son *Histoire du Gouvernement de Venise*, qu'un Voltaire se permette quelques doutes sur les bienfaits de cette liberté dont les Inquisiteurs d'État étaient le produit le plus contestable, Casanova prend feu contre les critiques imprudents : il ne peut admettre qu'un Français exprime sur le compte de sa patrie les vérités sévères qu'il ne s'interdit pas lui-même. A l'en croire, Amelot de la Houssaye a écrit son livre « en vrai ennemi des Vénitiens » ; son histoire est une « satire calomnieuse (1) » ; il croit qu'il lui est réservé de le réfuter et il entreprend sa *Confutazio della Storia del governo Veneto* : les raisons qu'il peut avoir de se plaindre d'un gouvernement dont les chefs l'avaient persécuté par leur pouvoir despotique et arbitraire le mettent à l'abri du soupçon de partialité ; et il se fait fort de faire connaître à toute l'Europe les mensonges et les bévues d'Amelot.

Dans ces conditions, les insinuations de Voltaire auprès de Casanova sur la tyrannie et l'oligarchie vénitienne ne pouvaient avoir aucun succès. Avec une discrétion qui nous paraît, malgré tout, surprenante, Casanova raconte les diverses tentatives de son hôte pour le faire parler : « Au dessert, M. de Voltaire, sachant que je n'avais pas lieu d'être content du gouvernement de Venise, m'engagea sur ce sujet ; mais je trompai son attente,

(1) *Mémoires*, VIII. 38.

car je tâchai de démontrer qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse jouir d'une liberté plus complète. « Oui, me dit-il, pourvu qu'on se « résigne au rôle de muet. » Et, voyant que le sujet ne me plaisait pas, il me prit par le bras et me mena dans son jardin (1). » Le surlendemain, Voltaire, qui ne se tenait pas pour battu, revint à la charge :

— A propos, dites-moi, vous trouvez-vous bien libres à Venise ?

— Autant qu'on peut l'être sous un gouvernement aristocratique. La liberté dont nous jouissons n'est pas aussi grande que celle dont on jouit en Angleterre, mais nous sommes contents.

— Et même sous les Plombs ?

— Ma détention fut un grand acte de despotisme ; mais, persuadé que j'avais abusé sciemment de la liberté, je trouvais parfois que le gouvernement avait eu raison de me faire enfermer sans les formalités ordinaires.

— Cependant, vous vous êtes échappé.

— J'usai de mon droit comme ils avaient usé du leur.

— Admirable ! Mais, de cette manière, personne à Venise ne peut se dire libre.

— Cela se peut ; mais convenez que, pour être libre, il suffit de se croire tel.

— C'est ce dont je ne conviendrai pas facilement. Nous voyons, vous et moi, la liberté sous un point

(1) *Mémoires*, IV, 454.

de vue fort différent. Les aristocrates, les membres mêmes du gouvernement ne sont pas libres chez vous; car, par exemple, ils ne peuvent pas même voyager sans permission.

— C'est vrai, mais c'est une loi qu'ils se sont volontairement imposée pour conserver leur souveraineté (1).

Il y a peut-être dans ces répônses autant de parti pris que d'amour-propre national; une fois de plus, Casanova se montre avant tout soucieux de contredire son interlocuteur. En tout cas, si nous ne retrouvons pas exactement dans l'ensemble du dialogue les amères réflexions des *Mémoires* sur le despotisme vénitien, nous y avons la confirmation des théories que Voltaire avait exprimées ou devait exprimer plus longuement dans son *Essai sur les Mœurs* (2) et dans son *Dictionnaire philosophique* (3). Ce sont d'ailleurs les idées d'Amelot de la Houssaye, fort répandues dans toute l'Europe, que Voltaire s'était assimilées; c'est de lui qu'il s'inspire lorsqu'il écrit : « De tous les gouvernements de l'Europe, celui de Venise était le seul réglé ; stable et uniforme (au quinzième siècle). Il n'avait qu'un vice radical qui n'en était pas un aux yeux du Sénat, c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance patri-

(1) *Mémoires*, IV, 471.
(2) Chapitres CVI et CLXXXVI.
(3) Article *Venise*, et, par occasion, *de la Liberté*.

cienne, et un encouragement aux plébéiens. Le mérite ne put jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome (1). » Il semble pourtant que ces idées se soient légèrement modifiées chez Voltaire pendant les neuf années qui séparent le *Dictionnaire philosophique* et l'*Essai sur les mœurs*; l'article qu'il consacre à Venise est un vibrant hommage rendu à la liberté populaire, sans presque aucune restriction; sans doute, entre 1756 et 1765, le patriarche de Ferney avait fait sur la façon dont les Suisses entendent et pratiquent la liberté quelques expériences qui ont pu le rendre plus indulgent pour Venise; mais on ne peut s'empêcher de constater qu'entre ces deux dates se place aussi son entretien avec Casanova.

On a pu remarquer, dans les propos que nous venons de citer, que Voltaire ne fait à la célèbre évasion de Casanova qu'une rapide allusion; Casanova lui-même n'insiste pas sur cet épisode capital de sa vie; et nous savons cependant quelle importance il lui attribuait en général et quels effets il savait en tirer. Mais ce sont choses dont il n'aime pas à se vanter aux Délices : Mme Denis lui ayant demandé de lui raconter comment il s'était enfui des Plombs, il s'excuse sur la longueur du récit de ne pouvoir la

(1) *Essai sur les mœurs*, chap. CVI. Le même jugement est exprimé dans les mêmes termes, chap. LXXIV.

satisfaire et remet à un autre jour une narration qu'il ne semble pas avoir faite (1).

Quand il ne s'agit plus de Venise, sur toute autre question d'histoire ou de politique, il sortira plus volontiers de sa réserve. A propos du marquis Albergati, il explique assez spirituellement à Voltaire comment les *quarante* de Bologne sont en réalité cinquante (2), et un peu plus tard il lui tient tête sans le moindre ménagement à propos de la superstition. Sur ce sujet, il n'a pas de peine à mettre Voltaire hors de lui, en lui soutenant que la superstition est un mal nécessaire : « Si vous parvenez à la détruire, demande-t-il avec une feinte candeur, par quoi la remplacerez-vous ? » Et l'autre de s'échauffer, de s'indigner, d'en appeler au genre humain, à la postérité : « Quand je délivre l'humanité d'une bête féroce qui la dévore, peut-on me demander ce que je mettrai à la place ?... Horrible blasphème dont l'avenir fera justice. J'aime le genre humain, je voudrais le voir comme moi libre et heureux, et la superstition ne saurait se combiner avec la liberté. » Mais Casanova insiste avec une obstination qui n'est pas si sotte : un peuple sans superstition serait un peuple de philosophes, et les philosophes ne consentiront jamais à obéir, même à un souverain constitutionnel dont un pacte réciproque limite l'arbitraire ; il faut aimer

(1) *Mémoires*, IV, 461.
(2) *Ibid.*, IV, 461-462.

l'humanité telle qu'elle est et lui laisser la bête qui la dévore, car cette bête lui est chère : « Je n'ai jamais tant ri qu'en voyant Don Quichotte très embarrassé à se défendre des galériens auxquels, par grandeur d'âme, il venait de rendre la liberté (1). »

Assurément, nous avons besoin de nous rappeler qu'il a été trop facile à Casanova de se donner le beau rôle dans cette discussion, pour ne pas juger que c'est lui, cette fois, qui est le philosophe, et non Voltaire. Certaines phrases de l'article *Superstition*, dans le *Dictionnaire philosophique*, offrent d'ailleurs avec celle que Casanova s'attribue une analogie très intéressante : « *Il est des sages qui prétendent qu'on doit laisser au peuple ses superstitions*, comme on lui laisse ses guinguettes (2). » « Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition ? Cette question est très épineuse ; c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hydropique, qui peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin. Peut-il exister un peuple libre de tous préjugés superstitieux ? *C'est demander : peut-il exister un peuple de philosophes* (3) ? » Doit-on croire que Voltaire s'est souvenu ici de sa

(1) *Mémoires*, IV, 469-471.
(2) Section I.
(3) Section V.

conversation avec Casanova ? ou n'est-il pas plus naturel de supposer que Casanova, écrivant ses *Mémoires* plus de vingt ans après la publication du *Dictionnaire philosophique*, a pris plaisir à retrouver dans ce livre qu'il a certainement lu des idées qu'il avait osé soutenir contre son illustre interlocuteur ?

Ces coïncidences que nous venons d'établir entre les *Mémoires* de Casanova et certains extraits de Voltaire ne sont pas les seules ; elles ne sont pas non plus les plus curieuses : c'est lorsque Voltaire discute avec son hôte sur l'Arioste ou sur le Dante, sur la comédie italienne ou sur le sonnet, qu'il est particulièrement intéressant de comparer ses jugements littéraires avec ceux qu'il a formulés dans ses œuvres.

On sait quelle importance Voltaire attribuait aux lettres, à la philosophie et aux beaux-arts dans le développement historique d'un peuple, dans le tableau général d'une époque ; il leur avait consacré, dans son *Siècle de Louis XIV* et dans son *Essai sur les mœurs*, plusieurs chapitres spéciaux qui sont parmi les plus neufs et les plus personnels des deux livres. Sa curiosité ne se limitait pas aux écrivains ou aux artistes de son pays et de son siècle : mais il avait sur les littératures étrangères une érudition et une compétence vraiment rares en ce temps-là, une connaissance directe des textes qu'il contrôlait ou fortifiait, toutes les fois qu'il pouvait le faire, par

l'expérience et le goût de ses amis ou de ses correspondants étrangers.

Aussi Casanova est-il pour lui un témoin précieux qu'il s'empresse d'interroger sur les grands noms et les grandes œuvres de la littérature italienne. Sur ces sujets littéraires, Casanova s'ingénie visiblement à regagner un avantage qu'il s'imagine avoir perdu ; et la conversation prend facilement l'allure d'une polémique un peu aiguë. Ce n'est pas sans un certain sentiment de fierté triomphante, ce n'est pas non plus sans exciter chez Voltaire un réel dépit que Casanova relève, sèchement ou brusquement, les erreurs du grand homme : ainsi Voltaire ayant dit que, malgré l'intérêt du *Roland furieux*, « quarante grands chants, c'était trop », Casanova se hâte de lui faire observer qu'il y a plus de quarante chants ; et voilà Voltaire déconcerté, réduit au silence, humilié ; par bonheur, Mme Denis se trouva là et changea habilement le cours de l'entretien (1). Une autre fois, Casanova affirme qu'il est le premier Italien qui ait employé dans sa langue le mètre alexandrin, en traduisant le *Rhadamiste* de Crébillon ; Voltaire revendique ce privilège pour son ami Martelli ; mais Casanova lui prouve que les vers dits *martelliani* sont en réalité des vers de quatorze syllabes, sans rimes alternées, et qui n'ont rien de commun avec les

(1) *Mémoires*, IV, 450.

alexandrins (1). Un nouvel orage éclate à propos du poème burlesque, le *Macaronicon*, de Merlin Cocci : Casanova faisait grand cas de cet ouvrage ; il en avait conseillé la lecture à Voltaire, qui lui reprocha de lui avoir fait perdre quatre heures à lire des sottises ; pour lui, il mettait le *Macaronicon* au même rang que la *Pucelle* de Chapelain ; Casanova, piqué, entreprit la défense de Chapelain, ce qui n'alla pas sans quelques allusions malveillantes à la *Pucelle* de Voltaire (2).

Sur quelques points, cependant, les deux interlocuteurs se mirent d'accord et s'échauffèrent aisément au même degré d'enthousiasme. La scène la plus forte de cette véritable comédie, où Casanova joue son rôle en acteur consommé, est celle à laquelle l'Arioste servit de prétexte.

Voltaire, dont les admirations et les haines étaient également capricieuses, surtout en matière litteraire, n'avait pas toujours eu pour le poète du *Roland furieux* cette « adoration » qu'il confesse sans difficulté auprès de Casanova. Pour lui, l'Arioste n'était pas un poète épique et il le plaçait fort au-dessous du Tasse, par ce besoin irrésistible qu'il a toujours éprouvé d'établir des classifications et de n'admirer un écrivain qu'au détriment d'un autre. Dans cette comparaison qu'il institue entre la *Jérusalem* et

(1) *Mémoires*, IV, 468.
(2) *Ibid.*, IV, 467.

le *Roland*, son jugement était d'ailleurs celui de son temps ; tout le dix-septième siècle et les premières années du dix-huitième siècle, aussi bien en Italie qu'en France, exaltaient le Tasse aux dépens de l'Arioste, et ce n'est que dans la seconde moitié du dix-huitième qu'on rendit au dernier toute la faveur qu'il méritait. Lorsqu'il publia cet *Essai sur la poésie épique*, qu'il présente comme une sorte d'appendice justificatif à la *Henriade* (1), Voltaire n'attribue pas la moindre place à l'Arioste, dans une revue des poètes épiques où il accueille Lucain à côté d'Homère et de Virgile, le Trissin et don Alonzo d'Ercilla parmi Camoens, le Tasse et Milton !

Il y aura peut-être quelques lecteurs, déclare-t-il négligemment, qui s'étonneront que l'on ne place pas ici l'Arioste parmi les poètes épiques. Il est vrai que l'Arioste a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; et si on lit Homère par une espèce de devoir, on lit et on relit l'Arioste pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point des comédies de *l'Avare* et du *Joueur* en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* et l'*Enéide*. On peut même dire que ce genre, plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très inférieur au véritable Poème épique. Il en est

(1) Cet ouvrage n'est que la traduction et le développement d'un premier essai que Voltaire avait composé en anglais pendant son séjour à Londres.

des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus estimés, et celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des Ogres et des Géants que des Héros et d'outrer la nature que de la suivre (1).

Faut-il croire, comme Voltaire l'affirme à Casanova, qu'il n'avait lu l'*Orlando furioso*, lorsqu'il écrivit ces lignes, que d'une façon superficielle, par suite de sa connaissance insuffisante de la langue italienne ? S'est-il laissé influencer, ainsi qu'il le prétend, par les jugements de quelques savants italiens qui adoraient le Tasse et méprisaient l'Arioste ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, entre 1730 et 1750, dans sa *Correspondance* et dans tous ses écrits, c'est toujours le nom du Tasse qui se présente à lui, quand il parle des poètes italiens. Ainsi, dans les stances à la marquise du Châtelet sur les poètes épiques, le Tasse figure seul entre Homère, Virgile et Milton, et l'Arioste est une fois de plus oublié (2).

Le goût de Voltaire était trop souple et trop délicat pour qu'il ne sentît pas l'erreur dont il se rendait coupable. La réparation devait être d'autant plus éclatante que l'injustice avait été plus maladroite. Grand redresseur de torts, Voltaire ne s'épargne pas lui-même et il n'éprouve nul

(1) *Essai sur la poésie épique*, chap. VII.
(2) *Stances*, I, 3e strophe.

embarras à confesser tout haut sa faute : « Je n'avais pas osé, déclare-t-il, dans son *Dictionnaire philosophique* (1), compter autrefois l'Arioste parmi les poètes épiques : je ne l'avais regardé que comme le premier des grotesques ; mais en le relisant je l'ai trouvé aussi sublime que plaisant, et *je lui fais très humblement réparation.* » Cette amende honorable est postérieure à l'entretien de Voltaire avec Casanova ; mais Voltaire n'avait pas attendu que l'enthousiaste Vénitien lui fît, avec une fougue toute particulière, l'apologie du « divin poète », pour rendre à l'Arioste la place qui lui est due. Déjà, dans l'*Essai sur les mœurs* (2), il met le *Roland* au-dessus de l'*Odyssée* ; s'il blâme encore l'intempérance de l'imagination et l'abus du romanesque, il vante la vérité des allégories, la finesse des satires, une connaissance approfondie du cœur humain, les grâces du comique, qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin des beautés si innombrables en tout genre, que l'Arioste a trouvé le secret de faire un « monstre admirable ».

Casanova souhaitait plaisamment que Voltaire fît excommunier l'ouvrage où il avait mis l'Arioste à mal. « A quoi bon ? répondait Voltaire ; mes livres sont tous excommuniés. » Mais il semble se souvenir de ce trait quand il écrit dans le *Dictionnaire philosophique* (3) : « Il est très vrai

(1) Article *Épopée.*
(2) Chapitre CXXI.
(3) *Loc. cit.*

que le pape Léon X publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioso*, et déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poème. Je ne veux pas encourir l'excommunication. » Et non seulement, par une amusante volte-face, Voltaire sacrifie ici à la gloire de l'Arioste, qu'il célèbre longuement, celle du Tasse, à qui il ne consacre qu'une dizaine de lignes, mais le thème de son dithyrambe, les arguments de sa dissertation littéraire, les éléments de sa critique et jusqu'aux passages qu'il cite sont les mêmes dans les *Mémoires* de Casanova et dans le *Dictionnaire philosophique*. La comparaison entre les deux textes est très curieuse et constitue, nous semble-t-il, une preuve nouvelle pour la vraisemblance et la valeur historique des *Mémoires*.

Voltaire voulut témoigner, par une éclatante manifestation, de son admiration toute neuve pour l'Arioste. Devant son hôte « ébahi », — c'est sa propre expression, — il récita en italien un long passage de l'*Orlando*, le voyage d'Astolphe au Paradis, où il allait reconquérir la raison égarée de Roland, et l'entretien d'Astolphe avec l'apôtre saint Jean (1). « Ensuite il en releva les beautés avec toute la sagacité qui lui était naturelle et toute la justice du génie d'un grand homme. Il aurait été injuste de s'attendre à quelque chose de mieux de la part des glossateurs les plus habiles

(1) Fin du XXXIV[e] chant et prologue du XXXV[e].

de l'Italie (1). » Lorsque Voltaire eut terminé, Casanova se tourna vers l'auditoire et s'écria « qu'il était excédé de surprise, qu'il informerait toute l'Italie de sa juste admiration. — Et moi, Monsieur, reprit le grand homme, j'informerai toute l'Europe de la réparation que je dois au plus grand génie qu'elle ait produit ». Le lendemain, il envoyait à Casanova une traduction en vers qu'il avait faite de quelques stances de l'Arioste. Nous retrouvons, dans le *Dictionnaire philosophique*, plusieurs extraits de cette traduction ; Voltaire les donne pour l'œuvre d'un « auteur inconnu », qui aurait « imité plutôt que traduit ». Mais comme l'un des morceaux qu'il cite est précisément rapporté par Casanova dans ses *Mémoires* (2), avec quelques variantes dues vraisemblablement à la négligence de l'éditeur, nous pouvons affirmer qu'ils sont bien de Voltaire (3).

Casanova ne voulut pas être en reste avec son hôte ; mais il tint à honneur de justifier publiquement l'épithète de *divin* qu'il avait donnée à son poète favori. Encouragé par l'enthousiasme de Voltaire et par l'attention soutenue d'un public complaisant, il récita à son tour le passage le plus

(1) *Mémoires,* IV, 448.
(2) *Ibid.*, IV, 449.
(3) Comparer le texte donné par Casanova : « Les Papes, les Césars apaisant leurs querelles... » avec le même fragment cité dans le *Dictionnaire philosophique*, article *Épopée*.

pathétique de l'Arioste (1), les trente-six dernières stances du chant XXIII, celles qui décrivent la folie de Roland ; il exagère à peine en affirmant que ces vers « font trembler... et rendent l'amour épouvantable », et l'on comprend aisément l'impression profonde qu'il produisit sur ceux qui l'écoutaient. Il commença « d'un ton assuré, mais non en déclamant avec le ton monotone adopté par les Italiens » ; il récita les beaux vers de l'Arioste « comme une belle prose cadencée, qu'il animait du son de la voix, du mouvement des yeux et en modulant ses intonations avec le sentiment qu'il voulait inspirer à ses auditeurs. On voyait, on sentait la violence qu'il se faisait pour retenir ses larmes, et les pleurs étaient dans tous les yeux ; mais lorsqu'il en fut à cette stance :

Poiche allargare il freno al dolore puote...

ses larmes, s'échappèrent avec tant d'abondance que tous les auditeurs se mirent à sangloter ». Evidemment il dut à ce succès d'émotion l'une des satisfactions les meilleures de sa vie. Après tant d'années écoulées, il en conserve encore le souvenir attendri et en note jusqu'aux moindres particularités. En comédien consommé, il n'a tiré parti des larmes que pour faire succéder

1. A ce propos, il déclare qu'il sait tout l'Arioste par cœur, ayant pris l'habitude, dès l'âge de seize ans, de le relire plusieurs fois chaque année.

aux effets du pathétique ceux de la terreur : sa voix éloquente exprime la fureur de Roland avec autant de souplesse que son désespoir ; il traduit l'horreur des éléments déchaînés, la lutte suprême du héros révolté contre la nature. C'en était trop, et Voltaire ne pouvait résister à des transports si bien joués ; il se jeta au cou de Casanova et l'embrassa en pleurant : « Je l'ai toujours dit, s'écria-t-il, le secret de faire pleurer est de pleurer soi-même ; mais il faut des larmes véritables, et, pour en verser, il faut que l'âme soit profondément émue. » Il semble se souvenir, en cette occasion, de l'algarade qu'il avait faite à des dames de Soleure, quelques mois auparavant ; celles-ci, qui s'étaient mis en tête de représenter *Alzire*, n'avaient point, dans les scènes pathétiques de la tragédie, témoigné, au gré de l'auteur, une émotion assez sincère. Voltaire s'imaginait volontiers que sa réputation d'auteur courait risque en d'aussi mauvaises mains ; il n'eut pas pour ses interprètes bénévoles toute l'amabilité sur laquelle elles auraient pu compter, et leur reprocha durement de ne pas verser de larmes véritables (1).

La scène de l'Arioste est la seule qui marque une entente absolue entre Voltaire et Casanova. Les deux protagonistes y trouvaient chacun leur compte et leurs deux vanités, également susceptibles, se taisaient un instant devant une gloire plus haute.

(1) *Mémoires*, IV, 429.

Voltaire découvrait dans l'admiration débordante de Casanova la justification, nous dirions presque l'excuse d'une rétractation qui devait lui coûter, malgré tout : dans les pages du *Dictionnaire philosophique* qu'il consacre à l'Arioste comme un hommage éclatant, mais tardif, on sent à chaque ligne le souvenir de cette scène ; et il a soin de citer, comme l'un des morceaux essentiels du *Roland*, les stances qui lui avaient tiré des larmes. Quant à Casanova, il jouit comme d'un triomphe personnel de cette conversion voltairienne ; et volontiers il se persuaderait qu'il en est l'auteur. Témoin cette déclaration d'unsi candide orgueil qu'il fait, plusieurs années après sa visite aux Délices :

L'homme qui a fait l'éloge le plus beau et le plus vrai de l'Arioste est le grand Voltaire à l'âge de soixante ans. S'il n'avait pas, par cette palinodie, rectifié l'erreur du jugement qu'il avait sur ce grand génie, la postérité aurait sans doute refusé, du moins en Italie, de lui ouvrir les portes de l'immortalité, que du reste il a acquise à tant de titres. *Il y a maintenant trente-six ans que je lui ai dit ce que je consigne ici, ou à peu près, et le grand homme me crut. Il eut peur et fit bien* (1).

Toutes les impressions littéraires que Voltaire et Casanova échangèrent ne témoignent pas, à beaucoup près, d'une entente aussi parfaite.

(1) *Mémoires*, VI, 100.

Lorsqu'il ne s'agit plus de l'Arioste, il semble que Casanova n'ait d'autre préoccupation que de prendre son interlocuteur en défaut, comme d'ailleurs il le reconnaît lui-même. Nous savons que Pétrarque et Dante firent aussi le sujet d'un entretien ; mais l'auteur des *Mémoires* ne juge pas à propos de nous rapporter les appréciations de Voltaire. A peine laisse-t-il entrevoir qu'elles étaient très défavorables aux deux poètes, maladroites, d'ailleurs, et injustes, comme il ne manque pas de le lui faire sentir :

Il me parla du Dante et de Pétrarque, et tout le monde sait ce qu'il pensait de ces grands génies ; mais il s'est fait du tort en écrivant ce qu'il en pensait. Je me contentai de lui dire que si ces grands hommes ne méritaient pas l'estime de tous ceux qui les étudient, il y a longtemps qu'ils seraient descendus du haut rang où l'approbation des siècles les a placés (1).

On sait généralement que Voltaire n'était pas tendre pour le Dante. L'article qu'il lui consacre dans son *Dictionnaire philosophique* n'est rien moins qu'indulgent, et la brève analyse qu'il donne de la *Divine Comédie* dissimule mal sous l'ironie de la forme une indifférence ou une incompréhension totale. « Les Italiens appellent le Dante *divin,* mais c'est une divinité cachée, peu

(1) *Mémoires*, IV, 455.

de gens entendent ses oracles ; il a des commentateurs, c'est peut-être une raison de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'affirmera toujours, parce qu'on ne le lit guère. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur : cela suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste. » Sur ce point encore, Voltaire subissait l'influence de certains de ses amis italiens et jugeait plutôt d'après leur prévention que d'après son goût personnel. Ces amis, et surtout ceux qu'il avait surnommés le triumvirat, Frugoni, Bettinelli et Algarotti, lui imposaient facilement leurs admirations ou leurs haines. A l'un d'eux, il écrit avec plus de franchise et moins de ménagement encore que dans le *Dictionnaire :* « Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou, et son ouvrage un monstre... Le Dante pourra entrer dans la bibliothèque des curieux, mais il ne sera jamais lu. On me vole toujours un tome de l'Arioste, on ne m'a jamais volé un Dante... Ceux qui ont quelque étincelle de bon sens doivent rougir de cet étrange assemblage, en enfer, du Dante, de Virgile, de saint Pierre, et de Madona Béatrice. On trouve chez nous, dans le dix-huitième siècle, des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes et aussi barbares (1)... » On ne voit pas trop quelle

(1) Lettre au R. P. Bettinelli ; mars 1761.

espèce de courage ou quelle sorte d'intérêt il pouvait y avoir pour Voltaire à se faire l'écho de pareils jugements que le parti-pris le plus aveugle ne peut même pas excuser chez un Italien lettré.

Sur Pétrarque, qu'il connaissait peut-être mal et qu'il ne comprenait pas plus que le Dante, Voltaire a simplement fait peser l'aversion qu'il avait contre le sonnet et les faiseurs de sonnets en général. A peine a-t-il commencé à questionner Casanova sur ses goûts littéraires qu'il ne peut se tenir de lui demander : « Avez-vous fait beaucoup de sonnets ? » Casanova en avouait deux ou trois mille, et cet aveu dut faire bondir Voltaire ; aussi remarque-t-il avec une brusque concision : « L'Italie a la fureur des sonnets ! » Puis, sur la difficulté d'enfermer une pensée complète en une forme poétique si brève, il observe encore : « C'est le lit de Procuste, et c'est pour cela que vous en avez si peu de bons. Quant à nous, nous n'en avons pas un seul, mais c'est la faute de notre langue. » Après quoi, il se hâte de changer le sujet de la conversation (1). Ces réflexions, pourtant, sont bien modérées et bien indulgentes en comparaison de celles que le sonnet lui inspire d'ordinaire : « J'aime encore mieux une cinquantaine de vers du Dante, écrit-il à un ami, que tous les vermisseaux appelés *sonetti*, qui

(1) *Mémoires*, IV, 447.

naissent et meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante (1). » Aussi, bien qu'il ait rendu aux *canzoni* de Pétrarque un maigre hommage dans son *Essai sur les mœurs* (2), Voltaire ne pouvait guère avoir d'indulgence pour l'un des maîtres les plus glorieux du genre qu'il détestait.

Malgré la réserve et l'ironie discrète qui ne pouvaient lui échapper à travers les réponses évasives de Casanova, Voltaire n'en continua pas moins à « déraisonner avec esprit (3) » sur la littérature italienne ; là même où son érudition était incontestable, son jugement se trouvait faussé par une prévention quelconque. Pendant les dernières heures de l'entretien, il semble pourtant qu'il ait évité de heurter de front un interlocuteur en qui il avait trouvé déjà plusieurs fois un contradicteur, poli, mais compétent et obstiné. Aussi ne déclara-t-il plus qu'avec une certaine timidité ses admirations ou ses haines. De là vient sans doute qu'il ait été si rapide et si peu chaleureux à propos d'un écrivain dont il parle en général avec un enthousiasme ardent, Goldoni, « l'enfant chéri, le peintre de la nature (4) ».

A vrai dire, il ne le connaissait pas depuis fort

(1) Lettre au R. P. Bettinelli, de mars 1761.
(2) Chapitre LXXXII.
(3) *Mémoires*, IV, 455.
(4) *Correspondance*, 5 septembre 1760 et 23 décembre 1760; lettres à Albergati Capacelli. Cf. « Pittore e figlio della natura », lettre à Goldoni du 24 septembre 1760.

longtemps. C'est son ami Albergati qui semble le lui avoir révélé, dans le courant de cette même année 1760, en lui envoyant quelques-unes de ses comédies. Tout de suite, ce fut chez Voltaire ce débordement de louanges sans mesure qui lui est habituel, quand il croit avoir découvert quelque chose ou quelqu'un. Il consacre à Goldoni trois quatrains bien intentionnés, sinon bien tournés, dont voici le dernier :

> Aux critiques, aux rivaux,
> La nature a dit sans feinte :
> « Tout auteur a ses défauts,
> Mais ce Goldoni m'a peinte (1). »

Le peintre de la nature, écrit-il un peu plus tard, « peut me compter au rang de ses plus passionnés partisans (2) » ; quelque temps après, Voltaire malade fait à sa nouvelle idole ce galant compliment : « Si le cher Goldoni m'honore d'une de ses pièces, il me rendra la santé ; il faut qu'il fasse cette bonne œuvre (3). » Par la suite, toutes ses lettres à ses correspondants italiens sont de longs dithyrambes en l'honneur du grand Vénitien qui lui semble incarner son idéal personnel de la bonne comédie : « l'art d'enseigner la vertu et

(1) Lettre à Albergati du 19 juin 1760.
(2) Lettre à Albergati du 21 juillet 1760.
(3) Lettre à Albergati du 5 septembre 1760.

les bienséances en action et en dialogues (1). » Aussi avait-il envie d'afficher à la porte de son théâtre : « On vous donnera mardi un sermon en dialogue, composé par le R. P. Goldoni (2). » A Goldoni lui-même, il écrit avec cette grâce enjôleuse qui est chez lui, quand il le veut, et c'est très rarement, un sûr moyen de séduction. Goldoni s'y trouva pris et sut exploiter ingénieusement cette admiration bénévole pour s'assurer en France un public favorable et d'honnêtes succès. En un siècle qui surpassa presque le nôtre dans l'engouement pour les littératures étrangères et le culte des raretés exotiques, Voltaire fut pour Goldoni ce que tel de nos critiques autorisés fut pour G. d'Annunzio ou M. Serao. Il le fit précéder d'une renommée toute faite, et lorsque Goldoni vint à Paris, en 1761, et se fixa en France pour y cueillir des lauriers moins amers que ceux dont son ingrate patrie récompensait sa verve, il y trouva des esprits capables de le goûter et disposés à l'applaudir.

Dans son entretien avec Casanova, Voltaire fait allusion au dessein qu'avait formé Goldoni d'abandonner Venise pour chercher gloire et profit à l'étranger (3). Mais il ne faudrait pas demander ici l'admiration enthousiaste que le seul nom

(1) *Correspondance*, 23 décembre 1760, 1er mai 1761, 2 février 1762, etc.
(2) *Correspondance*, 1761.
(3) *Mémoires*, IV, 463.

de Goldoni déchaîne habituellement chez Voltaire. On voit qu'il hésite même à prononcer ce nom; il y a plus que de la prudence, il y a une gêne très réelle dans les questions qu'il pose à Casanova sur le poète du duc de Parme : « Et de Goldoni, qu'en dites-vous ? — Tout ce qu'on en peut dire. Goldoni est le Molière de l'Italie (1). » Et c'est tout, ou presque tout; quand il a arraché à son hôte cette définition expressive, qui commençait à être banale même en France, Voltaire se replie en bon ordre et se contente d'écouter Casanova professer son amitié personnelle pour Goldoni, dont il loue surtout « l'extrême douceur de caractère ».

Sous cet éloge discret, il y avait d'ailleurs une pointe : Casanova ne manque pas d'insinuer que le bon Goldoni est moins plaisant dans le monde qu'au théâtre : « Il ne brille pas en société, malgré le sarcasme si finement répandu dans ses écrits... c'est un bon auteur de comédies, et rien de plus (2). » Peut-être Voltaire a-t-il senti l'ironie; peut-être n'a-t-il pas voulu recommencer autour d'un nouveau nom ces assauts trop peu courtois dont l'entêtement de Casanova ne lui permettait pas de sortir victorieux. Il se tait cette fois et met en réserve pour une autre occasion sa mauvaise humeur et son esprit de contradiction.

(1) *Mémoires*, IV, 462.
(2) *Ibid.*, IV, 463.

Il trouve encore à exercer l'une et l'autre à propos de Merlin Cocci (1) et de Martelli (2) ; mais il se livre avec moins d'abandon, esquive bientôt la discussion et se rend avant d'être battu. Le nom même de Crébillon, dont Casanova se réclame à dessein, comme d'un maître bien-aimé (3), n'arrive pas à le faire sortir de sa réserve. Celui du savant Haller lui inspire une réflexion qui n'est pas dénuée d'esprit et qui termine assez vivement l'entretien. Avant de se rendre aux Délices, Casanova s'était arrêté à Morat et de là avait été rendre visite à Haller dans sa propriété de Roche; sachant que son hôte se disposait à visiter Voltaire, Haller ne s'était pas refusé le plaisir de juger son confrère avec plus de franchise que de bienveillance : « M. de Voltaire, avait-il dit, est un homme qui mérite d'être connu, quoique, malgré les lois de la physique, bien des gens l'aient trouvé plus grand de loin que de près (4). » Plus discret, ou plus habile, Voltaire rendit hommage, devant Casanova, au savant qu'il aimait pourtant peu : « Il faut se mettre à genoux devant ce grand homme, déclare-t-il avec emphase. — Je le pense comme vous, riposte Casanova, et j'aime à vous

(1) *Mémoires*, IV, 467.
(2) *Ibid.*, IV, 468.
(3) Casanova, pendant son premier séjour à Paris, fréquenta assidûment Crébillon, qui lui apprit à parler et à écrire couramment le français. Voir sur ce point : *Mémoires*, II, 308 et suiv.
(4) *Mémoires*, IV, 420.

entendre lui rendre cette justice ; je le plains de n'être pas aussi équitable envers vous. — Ah ! ah ! il est possible que nous nous trompions tous deux. »

Sur cette ingénieuse répartie prend fin la longue entrevue dont Casanova a tenu à nous laisser une relation détaillée. Nous voudrions conserver, en concluant l'analyse, l'impression de sincérité que nous nous sommes efforcés d'établir en la commençant. On ne peut nier, tout au moins, que l'auteur des *Mémoires* ne se donne jusqu'au bout cet air d'impartialité et de franchise dont il tire quelque fierté. Il s'excuse à la fin de son récit d'avoir été quelquefois dur, injuste et malveillant dans ses conversations avec Voltaire : « J'aurais dû me taire, le respecter et douter de mes jugements. J'aurais dû réfléchir que, sans ses railleries, qui me le firent haïr le troisième jour, je l'aurais trouvé sublime en tout. Cette réflexion seule aurait dû m'imposer silence ; mais un homme en colère croit toujours avoir raison. La postérité qui me lira me mettra au nombre des zoïles, et la très humble réparation que je fais aujourd'hui ne sera peut-être pas lue. Si nous nous retrouvons chez Pluton, dégagés peut-être de ce que notre nature a eu de trop mordant pendant notre séjour sur la terre, nous nous arrangerons à l'amiable ; il recevra mes excuses sincères, et nous serons, lui mon ami, moi son sincère admirateur (1). »

(1) *Mémoires*, IV, 472-473.

Ce qu'il écrit ici, Casanova le pensait-il en quittant les Délices ? Haller lui avait fait promettre de lui envoyer son jugement sur Voltaire aussitôt qu'il aurait vu le grand homme ; Casanova tint sa promesse et nous voudrions bien avoir sa lettre (1) ; sans doute, nous y saisirions mieux, dégagée de tout scrupule tardif et de toute précaution littéraire, l'impression fidèle qu'il avait éprouvée. A défaut de cette lettre, nous lirions volontiers ce copieux volume de notes qu'il rédigea pendant une nuit et un jour, après l'entrevue, et où il avait consigné les moindres particularités de ses conversations avec Voltaire. Nous devons nous contenter d'une relation forcément abrégée et apprêtée, mais où se trahissent cependant les sentiments véritables de celui qui l'a faite.

Casanova et Voltaire durent se quitter très mécontents l'un de l'autre. En réalité, ils étaient aussi peu faits que possible pour s'entendre et s'apprécier : tous les deux prétendaient à une compétence universelle, tous les deux avaient des goûts exclusifs en littérature, en histoire et en politique des jugements absolus ; tous les deux se passionnaient et s'obstinaient avec une égale ardeur. Rétifs à la censure et prompts à la riposte, avides de briller dans la conversation, jaloux d'accaparer l'attention et d'emporter les suffrages, ils

(1) Elle fut le commencement d'une longue correspondance en français échangée entre Haller et Casanova, et qui paraît bien définitivement perdue (*Mémoires*, IV, 424).

étaient peu disposés aux concessions, et préféraient s'emporter ou se taire que de s'avouer vaincus. Il est à remarquer que lorsque Voltaire se trouve en tête à tête avec Casanova, l'ayant emmené seul dans sa chambre, loin des hôtes qui formaient son public habituel des Délices, il se montre infiniment plus traitable, plus poli et plus accommodant. La préoccupation d'étonner la galerie et de conserver une attitude les gâte l'un et l'autre. Il n'est pas douteux, comme nous l'indiquions au début de cette étude, que Casanova ne soit venu chez Voltaire essentiellement pour s'exhiber, se faire voir, entendre et admirer, comme il l'avait déjà fait, au hasard de sa carrière aventureuse dans toutes les grandes villes d'Europe et chez d'aussi notables personnages. Aux Délices, il trouve Voltaire entouré d'une véritable cour, servile à l'égard du maître, défiante et malveillante envers les nouveaux venus. Ce public l'exaspère et le gêne. Lui-même l'a constaté au début de l'entretien : « Il s'en fallait bien que chez ce grand homme cette solennité pût m'être favorable. » Si Voltaire l'avait reçu seul, en audience, peut-être Casanova l'aurait-il étonné, à coup sûr il l'aurait intéressé et séduit. Au contraire, il le produit à ses courtisans, non point comme un hôte de marque, mais comme une sorte de divertissement plaisant dont le désœuvrement des uns et la malignité des autres peuvent s'amuser un instant. Aussi, au premier sarcasme, Casanova s'est-il

replié sur lui-même, et voilà l'entrevue irrémédiablement compromise.

Lors de sa dernière visite, Casanova accuse Voltaire de s'être montré particulièrement blessant envers lui dans ses propos, parce qu'il escomptait le prochain départ de son hôte : « Il plut au grand homme d'être ce jour-là frondeur, railleur, goguenard et caustique ; il savait que je devais partir le lendemain (1). » C'est fort vraisemblable ; comme il est vraisemblable que Casanova tint à honneur de soutenir contre Voltaire sur Venise et sur la superstition, sur Chapelain et sur Goldoni, sur Albergati et même sur l'Arioste, quelques paradoxes dont il ne pensait pas le premier mot. La satisfaction qu'il éprouve à faire entrer son interlocuteur dans une colère rageuse ou à le réduire au silence, — ce qu'il appelle « mettre l'athlète à la raison », — est visible ; il n'est pas d'ailleurs bien sûr qu'il ait cherché à la dissimuler.

Et pourtant, en dépit de cette irréductible incompatibilité d'humeur, tel était le prestige de Voltaire aux Délices que Casanova ne peut s'empêcher de reconnaître, à plusieurs reprises, le charme de cette hospitalité et la splendeur de cette demeure que le maître ouvrait encore si volontiers à ses fervents. « Voltaire tenait sa maison on ne peut pas plus noblement, — écrit-il dès sa seconde visite ; — et l'on faisait bonne chère chez le poète,

(1) *Mémoires*, IV, 466.

circonstance fort rare chez ses confrères en Apollon, qui ne sont pas tous comme lui les favoris de Plutus (1). » A propos de cette immense fortune, — cent vingt mille livres de rente, à cette époque, — Casanova pousse la magnanimité jusqu'à défendre Voltaire de s'être enrichi aux dépens de ses libraires : « Loin de les avoir dupés, il a été souvent leur dupe... Comme il était avide de réputation, il donnait souvent ses ouvrages, sous la seule condition d'être imprimés et répandus. Pendant le peu de temps que j'ai passé auprès de lui, je fus témoin d'une de ces générosités : il fit présent de la *Princesse de Babylone*, conte charmant qu'il écrivit en trois jours (2). » Là encore, il est vrai, l'éloge enveloppe une épigramme : *comme il était avide de réputation...* Et il en va de même lorsque Casanova rend hommage aux qualités brillantes de ce séduisant causeur qu'était Voltaire : « Nous passâmes, au milieu de la société, deux heures en propos de tout genre. Voltaire y déploya toutes les ressources de son esprit brillant et fertile et fit le charme de tous, malgré ses traits caustiques qui n'épargnaient pas même les personnes présentes ; mais il avait un art inimitable à lancer le sarcasme de manière à ne pas blesser (3). »

Tous ceux qui visitaient Voltaire vers le même temps avaient la même impression : la splendeur

(1) *Mémoires*, IV, 458.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, IV, 458.

fastueuse du décor les séduisait dès l'abord, la grâce spirituelle de l'hôte achevait de les conquérir. Le jeune chevalier de Boufflers, qui fut reçu à Ferney quatre ans plus tard, fait à peu près les mêmes réflexions que Casanova : « Vous ne pouvez point vous faire d'idée, écrit-il à sa mère, de la dépense et du bien que fait Voltaire. Il est le roi et le père du pays qu'il habite, il fait le bonheur de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon poète. Si on le partageait en deux et que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, et de l'autre celui que j'entends, je ne sais auquel je courrais (1). » Boufflers avait subi tout de suite le charme d'un esprit qui, sans effort, redescendait à ses dix-huit ans et le traitait en camarade. Et comme il était moins soucieux d'étonner son hôte que de lui plaire, nul orage ne troubla leurs plaisants entretiens.

Si le caractère même de Casanova et la nature de ses propos ne suffisent pas à expliquer la froideur ou la malveillance relative de l'accueil qui lui fut fait, il n'est pas inutile de rappeler que l'état de santé de Voltaire, entre 1760 et 1765, lui rendait fort pénible la nécessité où il s'était vu d'ouvrir sa maison à tous les passants que l'admiration ou la simple curiosité y attiraient. Souvent malade, il commençait à souffrir d'avoir à héberger tant d'amis inconnus. Ceux mêmes de

(1) Desnoireterres, *Voltaire et la Société au dix-huitième siècle*, t. VI, p. 284.

ses hôtes qui vantent le plus la réception qu'on leur réserva observent l'air « renfermé » du grand homme. D'autres n'eurent pas la faveur d'être reçus ; témoin cet Anglais obstiné qui voulait voir Voltaire à tout prix, même malade, même mort ; finalement, Voltaire l'envoya au diable, qui, disait-il, venait précisément de l'emporter en personne (1). Plus entêté ou plus fou, Chassaignon fit le siège en règle de Ferney et emporta la place, par une affreuse nuit d'hiver, au milieu de péripéties divertissantes dont le récit est à lire (2).

Pour plaire à Voltaire, à cette époque, il fallait le cajoler et l'amuser comme un enfant, comme un malade ; il fallait, — ce qu'aurait pu faire Casanova, ce qu'il ne fit point, parce que sa susceptibilité était en éveil, — conquérir, à force d'esprit, de gaieté et de malice, un homme qui souffrait et s'ennuyait. C'est ainsi que s'y était pris Boufflers, qui le charma ; ainsi avait fait cet autre grand fou, dont le souvenir s'évoque tout naturellement quand il s'agit de Casanova, le prince de Ligne : il réussit à passer auprès de Voltaire huit jours qu'il employa de son mieux en pirouettes de toute nature et dont il nous fait une relation impayable (3). Il fallait surtout éviter auprès du

(1) Desnoireterres, *Voltaire et la Société au dix-huitième siècle*, t. VI, p. 284.

(2) Dans *les Nudités ou les crimes affreux du peuple*. Paris, 1792, pp. 314-316.

(3) Dans ses *Lettres et Pensées* (Genève, 1809. pp. 330-233, *Mon séjour chez M. de Voltaire*).

maître cette froideur et ces distractions qu'il ne pardonnait pas à ses auditeurs. Le prince de Ligne conte précisément à ce sujet un trait significatif : il dînait un jour chez Voltaire ; le service de la table était fait par de jolies Suissesses, « nues jusqu'aux épaules à cause de la chaleur ». Voltaire parlait. Tout en feignant d'écouter, le prince ne se refusait pas le plaisir de caresser des yeux les chairs savoureuses auxquelles la circonstance ne lui permettait pas de rendre un plus direct hommage. Voltaire s'interrompit et, fort en colère, « prenant à pleines mains » les beaux cous et les belles épaules, il s'écria : « Gorge par-ci, gorge par-là, allez au diable ! »

Certes, Casanova, qui avait à l'auberge, dans les loisirs que lui laissaient ses conversations avec Voltaire, de plus positives satisfactions, ne se laissait pas distraire par les servantes des Délices ; mais son esprit n'en était pas pour cela plus complaisant et plus docile aux propos de son hôte. Il était trop préoccupé de lui-même, de ses attitudes, de ses paroles, de l'effet qu'il devait produire pour rester attentif, comme on l'aurait souhaité. Il voulut plaire et ne plut pas, n'ayant pas su s'oublier quand il le fallait. Peut-être, dans les mondes si divers qu'il avait traversés et où il avait hâtivement cherché à se polir et à se façonner, n'avait-il pas eu l'occasion de rencontrer souvent une qualité sur laquelle le siècle commençait à se montrer difficile, le tact.

NOTES

I. La tenace hostilité du Vénitien contre Voltaire est attestée par cette curieuse note découverte par Arthur Symons dans les papiers inédits de Casanova, dans la bibliothèque du château de Dux, en Bohême; nous la reproduisons telle qu'elle a été publiée par lui (*Casanova à Dux*, dans le *Mercure de France* d'octobre 1903, p. 73) : « Voltaire, le hardi Voltaire, dont la plume n'a pas de frein, Voltaire qui dévora la Bible, et ridiculise nos dogmes, doute, et après avoir fait des prosélytes d'impiété, n'a pas honte, étant réduit à l'extrémité de la vie, de demander les sacrements, et de mettre sur son corps plus de reliques que Louis XI n'en avait à Amboise » (*sic*).

II. M. le docteur Guède, dont on connaît la compétence étendue en tout ce qui touche aux *Mémoires* de Casanova, croit peu à la réalité de cette visite du Vénitien à Voltaire, ou tout au moins à la fidélité du récit qu'il nous en donne. Il nous a pourtant signalé, avec autant de complaisance que de bonne foi, un argument nouveau en faveur de l'authenticité. Cet argument est une phrase tirée de la fameuse lettre à Snetlage, dont le docteur Guède a donné en 1903 une excellente réédition. Nous lisons à la page 19 de cet opuscule : « Voltaire convint un jour, en pleine assemblée, à la maison qu'il appelait *Mes Délices*, que notre Académie de la Crusca avait eu raison de n'avoir jamais voulu du mot : *irréligion*, car le contraire de *religion* étant un abstrait absurde, le mot manquait de philosophie. »

CHAPITRE III

CASANOVA CABALISTE ET SORCIER

Le *génie* de Casanova. — Le serpent symbolique de la villa Ludovisi.

I. — Première rencontre avec le merveilleux. — La sorcière de Murano. — Un saignement de nez et une apparition nocturne. — La possédée de Padoue. — Hystérie et exorcismes. — Le capucin et le jacobin.

II. — Des histoires de sorcières : la comtesse et la sorcière. — Un envoûtement à Milan. — Visite à la fameuse Bontemps.

III. — Le trésor de Cesena. — Capetani père et fils. — Le couteau de saint Pierre. — Casanova s'improvise sorcier. — Javotte « couturière vierge ». — La conjuration manquée. — Un orage providentiel.

IV. — Casanova vole à la fortune. — Une bienfaisante attaque d'apoplexie. — Le trio Bragadin, Dandolo, Barbaro. — L'*oracle*. — La pyramide cabalistique. — L'*iperbolano* et les espions des Inquisiteurs.

L'oracle à Paris. — Les boutons de la duchesse. — La pommade de l'abbé de Brosses. — La favorite prédestinée : Mlle de Romans.

L'oracle à Amsterdam. — La belle Esther et M. d'O. — Hasard et fourberie.

L'arithmomancie.

V. Le grand œuvre.
La marquise d'Urfé. — La doyenne des Médées françaises. — Cazotte. — Détraqués illustres. — Les couples mystiques.
L'*hypostase*. — Complicité de la divine Lascaris. — L'opération deux fois manquée. — Analogie entre Casanova et Cagliostro. — Mme d'Urfé écrit à la lune. — Casanova disparaît.
Mort de la marquise. — Sa succession. — Deux héritiers déçus. — Duel évité.
VI. — Casanova et la franc-maçonnerie.
La franc-maçonnerie à Venise. — Les *Donne curiose*. — L'incendie de l'Arsenal.
La franc-maçonnerie à Rome. — Cagliostro. — Le rite égyptien. — La loge d'Isis.
Casanova apprenti, compagnon et maître.
Conclusion : le génie de la mystification et de l'imposture.
Derniers symptômes : le coup du tremblement de terre. — Rencontre du comte Walstein. — Une retraite honorable.
Casanova juge de lui-même.

Il avait son démon, comme Socrate. Mais ce démon familier ne se manifestait pas toujours aux minutes solennelles de sa vie et le surprenait parfois en assez singulière posture. Un jour, entre autres, qu'il avait conduit à la villa Ludovisi, à Rome, l'une de ses premières et de ses plus amoureuses maîtresses, la belle Lucrezia, leurs tendres ébats, qu'abritaient les grands arbres complices, furent troublés par l'apparition d'un serpent. La jeune femme avait une grande terreur des reptiles. Mais, ce jour-là, elle ne poussa pas les hauts cris et ne crut pas à propos de s'évanouir. Elle regarda languissamment son amant, qui n'était pas lui-même fort rassuré, et lui tint

cet étrange discours : « Tiens, mon cœur, ne te l'ai-je pas dit ? Oui, nos génies nous gardent ! Ah ! comme celui-ci nous observe ! Son regard cherche à nous rassurer. Vois ce petit démon. C'est tout ce que la nature a de plus occulte. Admire-le. C'est certainement ton génie ou le mien... Je suis sûre que cette idole n'a de serpent que la forme, ou plutôt que l'apparence (1). » Ainsi parlait la belle Lucrezia : et Casanova qui, dans de pareils instants, ne doutait de rien, se garda bien de railler ces propos qui flattaient sa fatuité. Mais il observa, non sans une discrète frayeur, son mystérieux « génie » qui tordait, dans l'herbe foulée par les rapides étreintes des deux amants, ses replis luisants et souples. Et il sourit, parce que de beaux yeux, câlins et soumis, avaient admiré ingénument ce symbole imprévu de sa séduction et de sa force.

Ce « génie » de Casanova, nous le retrouverons, sous de plus modestes apparences, en bien des rencontres diverses de sa carrière. S'il n'y croyait pas lui-même, du moins il comprit vite quel intérêt il avait à ce que les autres y crussent ; et ils y crurent. L'un de ses principaux moyens de parvenir, l'un de ceux qui lui réussirent le mieux, dans ce siècle d'illuminés et de charlatans, fut précisément la réputation occulte qu'il se donna ; c'est aussi l'un des traits essentiels autour desquels

(1) *Mémoires*, I, 277.

se groupent les événements caractéristiques de ses *Mémoires*. Il n'est donc pas sans intérêt de rechercher comment Casanova s'était préparé à son rôle de magicien et comment il l'a soutenu.

I

De bonne heure, il y a eu de la sorcellerie dans sa vie. Il n'avait pas neuf ans, que sa grand'-mère Marzia, pour le guérir d'une violente hémorragie, le menait à Murano chez une vieille sorcière dont il nous décrit le taudis et les conjurations (1). Après la mise en scène d'usage, la vieille lui promit la guérison et lui annonça, pour la nuit suivante, la visite d'une charmante dame dont il ne devrait parler à personne. Tout ce mystère avait fort impressionné l'enfant, ce qui n'est pas très singulier ; ce qui l'est davantage, ce sont les réflexions que ces souvenirs inspirent à Casanova, soixante ans plus tard : « Il serait ridicule sans doute d'attribuer ma guérison à ces extravagances ; mais je crois aussi qu'on aurait tort de nier absolument qu'elles aient pu y contribuer... Sans doute, jamais il n'y a eu de sorciers au monde, mais il n'en est pas moins vrai que leur pouvoir a toujours existé pour ceux auxquels des fourbes ont eu le talent de se faire croire tels...

(1) *Mémoires*, I, 23.

Telles choses deviennent réelles, qui n'existaient d'abord que dans l'imagination, et par conséquent plusieurs effets que l'on attribue à la foi peuvent bien n'être pas toujours miraculeux, quoiqu'ils le soient réellement pour ceux qui donnent à la foi une puissance sans bornes (1). » Peut-on plus joliment exprimer, et avec plus de désinvolture, une confiance et une admiration dénuées de scrupules pour l'art de duper aimablement les gens sous couleur de leur rendre service ? C'est comme s'il disait à la bonne marquise d'Urfé et au noble Bragadin, et à toutes ses innocentes victimes : « Etiez-vous simples de croire tout ce que je vous racontais, bonnes gens ! mais cela vous faisait tant de plaisir !... Et après tout, puisque vous les avez crues, mes fables et mes chimères sont aussi réelles que les vérités des savants et les hypothèses des philosophes. »

La seconde rencontre de Casanova avec le merveilleux date de son séjour à Padoue, et elle ne fut pas moins instructive que la précédente. C'était en 1736 ; il avait onze ans, et était en pension chez le docteur Gozzi, auprès de qui il poursuivait de très vagues études. La sœur du docteur, Bettine, une précoce gamine de treize ans, « jolie, gaie et grande liseuse de romans », à qui il semble qu'il faut attribuer la première initiation féminine de Casanova, fut prise une nuit de convul-

(1) *Mémoires*, p. 25.

sions qui mirent toute la maison en émoi. C'était au reste une simple crise de nerfs (1), suite assez naturelle des événements de la journée ; mais personne ne s'arrêta à cette explication vraisemblable. Comme toute la famille était rangée autour du lit, sur lequel la fille, à demi dévêtue, « lançait au hasard des coups de pied et des coups de poing, échappait par de violentes secousses aux efforts de ceux qui voulaient la retenir, arquait son corps, se tournant à droite et à gauche », le nom du diable ne tarda pas à être prononcé, et tous se trouvèrent immédiatement d'accord sur cette conclusion : la maladie de Bettine était l'effet d'un sort que lui avait jeté une sorcière. Il faut lire dans les *Mémoires* (2) la scène entre la mère indignée et une pauvre servante qu'on accuse de ce maléfice. Il faut lire, surtout, les commentaires dont Casanova assaisonne ce récit : « La nouveauté de ces mystères attira toute mon attention. Ils me semblaient tous fous ou imbéciles, car je ne pouvais sans rire me figurer des diables dans le corps de Bettine. » Néanmoins il assiste, avec une enfantine curiosité, aux diverses tentatives d'exorcisme pratiquées sur la possédée ; successivement, un vieux capucin fort laid et un fameux jacobin très séduisant donnèrent au diable de vigoureux assauts ; la victoire resta au jacobin

(1) Une crise d'hystérie, affirme le docteur Guède.
(2) T. I, p. 53.

qui, après un tête-à-tête fort secret avec la malade, lui rendit la raison qu'elle n'avait jamais perdue.

Comment Casanova, qui n'était encore qu'un gamin, démêla les fils cachés de cette comédie, comment il perça à jour la perfidie de Bettine, avec quelle finesse il nota les diverses péripéties de l'intrigue jusqu'à en reconstituer les plus infimes circonstances après tant d'années écoulées, cette pénétration est presque miraculeuse, et l'on douterait de la véracité d'un pareil récit s'il ne portait en lui-même tous les caractères de la vraisemblance. En tout cas, il lui est resté de cette scène plus comique qu'impressionnante un souvenir précieux : les crises de Bettine et les manœuvres des exorcistes lui ont donné la même leçon que les conjurations de la sorcière de Murano ; à l'âge où commençaient à s'affirmer la richesse et l'indépendance de son tempérament, il comprit quelle force pouvait avoir l'erreur, soutenue par une volonté forte, sur des âmes faibles ; il devina toutes les ressources de l'illusion, l'entraînement fatal de la suggestion raisonnée et collective. Et si l'on veut comprendre Casanova cabaliste, magicien et sorcier, si l'on veut s'expliquer, dans une existence si nuancée, les plus fantastiques succès de sa carrière d'aventurier, cette puissance de s'imposer qui a fait plusieurs fois sa fortune, c'est à ces souvenirs d'enfance, à ces scènes inoubliées de sorcellerie et d'exorcisme qu'il faut remonter.

II

Là ne se bornent pas, d'ailleurs, les relations de Casanova avec les sorcières. Dans d'autres rencontres de sa vie, nous retrouvons ce personnage essentiel du dix-huitième siècle. De ces premières impressions du jeune âge, que nous venons d'analyser, il lui était resté un fond de superstition contre lequel il se défendait mal. A force de faire des dupes et d'en imposer aux autres, il se prenait parfois lui-même au piège de ses propres intrigues et de ses fallacieuses inventions. Un jour, il alla jusqu'à se croire sincèrement envoûté (1).

C'était à Milan. Une aventurière de haut vol, la comtesse Rinaldi, voulant rendre Casanova passionnément épris de sa beauté plus qu'épanouie, avait eu recours aux artifices d'une magicienne ; le procédé n'était pas neuf, puisqu'il est renouvelé des Grecs, et que Virgile, après Théocrite, l'a décrit. Il n'y a guère de différence, en effet, entre la scène que nous dépeint Casanova, et celle où les deux poètes racontent les cérémonies magiques au moyen desquelles une bergère cherche à ramener un berger infidèle. La comtesse s'était procuré du sang de son volage amant ; elle le confia, mêlé à son propre sang,

(1) *Mémoires*, VI, 22 à 28.

aux soins d'une vieille sorcière qui devait pratiquer l'envoûtement. Mystérieusement averti par un capucin désintéressé, Casanova court chez la sorcière : il a eu soin de prendre ses pistolets et de garnir copieusement sa bourse. Son air déterminé, la vue des armes et des sequins en imposent à la vieille, à qui il déclare qu'il ne s'en ira point sans avoir « la mystérieuse bouteille et *tout ce qui en dépendait* » ; il la suit dans son officine, fort étonné à la vue de « mille choses dont le sens commun ne saurait expliquer l'usage. Des fioles de toutes les dimensions, des pierres de toutes les couleurs, des métaux, des minéraux, des clous grands et petits, des tenailles, des fourneaux, des charbons, des statues difformes et mille choses pareilles », composaient un assez plaisant décor. Mais Casanova ne s'attarde guère aux bagatelles de la mise en scène. Les pièces d'or, qu'il n'épargne point, forcèrent les répugnances de la sorcière et hâtèrent ses simagrées. Elle lui apporte la bouteille contenant les deux sangs mêlés. Casanova avoue qu'à cette vue « ses cheveux se hérissèrent et qu'une sueur froide se répandit sur tout son corps ». Puis on lui montre, dans une grande cassette, une statuette de cire toute nue sur laquelle son nom était gravé ; la figure, grossièrement modelée, reproduisait tant bien que mal ses traits. « Malheur à vous, prononça la magicienne, si je vous avais baigné dans ce sang mêlé selon ma science ! et plus grand

malheur encore si, après vous avoir *enduit*, j'avais mis ce portrait sur un brasier ardent ! » Mais, sans en écouter davantage, Casanova s'empressa de jeter au feu la figurine de cire et de vider le flacon par la fenêtre... Cette double satisfaction lui coûta même assez cher (1).

Ayant ainsi racheté à la sorcière de Milan la liberté de ses sens et la paix de son âme, il s'accorde le plaisir de quelques propos sceptiques. Après coup, il affirme que malgré un trouble passager et involontaire, la sorcière, son taudis, les instruments divers avec lesquels elle prétendait l'envoûter, ne firent qu'exciter son mépris et son hilarité. Pourquoi, dans ce cas, avoir mis tant de hâte à détruire l'enchantement, et payé si cher une précaution dont il se moque ? La vérité nous semble être plutôt dans les réflexions qu'il fait après la visite du capucin : « Quand ce digne prêtre fut sorti, je ne me trouvai pas en humeur de rire. La raison, il est vrai, me disait de mépriser cette ridicule conjuration et de n'aller nulle part ; mais un fond de superstition dont je n'ai jamais pu me débarrasser entièrement m'empê-

(1) Il n'est pas hors de propos de rappeler que l'envoûtement se pratique encore et avec succès, si l'on peut dire. Pour être copieusement édifié sur ce point, il n'est besoin que de lire les comptes rendus qu'ont donnés les journaux de l'époque des curieuses expériences faites en 1892, notamment, par le colonel de Rochas au laboratoire de la Charité, « en présence de deux médecins, membres de l'Académie des sciences, et d'un mathématicien bien connu ».

chait d'écouter ma raison. Ajoutons à cela que le capucin m'avait plu. Il avait l'air d'un honnête homme et quelque chose de si respectable que je me sentais comme lié par une promesse. Il m'avait persuadé, et ma raison me disait que l'homme ne devait jamais agir contre sa persuasion (1). »

Aussi bien savons-nous avec certitude, Casanova lui-même l'ayant avoué ingénument, que lorsqu'il n'allait pas consulter les oracles ou les sorcières par nécessité, il y allait par goût ou par désœuvrement. Ainsi, à Paris, il avait vu la fameuse Bontemps, qui faisait alors courir toute la ville, et même la cour, puisque l'abbé de Bernis et Mme de Pompadour furent au nombre de ses plus fidèles clients (2). Elle avait offert au galant Vénitien le moyen de le rendre irrésistible; mais il avait d'autres secrets, et il ne paraît pas qu'il ait usé de ceux-là (3).

Il y a donc, dans la vie de Casanova, au moins trois sorcières avouées : celle de Murano, celle de Milan, celle de Paris. Mais il n'est pas défendu de croire qu'il y en eut davantage. Même pour un esprit bien organisé, les illusions sont aussi innom-

(1) *Mémoires*, VI, 24.

(2) Cf. sur ce point les *Mémoires* de Mme du Hausset, p. 104-105. Voir surtout la prédiction fort exacte que la Bontemps avait faite à l'abbé de Bernis et le curieux récit d'une visite que Mme de Pompadour fit à l'antre de cette illustre Sibylle.

(3) *Mémoires*, VI, 25.

brables que les rapports des hommes entre eux, ou des hommes avec les choses ; or, parmi les conjonctures diverses que traversa la destinée de l'aventurier, l'amour et le jeu sont les plus essentielles, et il n'en est pas qui s'accommodent plus volontiers de l'illusion et du merveilleux. Dans les caprices de la fortune comme dans ceux de la passion il y a une part d'incertitude occulte qui justifie les plus lâches superstitions et les plus ridicules préjugés. Casanova n'a manqué ni des uns ni des autres, et cela était peut-être utile à dire avant de le montrer lui-même à l'œuvre, comme magicien, et d'exposer les aventures où il mit à profit les enseignements de son expérience personnelle.

III

Au mépris de l'ordre chronologique, il faut commencer cet exposé par les faits où se montrent le mieux l'audace effrontée et la verve folle de notre apprenti sorcier. Nous voulons parler du trésor de Cesena : l'aventure se place en 1748 ; Casanova avait alors vingt-trois ans.

Les légendes relatives à l'existence des trésors sont aussi tenaces que la crédulité humaine ; dans la plupart des pays dits civilisés, — et même, je pense, uniquement dans ceux-là, — subsistent encore aujourd'hui, répandues dans le peuple des

campagnes, de lointaines traditions qui attribuent à quelque vieux château en ruines, à quelque lande déserte ou à quelque sauvage caverne, la possession d'une fortune colossale et d'autant plus mystérieuse que jamais personne ne l'a vue (1). Il fut un temps où, dans certaines régions de l'Italie, — puisqu'il s'agit d'une aventure italienne, — les chercheurs de trésors étaient aussi nombreux que les découvreurs de sources au moyen âge ou que les prospecteurs en Californie. Encore aujourd'hui, les *nuraghes* de Sardaigne attirent une fructueuse clientèle de dupes et un ingénieux personnel d'exploiteurs.

Le trésor dont il s'agit se trouvait à Cesena, dans les Etats du pape. La piste en fut signalée à Casanova par un étrange couple de visionnaires, les Capetani, père et fils, dont il avait fait la connaissance à Mantoue. Ils l'avaient mené chez eux pour lui montrer un prétendu « cabinet d'histoire naturelle », dont les plus grandes raretés étaient un arbre généalogique, des livres de magie, de pieuses reliques, quelques monnaies anciennes, une copie de l'arche de Noé, des insignes maçonniques, enfin un vieux couteau de forme

(1) Les paysans d'Écosse croient qu'il y a dans les montagnes des trésors souterrains gardés par des géants et par des fées. En Bretagne, on croit qu'ils sont gardés par un vieillard, par un serpent, par un chien noir ou par de petits démons hauts d'un pied. (Cf. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, s. v. *Trésors*.)

bizarre, tout rongé de rouille. A en croire don Antonio di Capetani, ce couteau n'était rien moins que l'arme authentique avec laquelle saint Pierre avait coupé l'oreille de Malek.

On comprend comment le spectacle de cette insanité et le délire d'un vieux maniaque firent concevoir à Casanova, jeune, étourdi, besogneux et toujours à l'affût d'expédients, l'idée d'une puissante mystification. Ce qui est prodigieux, en de pareilles rencontres, c'est l'instantanéité de son génie inventif et la non moins grande facilité avec laquelle ses plus cocasses élucubrations s'imposent à la crédulité de ses dupes. En un tour de main, il a palpé le couteau, fabriqué avec une vieille savate la gaine précieuse qu'il vend pour authentique aux Capetani ahuris, forgé la fable d'un pouvoir mystérieux attaché à cette lame vénérable munie de son fourreau : grâce à ce talisman, affirme-t-il avec le plus impressionnant sérieux, on peut entrer en possession de tous les trésors cachés dans les terres de l'Eglise ; le couteau de saint Pierre, telle une baguette divinatoire qui fait jaillir les sources, révélera la place exacte des richesses enfouies et fera renaître comme par miracle l'antique floraison de l'or et des pierres précieuses. Comme les Capetani connaissent justement dans les Etats du pape un naïf campagnard qui se croit sûr de posséder une immense fortune cachée dans sa cave ou dans ses champs, voici immédiatement

Casanova improvisé dénicheur de trésors et formant, pour cette grande entreprise, une solennelle conjuration avec les deux propriétaires du couteau.

Si énormes, en effet, que fussent les imaginations de notre aventurier, il semble qu'il ait toujours mis une sorte de point d'honneur à les soutenir jusqu'au bout. Et l'on ne connaît guère de circonstances, dans sa carrière, où il se soit piteusement dérobé. On verra qu'ici encore il sut faire assez décente figure. Après avoir exposé les origines de cette aventure, il convient d'admirer l'aide miraculeuse que le hasard apportait à Casanova dans les plus difficiles conjonctures. En lui confiant l'existence du trésor, les Capetani, par un reste de défiance, lui avaient caché l'endroit exact où il était enfoui. Mais Casanova avait la vue perçante et les yeux toujours occupés à regarder ce qu'on ne se souciait pas qu'il vît. Sur une lettre dont on ne lui lisait que les passages les plus vagues, il déchiffra le nom de la ville de Cesena. Il ne lui en fallait pas davantage pour affermir son prestige auprès des deux benêts et affoler définitivement leur crédulité. « Un esprit élémentaire que j'ai à mes ordres, déclare-t-il, va me révéler où est votre trésor. » Il prend une plume et du papier, trace des chiffres et des signes mystérieux et comme sous l'influence d'une force secrète finit par écrire le nom du Rubicon, le torrent qui passe à Cesena. Ici, le génie était dans le dosage

exact du merveilleux et dans cette espèce d'élégante réserve qui l'avait déterminé à écrire Rubicon plutôt que Cesena, à préférer au nom réel deviné sur la lettre l'indication plus vague, mais suffisante, qui caractérise les réponses ambiguës des oracles. Aussi les Capetani, confondus d'admiration et prêts à toutes les folies, déraisonnent-ils copieusement sur les suites d'une aussi géniale divination.

Pour soutenir son rôle, Casanova griffonne dans une bibliothèque, à l'aide de quelques dictionnaires, une note extravagante où il indiquait la situation exacte, les dimensions et la valeur du trésor, avec les détails des circonstances historiques dans lesquelles il avait été enfoui : « Par une nuit de pleine lune, concluait-il, un philosophe savant pourra faire élever le trésor à la superficie du sol en se tenant dans le cercle maxime. » Cette déclaration précise acheva de gagner les Capetani ; l'opération est décidée et, trois jours plus tard, le magicien improvisé, en compagnie du fils de don Antonio, gagnait Cesena par Ferrare et Bologne.

Il nous paraît peu plausible que Casanova ait voulu simplement se divertir aux dépens de deux pauvres idiots, comme il les appelle sans pudeur ; il faut bien reconnaître que la pensée d'un gain illicite n'était pas tout à fait étrangère à son entreprise. En échange de la précieuse gaine, il s'était fait promettre cinq cents sequins ; il en

espérait autant pour prix des tentatives cabalistiques sur l'issue desquelles il ne se faisait pas d'illusion ; enfin, pendant tout le temps que durerait la comédie, il serait hébergé à la campagne, chez le maître du trésor ; et il n'était pas en situation de faire fi d'une hospitalité quelconque.

Celle qu'on lui offrit n'était pas à dédaigner. La maison avait bel air, les chambres étaient confortables, la chère abondante et délicate, les gens du logis fort avenants ; parmi eux, Casanova distingua tout de suite une aimable enfant de quatorze ans, la jolie Javotte, qu'il se fit attribuer comme servante, en attendant mieux. Tout de suite, en effet, il commandait en maître dans cette maison où l'avait précédé le renom de sa puissance magique. Il eut soin d'ailleurs d'entretenir la curiosité et le respect de ses hôtes par une conduite extravagante et d'incompréhensibles pratiques. Il lui fallut pour lui seul une chambre à deux lits et une salle de bain ; auprès de lui « une couturière vierge de quatorze à dix-huit ans, fidèle au secret » ; il ne mangeait que des mets choisis, buvait un vin rare, procédait à des ablutions rituelles, prononçait à voix haute d'épouvantables paroles dont personne ne pénétrait le sens.

Le plus curieux est que toute cette mise en scène n'était pas livrée au hasard. Il faut bien croire que Casanova avait quelques notions de magie, puisqu'un certain nombre de ses procédés

sont empruntés à l'art traditionnel des sorciers les plus estimés. Ainsi, quand il se sert de styrax, de myrrhe et de soufre pour purifier l'air de la maison et le rendre agréable aux esprits, il ne fait qu'appliquer une des formules les plus usuelles de la science hermétique qui prescrit, pour chaque cérémonie, l'emploi des parfums appropriés et choisis d'après les correspondances planétaires. On connaît également le rôle considérable que jouent les bains dans l'initiation de l'adepte : pendant toute la période qui précède la grande opération, il convient de se plonger tous les matins dans une eau consacrée au moyen d'une poignée de sel ; les formulaires indiquent même avec beaucoup de précision les psaumes qu'il convient de réciter avant le bain, pendant et après (1).

Ces préparatifs durèrent plusieurs jours. Dans les loisirs qu'ils lui laissaient, Casanova passait de douces heures à caresser la « jeune couturière vierge et fidèle au secret », laquelle se trouvait être naturellement la charmante Javotte : malgré un teint hâlé, une bouche trop fendue, les mains un peu grasses, elle lui plaisait et il sut le lui montrer ; à travers ses souvenirs, il s'enflamme encore pour les dents admirables et les lèvres sensuelles de la jeune fille, pour sa gorge bien prise et solide, pour sa grâce naïve, et il conclut

(1) Papus, *Traité élémentaire de magie pratique*, p. 443.

que « c'était un beau morceau d'ensemble 1) ». Il ne se permit pourtant avec elle que d'innocentes privautés, la virginité de cette assistante étant, paraît-il, nécessaire au succès de l'entreprise.

Entre temps, il utilisait ses talents de couturière et se faisait confectionner par elle un costume de mage en solide toile blanche : c'était une sorte de robe de moine pourvue d'un capuchon; l'accoutrement était complété par une imposante couronne de parchemin à sept pointes, sur laquelle Casanova avait dessiné et peint d'horribles figures. Ce costume était conforme à la tradition qui exige, pour les opérations magiques, « un vêtement de toile de lin blanc, en forme d'une grande chemise, qui n'ait aucune ouverture que celle pour y pouvoir passer la tête, et longue jusques aux pieds (2) ». On ne dit pas, en général, que cette robe doit être cousue par les mains d'une vierge, comme Casanova l'avait exigé ; mais il faut qu'elle soit neuve et purifiée par une consécration spéciale, « exorcisée », encensée. Enfin notre apprenti sorcier n'avait pas négligé la baguette, qui était flexible et d'olivier, à défaut de coudrier.

La lenteur même et le mystère des préparatifs tenaient en haleine toutes les curiosités. Le bon paysan, cupide et superstitieux, chez qui allait

(1) *Mémoires*, II, 152.
(2) Papus, *op. cit.*, p. 436.

avoir lieu la cérémonie, n'en dormait plus ; Capetani le fils attendait avec confiance les merveilleux effets de son couteau. Il n'est pas jusqu'à la maison où gîtait le charlatan et aux terres où gisait le trésor qui ne se missent en harmonie avec la démence générale par d'incohérentes manifestations. Ce logis présentait, en effet, tous les symptômes d'une demeure hantée : la nuit, des coups souterrains, frappés à intervalles égaux, s'entendaient distinctement ; la porte de la cave s'ouvrait et se refermait d'elle-même avec violence ; des ombres erraient dans la cour, des flammes intermittentes flottaient sur les champs voisins. Casanova avait étudié de très près les phénomènes : il avait renoncé à se les expliquer lui-même par une cause rationnelle, sauf les derniers, mais il s'en moquait secrètement, les attribuant à « quelque friponnerie adroite et cachée ». Bien entendu, il se garda de confesser son scepticisme à ses hôtes ; car il pensait bien que ces manifestations occultes étaient pour quelque chose dans leur crédulité, si même elles n'étaient point le seul motif qui avait créé et fait accepter la fable du trésor.

Enfin le grand jour, ou plutôt la nuit fixée pour l'opération arriva. Casanova s'était formellement engagé à « conjurer les gnomes de pousser le trésor au niveau du sol, à l'endroit même où il aurait fait ses conjurations ». Par une nuit de pleine lune, à minuit, il descendit dans la cour,

seul, avec sa robe, sa couronne et sa baguette, tandis que le paysan et Capetani se tenaient sur le balcon, prêts à accourir au premier appel. Des nuages couraient sur la lune sanglante, de rares éclairs rayaient le ciel qu'emplissait un sourd grondement ; ce décor fantastique était miraculeusement approprié à la comédie et devait d'ailleurs lui fournir à point un dénouement presque naturel. Sur le sol Casanova avait étendu un grand cercle fait de feuilles de papier cousues ensemble, sur lesquelles il avait peint des mots et des figures baroques. Ce cercle, qu'il appelle *maxime*, n'était autre que le fameux *cercle magique*, dont se servent tous les magiciens, qui symbolise la volonté de l'opérateur et l'isole de toute influence extérieure. C'est la base même de la magie cérémonielle ; mais le cercle doit être décrit avec une épée consacrée, ou avec de la poudre de charbon, isolant magnétique par excellence ; pour aller au plus pressé, notre ingénieux aventurier l'avait tracé au pinceau sur du papier, et sans doute il y avait marqué, comme le voulait la coutume, les signes cabalistiques, rappelant l'heure de l'opération, l'ange de l'heure, les esprits qui présidaient à la cérémonie, plus un pentagramme, un α et un ω et quelques caractères obscurs (1).

Après s'être installé dans le cercle inviolable, Casanova n'aurait pas manqué, pour soutenir

(1) Sur tout cela, cf. PAPUS, *op. cit.*, p. 443.

son rôle, de prononcer la « conjuration des quatre », puis la « conjuration des sept », et enfin la « grande invocation de Salomon » ; sans doute aussi aurait-il invoqué les anges ou les esprits qui président aux sept planètes, aux sept jours de la semaine, aux métaux et aux couleurs... Mais les événements ne lui en laissèrent guère le loisir.

Il se passa, en effet, une chose trop simple pour qu'elle eût été prévue dans ce tissu savamment ourdi de combinaisons extravagantes. L'orage qui s'annonçait au début de la nuit éclata, formidable, tragique, et tel, que Casanova en conçut une incoercible panique. Sous la violence tumultueuse des éléments déchaînés, accroupi sur le sol détrempé, le visage aussi blanc, à la lueur des éclairs, que ses candides vêtements de sorcier, incapable de faire un mouvement et de prononcer une parole, sans souci aucun de son prestige, il passa là quelque-unes des minutes les plus désagréables de sa vie. Il l'avoue, d'ailleurs, avec simplicité et tire de son attitude en cette circonstance une morale inattendue : « Je reconnus là, déclare-t-il, un Dieu vengeur qui me punissait d'un seul coup de toutes mes scélératesses et voulait mettre fin à mon incrédulité en m'anéantissant (1). » Le plus piquant est qu'il se prenait lui-même à ses propres enchantements : le cercle

(1) *Mémoires*, II, 160.

magique qu'il avait tracé pour en imposer à ses dupes lui apparaissait comme un asile inviolable contre la malignité des forces naturelles ; il croyait qu'il échapperait au péril de la foudre, à la vengeance du Dieu implacable, aussi longtemps qu'il demeurerait au milieu de ces signes cabalistiques ; et il y demeurait en effet, immobile et muet, attendant la fin de l'orage. Bien lui en prit, car, s'il s'était enfui dès le début, il risquait de trahir, par une frayeur malencontreuse, l'hypocrisie et la vanité de sa science. Bien au contraire, son attitude impassible le servait à souhait ; et les complices qui l'observaient purent prendre pour l'extase mystique d'un mage accompli son accablement et son inertie au milieu des puissances de l'air conjurées contre lui. Par surcroît, le vent, la pluie et la foudre ne manquèrent pas de leur apparaître comme autant de génies malveillants acharnés à la défense du trésor. Jamais orage n'éclata plus à propos (1).

C'est ce que pensait Casanova, quelques heures après, aussitôt qu'il eut pu gagner sa chambre et son lit, encore tout pâle et frissonnant. Le résultat de ses méditations fut qu'il fallait

(1) En général, d'ailleurs, l'orage venait à point pour donner à ces sortes de conjurations toute l'horreur mystérieuse dont elles devaient être entourées, au moins dans les récits qu'on nous en fait : pendant qu'on évoque les démons gardiens des trésors, le tonnerre gronde, les éclairs brillent, des chars de feu s'élèvent dans les airs, des bruits de chaînes se font entendre. (Cf. Collin de Plancy, *loc. cit.*)

déguerpir au plus vite, sans même profiter des dernières faveurs que lui offrait sans vergogne la candide Javotte. Forger une nouvelle fable pour expliquer à ses dupes l'insuccès de l'opération n'était qu'un jeu : il daigna leur révéler qu'il avait obtenu tous les renseignements désirables des sept gnomes gardiens du trésor, — remarquons en passant le chiffre fatidique de sept, — qu'il avait été obligé de conclure avec eux une trêve *sine die*. Au reste, il remettait au paysan toutes les indications nécessaires avec la nomenclature détaillée du trésor, en lui faisant jurer d'attendre son retour et de ne point confier à un autre magicien une opération qui n'était que différée. Puis il rendit à Capetani le couteau de saint Pierre et la gaine dont il n'oublia pas de se faire verser le prix convenu, fit ses adieux à l'inconsolable Javotte et quitta la maison hantée sans esprit de retour (1).

Dans le récit circonstancié qu'il nous fait de cette équipée, Casanova donne de sa hâte à plier bagage une raison inattendue : la frayeur de l'Inquisition le talonnait et il croyait avoir déjà toute une armée de moines à ses trousses. N'oublions pas que nous sommes en terre pontificale. L'opération ou le simulacre d'opération qu'il avait tenté sentait le fagot : plusieurs magiciens de profession ou d'occasion avaient perdu la

(1) *Mémoires*, II, 162-163.

liberté ou même la vie à ces petits jeux qu'ils étaient seuls à croire innocents ; l'un d'eux, qui s'était essayé, quarante ans auparavant, à déterrer ce même trésor de Cesena, avait dû s'enfuir, ayant été dénoncé à Rome, à la veille d'être arrêté. Casanova le savait, et cet exemple providentiel lui inspira une prudence salutaire. Aussi, dès qu'il eut liquidé la situation de manière à ménager son amour-propre, son prestige et sa sécurité personnelle, s'empressa-t-il de se réfugier à la ville voisine ; puis il prit la route de Naples, en quête de nouvelles aventures.

Celle-là nous paraît assez caractéristique de son « génie » pour mériter d'être analysée avec quelque détail. Elle est, presque à l'aurore de sa carrière, le prototype achevé de cet esprit de mystification et de mystère qu'il mêlera à toutes ses entreprises, et qu'il emploiera de préférence pour s'assurer les ressources nécessaires que le jeu ne lui donnait pas toujours. Car, il faut bien le reconnaître, en dépit de ses restrictions, de ses demi-aveux, de ses pudeurs rétrospectives, il y a pas mal d'escroquerie dans tout cela : il exploitait la crédulité des Capetani et du paysan de Cesena comme il avait exploité celle du sénateur Bragadin, comme il exploitera plus tard celle de la marquise d'Urfé. Il dit joliment qu'il aurait cru se déshonorer (*sic*) en cédant pour rien aux Capetani cette gaine de couteau qu'il avait confectionnée avec une vieille savate, qu'au reste il

trouvait plaisant de mettre à contribution l'ignorance et la sottise d'un comte du pape ; mais on est forcé de remarquer qu'il ne s'en tira pas les mains nettes et que l'opération lui rapportait mille écus romains. C'est trop pour un homme désintéressé.

IV

Deux ans environ avant la comédie bouffonne que nous venons de raconter, Casanova s'était acquis, dans le domaine des sciences occultes, un rang plus honorable et des titres moins précaires. Devenu cabaliste sans le vouloir et, comme on le verra, par le plus merveilleux des hasards, il a pu sans doute puiser dans sa science toute neuve l'idée première de cette grossière mystification. Mais en réalité il n'y a aucune comparaison à faire entre la brève aventure de Cesena et les intrigues savamment conduites qu'il nous reste à exposer : la première relève d'une sorcellerie occasionnelle et sans conviction, sinon tout à fait innocente ; les secondes sont de la cabale raisonnée et méthodique. Nous voulons parler de l'*oracle* surnaturel dont il prétendait posséder le secret, et de l'opération du *grand œuvre* qu'il tenta sur la marquise d'Urfé.

Ces faits, dont le récit occupe à peu près le quart des *Mémoires*, constituent, malgré leur inco-

hérence et leur apparente exagération, de très précieux documents sur l'état des esprits au dix-huitième siècle, partagés, comme l'on sait, entre les deux extrêmes du doute rationaliste et de la croyance mystique, entre le plus audacieux scepticisme et les plus absurdes superstitions. Ils aident à comprendre Gabalis, Mesmer, Saint-Germain et Cagliostro, la vogue nouvelle de l'hypnotisme, l'engouement pour les mystères de l'ancienne franc-maçonnerie, pour l'élixir de vie et la pierre philosophale, dans un siècle qui s'honorait de ne pas reconnaître d'autre Dieu que la raison et d'autres maîtres que les sens. Ce fut chez Casanova une preuve supérieure d'intelligence que d'avoir pressenti cet entraînement chez ses contemporains et le succès irrésistible qu'assurerait à un homme sans scrupules l'usage savamment gradué des puissances occultes.

C'est par une nuit d'avril de 1746 qu'il s'en avisa pour la première fois. Il se trouvait alors dans l'une des passes les plus difficiles de sa vie et faisait assez piteuse mine dans les petits théâtres et dans les fêtes privées où il râclait du violon pour gagner son pain. Comme il sortait d'un bal, assez tard dans la nuit, il se trouva fort à propos pour recueillir le noble sénateur de Bragadin qui fut frappé d'apoplexie presque dans ses bras. Son étoile voulut qu'il soulageât assez vite le malade en le faisant saigner à temps et en s'opposant à l'application d'une onction mercurielle imprudemment

prescrite par le médecin. En quelques heures, voilà Casanova installé dans le palais et au chevet du sénateur, commandant en maître à ses domestiques, s'imposant à l'admiration et à la reconnaissance de ses amis, le prenant de haut avec ses médecins, bientôt maître de l'esprit, de la confiance et de l'affection d'un homme qui le considère comme son sauveur et le traite en fils. Les faits sont connus et nous croyons inutile de les rappeler plus longuement (1).

Ce Bragadin, célèbre dans Venise tant par l'éclat de son nom (2) que par son éloquence et ses grands talents d'homme d'Etat, voire par les aventures galantes qui avaient signalé sa bruyante jeunesse, « avait la faiblesse, comme le dit cyniquement Casanova, de donner dans les sciences occultes (3) ». Avec ses deux amis Dandolo et Barbaro, patriciens, célibataires, riches et désœuvrés comme lui, il s'adonnait aux jouissances secrètes de la cabale. Quand il revint à la santé, il s'empressa d'attribuer son salut à de miraculeuses influences, et voulut à toute force voir dans son sauveur un fervent adepte des sciences hermétiques. Celui-ci n'eut garde de le désabuser. Il

(1) *Mémoires*, II, p. 28 à 32.

(2) Peut-être descendait-il de Marc-Antoine Bragadin, le héros de Famagouste, qui récitait le *Miserere* tandis que les Turcs l'écorchaient; « enroulée à une vergue, dans son pavillon écarlate, sa peau fut rapportée comme une dépouille opime. » Cf. P. Monnier, *Venise au dix-huitième siècle*, p. 8.

(3) *Mémoires*, II, 32.

le fortilia, au contraire, dans son erreur, en lui racontant qu'il possédait un procédé secret pour connaître l'avenir et se diriger dans toutes les circonstances difficiles de sa vie ; c'est ce qu'il appelle son « oracle ». Il prétend le tenir d'un vieil ermite espagnol et offre de faire séance tenante des expériences qui achèvent d'éblouir Bragadin et ses amis.

En quoi consistait au juste cet *oracle* de Casanova qui va jouer dans sa vie un rôle essentiel en lui permettant de faire de nombreuses dupes? Les explications qu'il donne à ce sujet sont passablement et sans doute volontairement confuses. La première fois qu'il en est question dans les *Mémoires* (1) il le définit ainsi : « un calcul numérique par lequel, moyennant une question que j'écrivais et que je changeais en nombres, j'obtenais, également en nombres, une réponse qui m'instruisait de tout ce que je voulais savoir. » Par la suite, nous le verrons former, seul ou avec l'aide de spectateurs crédules, des pyramides de chiffres, additionner les colonnes et transcrire en lettres le total numérique. Il avait soin, suivant en cela la prudente coutume de tous les oracles, de ne donner que des réponses obscures, à double sens, et dont l'un, ingénieusement arrangé, ne pouvait s'expliquer qu'après l'événement.

(1) *Mémoires*, II, 33.

C'est sur cette science prestigieuse que l'astucieux Casanova fonda son crédit et notamment la singulière amitié qu'il inspire au sénateur Bragadin. Avec une sorte de pudeur rétrospective, il tient beaucoup à établir que cette imposture n'est pas entièrement son fait, mais qu'elle lui a précisément été inspirée par celui qui devait en être la première victime. Mais il nous paraît évident qu'il n'a pas improvisé de toutes pièces pour les besoins de la situation une méthode aussi parfaite et aussi compliquée. Tout son passé, les aventures que nous avons rappelées, son goût du mystère et de l'intrigue nous donnent à penser qu'il s'était préparé dès longtemps, en étudiant la cabale et en fréquentant les cabalistes, au rôle mystérieux que les circonstances lui suggérèrent.

L'étrange intimité qui s'établit entre l'ancien racleur de violon au théâtre San Samuele et un patricien aussi en vue que le noble Bragadin ne fut pas sans faire jaser dans la ville, et les causes de cette intimité n'échappèrent à personne. C'est ce que nous apprennent les rapports de police qui motivèrent l'arrestation de Casanova (1) ; l'un des « observateurs secrets » qui espionnaient sa conduite et en rendaient un compte détaillé aux Inquisiteurs, s'exprime ainsi dans une note à la date du 11 novembre 1754 :

(1) Ces rapports ont été publiés par A. Baschet, *Preuves curieuses de l'authenticité des Mémoires de Casanova*, dans le *Livre*, janv., févr., avril et mai 1881.

Cet homme a toujours vécu aux frais du prochain et cultivé gens faciles à tout croire... C'est un *iperbolano* (cabaliste), et à force de mensonges, avec ses tours d'esprit, il vit aux dépens de celui-ci et de celui-là, il a été la ruine du noble Zuanne Bragadin, lui faisant croire que l'ange de la lumière apparaîtrait...

Cette note est signée Manuzzi, un personnage que nous rencontrons plus d'une fois dans les *Mémoires* sous le nom de Manucci, dû sans doute à une faute de copie. Casanova ne l'aimait point ; on comprend maintenant qu'il ait eu quelques raisons tout au moins de se défier de lui, et qu'il aille jusqu'à l'accuser d'avoir voulu le faire assassiner (1).

Les rapports de l'année 1755 insistent sur les sorcelleries de Casanova et sur le mystère dont il s'entourait pour en imposer à ses dupes. Manuzzi raconte en ces termes une visite qu'il fit à l'*iperbolano :*

Il tira d'un coffre une petite peau blanche en forme de ceinture. Je lui demandai quel en était l'usage ; il me répondit qu'on l'employait quand on pénétrait dans un certain lieu, où étaient des chaînes et où l'on s'habillait de noir. Je lui demandai où étaient ces chaînes et cet habillement. — Dans une loge, dit-il, car il y aurait danger à les avoir chez soi. — Je me souvins alors que Casanova m'avait

(1) *Mémoires*, VIII, p. 10.

parlé récemment de la secte des francs-maçons, me racontant les honneurs à recevoir et les avantages à trouver comme associé ; que le noble Marco Donado pensait à faire partie de la secte, mais que la manière dont on y était introduit la première fois lui ayant paru trop risquée, il n'a voulu s'y hasarder; qu'on s'y laisse conduire les yeux baissés...

Ce qu'il y avait de secret et d'impénétrable dans les pratiques de la franc-maçonnerie devait séduire Casanova et nous verrons, en effet, plus loin, qu'il n'avait pas manqué de se faire recevoir comme adepte dans les rangs maçonniques. Mais on saisira mieux, après toutes ces singularités de conduite et de langage que rapportent les notes des espions, le prétexte, sinon la cause, qui détermina quelques mois plus tard l'arrestation : une remarque en marge d'un rapport du 21 août 1755 dit formellement que Casanova a été arrêté *principalement pour cause de mépris public pour la sainte Religion.*

Voilà, somme toute, ce qu'il gagnait de plus clair, malgré quelques succès et quelques profits douteux, à vouloir jouer au sorcier.

* * *

Après son évasion des Plombs, quand il reprend à travers l'Europe sa course errante et sa destinée aventureuse, c'est encore dans les pratiques

d'une vaine science, malgré les déceptions de ses premières épreuves, qu'il cherchera de préférence ses moyens de parvenir.

Il arrive à Paris, précédé d'une réputation équivoque, où beaucoup de défiance se mêlait à quelque admiration. Pourtant les esprits étaient dans l'air, — si l'on peut dire, — l'occultisme à la mode et les charlatans de toute espèce fort en vogue. Saint-Germain avait déjà révolutionné la cour et la ville ; Mesmer et Cagliostro allaient entrer en scène. Suivant un exemple venu de très haut, les gens du monde qui se respectaient couraient tous chez la Bontemps pour se faire dire la bonne aventure ; Casanova y alla avec eux (1) ; la fameuse sorcière n'avait-elle pas fait à l'abbé de Bernis, sur le compte de la Pompadour, des prédictions qui allèrent jusqu'à émouvoir le roi (2) ? n'avait-elle pas annoncé au futur cardinal et au sceptique Choiseul lui-même une part de leur fortune ? La correspondance parisienne de la *Gazette de Leyde* raconte non sans ironie un cas de *folie illuminée*, qui n'est pas sans analogie avec celui de la marquise d'Urfé, si habilement exploitée par Casanova : une femme donne un repas à des convives invisibles et croit son parc hanté par des esprits ; l'homme prudent, témoin de ses folies, ne voulut pas se brouiller avec la

(1) *Mémoires*, VI, 25.
(2) *Mémoires* de Mme du Hausset, p. 105-138.

maîtresse du logis et la quitta sans détruire une illusion qui faisait le charme de sa vie (1).

Toutes les bibliothèques étaient pleines de livres traitant de la cabale et des sciences occultes ; le *Monde enchanté* de Bekker était sur les tables à coiffer des dames et sur les bureaux des ministres ; aussi ne parlait-on plus que d'esprits élémentaires, de migration des âmes et de magnétisme (2).

Casanova se mit sans peine au diapason des conversations et fit sa partie avec éclat dans ce concert d'absurdités. Malheureusement pour lui, il exagère, et comme en outre il avait le tort d'apporter avec lui un passé douteux, il sentit bientôt peser sur lui des soupçons ou des malveillances auxquels ses confrères en sorcellerie avaient généralement échappé. L'écho de cette réputation nous parvient plus tard, dans un rapport de M. de Beausset, ministre de France à Cologne, adressé à Choiseul : Casanova, dit-il, est un homme plus à mépriser qu'à craindre, il a beaucoup vu, à Paris, Mmes du Rumain et de Rieux, et *il se mêlait alors de donner la bonne aventure et de tirer l'horoscope* (3).

En réalité, c'est pendant le premier séjour de Casanova à Paris, celui qu'il y fit avant sa dé-

(1) Funck-Brentano, *L'Affaire du collier*, p. 102-103.
(2) Cf. Gérard de Nerval, étude sur *Cazotte et le Diable amoureux*.
(3) A. Baschet, *loc. cit.*, p. 24.

tention sous les Plombs, en 1751-1752, que cette réputation s'était formée. Déjà en possession, à cette époque, des secrets de sa prestigieuse cabale, il en avait fait l'épreuve en pleine cour, sur la crédulité de la duchesse de Chartres, fille du prince de Conti (1). Cette femme, dont le rusé Vénitien nous donne en raccourci un amusant portrait (2), avec des traits délicats et un esprit charmant, aurait été belle si elle n'avait eu le visage couvert de petits boutons qui la défiguraient complètement. Lasse des apothicaires et des empiriques, elle eut enfin l'idée assez naturelle, pour la société et pour l'époque, de demander aux puissances occultes la guérison qu'elle n'avait pu obtenir de la science. Elle fit venir Casanova au Palais-Royal et soumit à la clairvoyance de son oracle plusieurs questions concernant sa maladie et aussi « des affaires qui regardaient son cœur » ; après tout, peut-être n'y avait-il pas si loin des unes aux autres qu'on nous le donne à penser. Notre magicien se fait solennellement enfermer en tête à tête avec son génie ; puis il forme ses pyramides cabalistiques, aligne des chiffres et rend son oracle : comme il l'avoue ingénument, ses réponses étaient obscures dans tout ce dont il ignorait les circonstances, mais claires sur tout ce qui regardait la maladie. Ses connaissances chi-

(1) *Mémoires*, II, 384 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 385.

miques, une certaine expérience qu'il avait de ce genre d'affection, lui permirent en effet de soumettre la duchesse à un traitement, ou plus exactement à un régime qui amena en peu de temps une amélioration sensible.

Plus extraordinaire est l'anecdote qui suit ce récit. Elle est si piquante que Casanova n'a pas résisté au plaisir d'en faire à part un nouveau compte rendu détaillé, dont le manuscrit existe dans les archives de Dux. L'histoire y est relatée beaucoup plus longuement et avec plus de malice aussi que dans les *Mémoires* (1). Nous la résumerons ici, pour montrer, par un nouvel exemple, quelle part immense le hasard et la chance tenaient dans la science cabalistique du Vénitien.

Après avoir interrogé l'oracle au sujet de ses boutons et des procédés les plus propres à les faire disparaître, la duchesse de Chartres pose une dernière question : « Quelle est la maladie de la femme que j'ai dans ma pensée ? » — Cette femme n'était autre qu'elle-même ; mais par prudence, et aussi pour laisser à l'oracle toute liberté, elle n'avait pas voulu dire son nom. — La réponse ne se fit guère attendre : « Elle veut en imposer à son mari. » La duchesse poussa des cris de surprise et d'admiration ; et peu de temps après Casanova apprit de la bouche de M. de Melfort

(1) Cf. Symons, *Casanova à Dux*, dans le *Mercure de France* d'octobre 1903.

cette histoire qui donnait en effet à son oracle un à-propos et une pénétration merveilleuse (1) :

Madame la duchesse, jolie comme vous la voyez, avait la figure si chargée de boutons que le duc dégoûté n'avait pas la force de l'approcher maritalement : aussi la pauvre princesse languissait-elle dans l'inutile désir d'être mère. L'abbé de Brosses la guérit au moyen de cette pommade, et, son beau visage uni comme un satin, elle se rendit à la loge de la reine au Théâtre-Français. Le duc de Chartres, sans savoir que sa femme fût au spectacle, où elle n'allait que rarement, se trouvait en face de la loge du roi. Sans reconnaître la duchesse, il la trouve belle et s'informe qui c'est ; on le lui dit, mais, n'en croyant rien, il se rend auprès de sa femme, lui fait compliment, et la même nuit il lui fit annoncer sa visite. Il en est résulté que, neuf mois après, Mme la duchesse mit au monde le duc de Montpensier, qui maintenant a cinq ans et qui se porte bien. Pendant sa grossesse, la duchesse continua d'avoir un beau visage ; mais dès qu'elle fut accouchée, les boutons revinrent et la pommade est demeurée sans effet.

On jugera sans peine de l'effet que pouvaient produire, même sur des esprits non prévenus, les réponses d'un oracle aussi ingénieux que spirituel, quand elles s'accordaient ainsi avec la réalité.

Plus d'une fois, par la suite, Casanova fut aussi bien servi par le hasard. En passant à Gre-

(2) *Mémoires*, II, 389-390.

noble, n'a-t-il point prédit à une jeune fille de dix-sept ans, Mlle Roman-Coupier, qu'elle deviendrait la maîtresse du roi, et cet horoscope ne devait-il pas se confirmer l'année suivante de point en point ? Il est vrai que Casanova avait pris soin de tourner ainsi sa prédiction : « Il fallait que le monarque vît la jeune fille avant qu'elle eût atteint sa dix-huitième année ; car après cet âge sa destinée prendrait une tournure différente. » Il paraît inutile d'ajouter que la Roman et son entourage durent faire tout le nécessaire pour que la prophétie s'accomplît et pour qu'une aussi belle destinée suivît sa route naturelle (1).

Avec Mme d'Urfé, qui ne demandait qu'à le croire, Casanova n'eut pas à se donner grand mal pour discipliner les fantaisies de son oracle, et il trouva en Hollande, chez son protecteur M. d'O., des dupes aussi complaisantes et des élèves aussi dociles. Car sa grande habileté était de laisser croire que sa science était facile et qu'il la pouvait enseigner rapidement à n'importe qui, pourvu qu'on n'en mît pas en doute l'efficacité et qu'on ne sourît point de ses opérations cabalistiques. C'est

(1) Sur cette histoire, cf. *Mémoires*, V, 21, 37, 344 et 363. — Grâce à un portrait de Drouais, récemment exposé au Jeu de paume, la Roman, qui s'appelle en réalité Mlle de Romans, a fait sa rentrée dans l'histoire. On relira avec intérêt un article *En marge* dans le *Temps* (26 avril 1909), où un fort aimable écrivain fait revivre le modèle de Drouais, « cette dernière passion de Louis XV, qui inquiéta Mme de Pompadour et fut la mère de l'abbé de Bourbon ».

ainsi qu'il exerça notamment le sénateur Bragadin et son ami Dandolo, la duchesse de Chartres, et M. de Melfort, M. d'O. et sa fille Esther, à dresser les pyramides de chiffres et à trouver par eux-mêmes les réponses secrètes aux questions qu'ils avaient posées.

Trois fois au moins, à Amsterdam, le hasard servit miraculeusement le maître et l'élève. Casanova formait alors aux calculs cabalistiques la belle Esther dont il était amoureux ; il se ménageait ainsi avec elle de longs tête-à-tête où la magie avait moins de part que l'amour : et du même coup il prenait un grand ascendant sur l'esprit du père, M. d'O., émerveillé tant par la puissance divinatoire du Vénitien que par les surprenantes dispositions de sa fille (1).

Un jour, Casanova avoue tout simplement qu'il a vu par hasard, écrite sur un papier, la question qui devait rester secrète, et qu'il a pu ainsi préparer à loisir une réponse qui s'accordait au mieux avec les termes de la demande (2). Un autre jour, en se rendant chez M. d'O., le hasard lui fait apercevoir dans l'escalier un portefeuille vert qu'il veut ramasser et qu'il fait tomber maladroitement sous une marche, hors de portée de la main. Ce portefeuille rempli de valeurs appartenait à M. d'O., qui venait de le perdre. Cette

(1) *Mémoires*, IV, 12 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 14.

fois, l'oracle interrogé n'eut aucune peine à répondre avec précision, pour la plus grande stupeur du père et de la fille, « que le portefeuille n'avait été trouvé par personne, et qu'il était tombé dans l'ouverture de la cinquième marche de l'escalier (1) ». — Enfin quand, l'année suivante, M. d'O. consulta notre sorcier pour savoir s'il devait traiter une affaire financière importante avec un individu qui se disait l'ami du roi de France, Casanova, qui connaissait la présence de Saint-Germain à La Haye et les négociations qu'il avait engagées, vint très facilement à bout, par l'intermédiaire de ses calculs magiques, de désabuser le Hollandais et de lui persuader que le prétendu ami du roi de France était un vil imposteur, sans aucun crédit et sans mission officielle (2).

C'est par de tels coups de chance que Casanova fortifiait la puissance de son oracle. Mais avec sa franchise ou, si l'on préfère, avec son cynisme habituel, il est le premier à reconnaître que les circonstances le servaient heureusement et que les complaisantes combinaisons du sort, jointes à l'aveuglement et à la passion de son public, étaient la principale cause de son succès.

Quant à ce qu'il pouvait y avoir, nous ne dirons pas de scientifique, mais de traditionnel dans les procédés divinatoires de Casanova, il nous est

(1) *Mémoires*, p. 23-26.

(2) *Ibid.*, IV, 196-197. Cf. notre chapitre sur Saint-Germain.

assez malaisé de nous en rendre compte, lui-même ayant pris soin de les envelopper prudemment de mystère. Le passage des *Mémoires* où ils sont le plus clairement décrits ne satisfait notre curiosité que bien imparfaitement : il s'agit d'initier la belle Esther aux secrètes beautés de l'oracle :

Je lui fis, pour plaisanter, deux carrés magiques qui lui plurent beaucoup... Mon bon génie me fit venir dans l'esprit de lui faire un calcul cabalistique. Je lui dis de demander par écrit quelque chose qu'elle ne savait pas et dont elle désirerait être instruite, l'assurant qu'en vertu d'un certain calcul elle obtiendrait une réponse satisfaisante... Je lui appris à faire sa pyramide avec les chiffres tirés des paroles et toutes les autres cérémonies ; puis je lui fis tirer la réponse numérique, que je lui fis traduire par l'alphabet français (1).

Mais toutes les fois qu'on lui demande l'origine de cette opération, la réponse ne varie guère : il l'a apprise *d'un vieil* ermite ou bien il en a trouvé le secret dans un manuscrit précieux qu'il a brûlé (2).

En réalité, les divers procédés de *l'arithmomancie*, ou divination par les nombres, malgré certaines apparences de rigueur scientifique, sont tout aussi vains que ceux de la *néphélomancie* (divination par les nuages), par exemple, ou en-

(1) *Mémoires*, IV, 12.
(2) *Ibid.*, II, 33 et 4, 13.

core de la *catoptromancie* (divination par les miroirs) ou de la *lampadomancie* (divination par les lampes). Tous ces procédés supposent qu'on attribue arbitrairement aux chiffres la valeur et le sens des lettres ; suivant la place donnée aux chiffres dans la disposition du calcul, en carré, en cercle ou en pyramide, on peut toujours en tirer une phrase dont l'obscurité voulue se prêtera docilement aux plus diverses interprétations. Les sept carrés magiques de Paracelse, correspondant aux sept génies planétaires, sont tout au plus d'agréables récréations mathématiques : les adeptes n'en prétendent pas moins qu'en additionnant chacune des colonnes de ces carrés dans tous les sens, on obtiendra invariablement le même nombre, — ce qui est évident ; — mais que ce nombre soit le nombre caractéristique de la planète, qu'en trouvant l'explication de ce nombre par les hiéroglyphes du Tarot on ait le sens de toutes les figures, soit triangulaires, soit carrées, soit cruciales qu'on peut former au moyen des nombres, et qu'enfin le résultat de cette opération soit une connaissance complète et approfondie de toutes les allégories et de tous les mystères cachés par les anciens sous le symbole de chaque planète (1) — voilà qui apparaît plus contestable aux humbles profanes ; et nous sommes ici en plein domaine

(1) Cf. Eliphas Lévi, *Dogme et Rituel de la haute magie*, II, p. 332.

ésotérique. Les Chaldéens, les philosophes grecs des écoles de Platon et de Pythagore, les cabalistes juifs étaient fort adonnés à la divination par les nombres. La cabale grecque tirait sa force des lettres de l'alphabet combinées et la grande cabale expliquait les choses les plus obscures par les nombres.

Tous les charlatans en mal de bonne aventure ne firent que reprendre, en les dénaturant, ces procédés de haute tradition. Et celui de Casanova en valait bien un autre, puisqu'il lui réussit à merveille. On serait à peine étonné qu'en dépit de ses railleries et de ses aveux cyniques, il s'y soit laissé prendre lui-même dans une certaine mesure. Familier avec les secrets de la cabale, nourri de Paracelse et des *Clavicules de Salomon*, grand lecteur de Nostradamus, de *l'Enchyridion* et des *Tablettes Théocratiques*, il avait par surcroît une très forte superstition qui le rendait impressionnable à son propre prestige. Sans cesse il parle, dans ses *Mémoires*, de son *génie tutélaire*, de son *génie occulte*, de son *destin* (1) ; à propos d'une heureuse rencontre, très singulière en effet, il demande à ses lecteurs comment, en présence de semblables combinaisons « de la Providence, de la fortune, ou du hasard, comme on voudra l'appeler (2) », on pourrait rester exempt

(1) Notamment I, 58; I, 323; I, 452.
(2) *Mémoires*, I, 220.

de superstition. S'il lui arrivait, en alignant des chiffres et en les traduisant en phrases que lui dictait sa fantaisie, de tomber d'accord avec la réalité des choses ou la volonté des gens, il devait penser que les uns et les autres étaient bien complaisants ou que ses calculs n'étaient peut-être pas si vains qu'ils en auraient eu l'air avec moins de chance.

V

Pour acquérir tous ses grades de maître ès cabale, il restait encore à Casanova un degré à franchir et il lui fallait accomplir ce que les spécialistes en la matière ont nommé le *grand œuvre*. C'est la marquise d'Urfé qui lui donna l'idée et les moyens de mener à bien cette opération ; et si elle devint sa victime, — le mot est exact, puisqu'elle devait en mourir, — il faut reconnaître qu'elle fut une victime complaisante.

Étrange et inquiétante figure que celle de cette femme du monde, intelligente et détraquée, d'âme à la fois généreuse et pervertie, apportant toute la fougue et tout l'égoïsme d'une passion sensuelle aux pratiques et aux rites de la haute magie. Mais sa folie n'était point parfaitement innocente, et certains contemporains se montrent plus durs pour elle que Casanova. L'un d'eux, Cazotte, dans une lettre écrite en 1791 à son ami

Ponteau, secrétaire de la liste civile, énumérant non sans complaisance diverses pythonisses et les initiées notoires du temps, cite la marquise d'Urfé au nombre de ces prêtresses de la propagande ; « c'est la doyenne des Médées françaises, écrit-il, son salon regorgeait d'empiriques et de gens qui galopaient après les sciences occultes » ; plus loin, il lui reproche d'avoir élevé et disposé au mal le ministre Duchâtelet (1).

Et pourtant si quelqu'un devait être indulgent pour les chimères de la marquise, c'était bien Cazotte, dont les bouffonnes illuminations ne sont ni moins extravagantes, ni moins célèbres. N'entretenait-il pas, au vu et au su de tous, de mystiques rapports avec une autre folle de son espèce, la marquise de la Croix, l'une des plus anciennes et des plus fidèles adeptes de Saint-Martin ? L'illuminisme les unissait de ces liens tout intellectuels que la doctrine regardait comme une sorte d'anticipation de la vie future. L'un des fils que Cazotte avait de son mariage avec l'honnête Mme Cazotte, le jeune Scévole, imbu des mêmes convictions mystiques que son père, devint, à la suite d'une sorte d'initiation et de consécration symbolique, l'enfant spirituel de la vieille marquise : « cette femme enthousiaste fit sur le front du jeune homme, sur ses lèvres et sur son cœur trois signes mystérieux accompagnés d'une invocation

(1) Rapporté par G. de Nerval dans son étude sur *Cazotte*.

secrète, et consacra ainsi l'avenir de celui qu'elle appelait le *fils de son intelligence* (1). »

Il y a, entre ce couple mystique et celui que Casanova formait avec la marquise d'Urfé, la plus curieuse analogie. Que leurs rapports soient restés aussi purs que ceux de Cazotte et de la marquise de la Croix, c'est ce que l'âge de la bonne dame autorise à supposer, mais c'est aussi ce que les mauvaises langues du temps mettaient en doute. Il nous est parvenu un écho de ces malins commentaires à travers le récit de Lorenzo da Ponte, qui rapporte dans ses *Mémoires*, à propos de Casanova, une histoire passablement embrouillée où nous croyons pouvoir démêler toutefois l'aventure de la marquise (2). D'après ce document, la victime du subtil Vénitien était « une vieille dame richissime qui passait pour aimer les beaux garçons ». En tout cas, Casanova paraît bien avoir fait le nécessaire pour que ses rapports avec Mme d'Urfé fussent moins purs et moins désintéressés que ne le comportait une union mystique : on lit dans les *Souvenirs* de la marquise de Créqui, « qu'il lui avait persuadé qu'elle allait devenir enceinte, à soixante-treize ans, par l'influence des astres et des nombres cabalistiques, qu'elle en mourrait avant d'accoucher, mais qu'elle renaîtrait d'elle-même et toute

(1) Cf. G. de Nerval, *loc. cit.*, en tête de l'édition du *Diable amoureux*, Plon, 1871, p. 61-64.

(2) Cf. le chapitre suivant : *Les bijoux volés.*

grande fille au bout de soixante-quatorze jours ; il ne s'agissait que d'éviter une seule chose, et c'était de se laisser ensevelir et enterrer mal à propos (1) ». C'est, naturellement, ce qui arriva.

Casanova nous raconte, sans le moindre embarras, et avec un grand luxe de détails, l'opération magique qu'il tenta sur la crédule marquise. D'ailleurs, pour dégager sa responsabilité, il a soin de se présenter plutôt en élève qu'en maître et d'indiquer qu'il n'a été qu'un docile instrument aux mains de la vieille dame, bien plus versée que lui dans les pratiques et les mystères de la cabale. Somme toute, il n'aurait fait, en cette circonstance comme en bien d'autres rencontres de sa vie, que profiter des caprices avantageux de la destinée, et céder à une tentation bien naturelle. Il laisse clairement entendre que Mme d'Urfé, comme le sénateur Bragadin, était de ces esprits faibles fatalement condamnés à être dupés et exploités ; et il conclut, sur une pirouette : « Autant moi qu'un autre (2) ! »

La grande chimère de la marquise était de croire fermement à la possibilité d'entrer en relations, en colloque, disait-elle, avec les génies ou esprits élémentaires (3) ; par son commerce avec eux, elle espérait, d'autre part, obtenir le privilège de se régénérer et de se métamorphoser en

(1) Cf. P. Monnier, *Venise au dix-huitième siècle*, p. 307.
(2) *Mémoires*, III, 483.
(3) *Ibid.*, III, 480.

homme pour recommencer une vie nouvelle (1).

Un instinct secret, ou mieux la pénétration de son génie, l'avait avertie qu'elle trouverait en Casanova l'homme le plus propre à lui assurer ces deux prérogatives. Lui, en avisé compère, se gardait bien de protester quand elle lui attribuait non seulement la possession de la pierre philosophale, mais encore le colloque avec tous les esprits élémentaires et le pouvoir de bouleverser le monde par sa science magique.

Si j'avais cru pouvoir la désabuser, écrit-il, et la ramener à l'état raisonnable de ses connaissances et de son esprit, je crois que je l'aurais entrepris, et cette œuvre aurait été méritoire ; mais j'étais persuadé que son infatuation était incurable, et je crus n'avoir rien de mieux à faire que de seconder sa folie et d'en profiter (2).

Un jour, la marquise affirma sans rire que son nouvel ami pourrait, moyennant une opération cabalistique, « la faire passer en âme dans le corps d'un enfant mâle né de l'accouplement philosophique d'un immortel avec une mortelle, ou d'un homme ordinaire avec une femme d'une nature divine (3) ». Ce fut un trait de lumière pour Casanova qui cherchait, depuis le début de leurs relations, de quelle façon pratique il pourrait

(1) *Mémoires*, III, 484.
(2) *Ibid.*, III, 483.
(3) *Ibid.*, III, 483.

utiliser la confiance et les chimères de la bonne dame. Les discours qu'elle lui tenait, les superstitions dont elle était imbue n'étaient ni plus ni moins déraisonnables que ceux qui avaient cours à la même époque dans les meilleurs salons et les ruelles les plus galantes de Paris. Suivant le mot d'un contemporain, l'ennui avait conduit tout le monde à l'extravagance, et l'opinion publique était faite aux moins vraisemblables aventures.

La vie de Casanova à cette époque, ses rapports avec Mme d'Urfé, l'opération qu'il va tenter, le prestige durable et lucratif qu'il s'assure, offrent une grande analogie avec la carrière et les succès qui attendent Cagliostro quelque trente ans plus tard. On connaît la vogue inouïe dont jouit à Paris, à la fin du dix-huitième siècle, le trop fameux charlatan : toutes les femmes porteront son portrait sur elles ; il prétendra guérir la plupart des maladies connues, débitera une liqueur qui a la vertu de fixer pour toujours ceux qui en boivent dans l'âge où ils se trouvent, évoquera les morts et donnera des consultations aux plus grands personnages de l'État dans l'attitude d'une Sibylle inspirée. Les journaux du temps raconteront gravement, avec preuves à l'appui, ses cures merveilleuses et ses sortilèges triomphants (1). Pour ses évocations, il se servira à l'ordinaire d'une *voyante* ou d'un *médium* ; ce sujet devait

(1) Cf. Funck-Brentano, *L'Affaire du collier*, chap. X.

être une jeune fille d'une grande pureté, avec des nerfs délicats, des yeux bleus, et née sous la constellation du Capricorne ; il la trouva dans la personne de Marie-Jeanne de la Tour, nièce du comte de la Motte (1).

Pour tenter la régénération ou *hypostase* de la marquise d'Urfé, Casanova avait aussi besoin d'une complice. Il la cherche longtemps et finit par arrêter son choix sur une jeune femme qu'il avait rencontrée à Bologne ; elle était figurante de théâtre et s'appelait la Corticelli (2). Casanova, qui avait gardé d'elle le meilleur souvenir, résolut de la faire passer pour la vierge divine dont le concours était nécessaire à la grande opération. Il avait pourtant quelques fortes raisons de ne conserver aucune illusion sur la virginité de la jeune personne. Mais il ne s'arrêta point à de pareils scrupules. En quelques jours, la comédie s'improvisa, et voilà la Corticelli toute prête à jouer un rôle assez différent de ceux qu'on lui confiait, naguère, au théâtre de Bologne.

Elle était à Prague quand son ancien ami lui écrivit pour lui expliquer ce qu'il attendait d'elle ; en même temps, il lui envoyait cinquante louis, et lui prescrivait de venir le rejoindre à Metz où il allait l'attendre (3). Quand elle arriva, Casanova,

(1) Beugnot, *Mémoires*, I, 58 et Funck-Brentano, *loc. cit.*
(2) *Mémoires*, V, 180 et 310.
(3) *Ibid.*, V, 404-406.

qui ne l'avait pas vue depuis quelque temps, la trouva changée à son avantage : « elle avait grandi, ses formes s'étaient mieux prononcées, et ses manières gracieuses achevaient d'en faire une fort jolie fille (1). » On eut soin de compléter la métamorphose en débarbouillant la Corticelli de son nom vulgaire et de ses origines plébéiennes ; on l'affubla d'un titre d'emprunt et elle devint, pour les besoins de la cause, la comtesse Lascaris, dernier rejeton de l'illustre famille qui avait régné à Constantinople. Ainsi transformée, elle n'était peut-être pas tout à fait la vierge surnaturelle qu'avait rêvée Mme d'Urfé ; mais un nom harmonieux et sonore, cinq siècles d'ancêtres illustres lui conféraient cependant toute la majesté nécessaire. Enfin Casanova eut soin de lui faire la leçon et de lui dicter d'avance sa conduite.

La marquise les attendait à Pont-Carré, vieux château situé à quatre lieues de Paris. Elle reçut la fausse comtesse avec des marques de respect et de tendresse inexprimables. Elle était d'autant plus persuadée qu'elle allait renaître du fruit conçu par cette sublime vierge, — ainsi s'exprimait-elle, — que, par une coïncidence merveilleuse, la famille d'Urfé était alliée aux Lascaris.

La date de l'opération fut fixée au quatorzième jour de la lune d'avril ; et elle eut lieu dans toutes les formes prescrites par le rituel magique. Nous

(1) *Mémoires*, V, 408.

renvoyons le lecteur au récit des *Mémoires* qui ne nous fait grâce d'aucun détail (1) ; on y verra Casanova officier avec autant de conviction apparente et de dignité qu'à Cesena, dans l'équipée du trésor ; mais cette fois il n'avait plus comme assistante l'aimable et innocente Javotte ; il avait affaire à une fille rouée et cupide qui ne voulait pas se contenter de tirer les marrons du feu sans en croquer sa part.

Le dernier jour de la lune, notre prudent sorcier feignit d'interroger son oracle pour savoir si l'opération avait réussi et si son union avec la « vierge » Lascaris devait être féconde. Il eut soin de lui faire répondre que tout était manqué, par la faute d'un témoin indiscret qui, dissimulé par un paravent, dans la chambre nuptiale, avait assisté à la célébration des mystères. Il faudrait recommencer l'entreprise, mais cette fois hors de France et pendant la lune de mai. Par ce subterfuge il gagnait du temps ; et l'on décide d'un commun accord qu'on irait passer quelques jours à Aix-la-Chapelle pour y renouveler la tentative.

Jusque-là, et malgré quelques alertes, la Corticelli, sentant qu'elle avait tout à gagner dans une feinte docilité, s'était prêtée de bonne grâce à son rôle passif. Mais bientôt la bonne entente se gâta. Les conseils perfides de sa mère, un caprice contrarié, le malin désir de se venger de Casanova,

(1) *Mémoires*, V, 411 et suiv.

et peut-être aussi la vague espérance d'un gain personnel plus fort, décidèrent la fausse comtesse à dénouer les liens d'une intrigue si bien conduite. Quand le moment fixé par l'oracle pour la nouvelle expérience fut venu, — c'était exactement le jour de la pleine lune à quatre heures trois minutes, — on trouva la divine Lascaris se tortillant dans son lit et feignant des convulsions qui mettaient l'opérateur dans l'impossibilité de rien conclure. Ni prières ni menaces ne purent la faire céder.

Le coup était dur ; et pourtant Casanova put encore le parer, grâce au prestige de son oracle, qu'il faisait toujours intervenir dans les moments les plus critiques. La voix de la sagesse surnaturelle prononça, fort à propos, que la petite Lascaris avait été souillée par un génie noir ennemi de l'ordre des roses-croix, qu'elle deviendrait enceinte, non de l'enfant dans lequel la marquise s'attendait à renaître, mais d'un gnome, et qu'enfin ces événements lui avaient brouillé la cervelle ; conclusion fort raisonnable et qui, la faisant passer pour folle, enlevait d'avance tout crédit à ses bavardages, si d'aventure elle avait la langue trop longue. D'ailleurs, à la première occasion, Casanova s'arrangeait de manière à faire filer au plus vite un témoin aussi compromettant.

Ce nouvel insuccès ne découragea pas la vieille marquise. Sa patience était aussi longue que sa crédulité était facile, et l'ingéniosité du Vénitien n'était pas à bout de ressources. Mais il lui fallait

une nouvelle complice. Il la découvrit tout auprès de lui, et ce fut la fille d'un officier français, Mlle d'Aché, qu'il désigne sous le nom de Mimi, et que, naturellement, il aimait. Comment il persuada à Mme d'Urfé qu'elle devait écrire à la lune pour lui demander conseil, comment il organisa lui-même cette burlesque correspondance, comment il fit répondre à Sélénis que l'opération serait remise au printemps prochain, et aurait lieu à Marseille, comment enfin il détermina la bonne dame à emmener avec elle jusqu'à Colmar la séduisante Mimi, devenue à son tour la vierge divine protégée par les génies favorables, c'est ce qu'il faut lire tout au long dans les *Mémoires*; parmi toutes les comédies inventées par l'ingénieux sorcier pour mystifier ses dupes, il n'en est pas de plus joyeuse. La correspondance entre Sélénis et la marquise donne lieu à une mise en scène admirablement machinée et dont la perfection même nous prouve que Casanova n'avait pas perdu son temps dans la fréquentation des initiés et dans la lecture des livres cabalistiques. Avec plus de scrupules encore et de virtuosité qu'à Cesena, il combine l'expérience dont l'apparente rigueur était bien faite pour frapper l'esprit exalté d'une adepte. Rien n'est oublié: ni les aromates et les essences qui plaisent à Sélénis et conviennent à son culte; ni les prières magiques et les paroles cabalistiques qui favorisent l'évocation; ni les vapeurs de genièvre dans lesquelles se jouent mysté-

rieusement les rayons de la lune. Plongés dans la même baignoire d'eau tiède et parfumée, en plein air et sous l'indécise clarté de la nuit, Casanova et la marquise devaient faire étrange figure. Lui-même a bien de la peine à garder son sérieux, en évoquant, longtemps après, le souvenir de cette folle équipée. Il nous dévoile, sans fausse modestie, le truc de la lettre et nous explique comment les lignes tracées en caractères d'argent sur un papier vert glacé se reflétèrent à la surface de l'eau éclairée par la lune ; il avait eu soin de dissimuler dans sa main la réponse de Sélénis et la crédule marquise ne douta pas un instant que la lettre ne tombât directement du ciel.

Au reste, elle ne fut pas autrement découragée par cette réponse et par l'arrêt magique qui lui prescrivait de patienter jusqu'au printemps suivant pour tenter une troisième fois la grande opération. Casanova lui persuada qu'ils devaient se séparer en attendant la date fatidique. Il vit partir sans regret la bonne dame pour Lyon et prit lui-même le chemin de Genève; on devait se retrouver à Marseille en temps utile (1).

C'est ici que la philosophique assurance du charlatan de La Fontaine trouve une éclatante confirmation :

Avant l'affaire, le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

(1) *Mémoires*, V, 443-444.

Ce fut la marquise qui mourut...

Casanova apprit sa mort par une lettre de cette Mme de Rumain à laquelle, s'il faut en croire les rapports de M. de Beausset, il ne dédaignait point de dire la bonne aventure (1). Elle lui mandait qu'au témoignage de sa femme de chambre et des médecins, Mme d'Urfé s'était empoisonnée avec une trop forte dose de *panacée*. Par un testament extravagant qu'on venait d'ouvrir, elle laissait tout son bien au premier enfant qui naîtrait d'elle et dont elle se déclarait enceinte, et instituait Casanova tuteur du nouveau-né (2). Loin de se montrer sensible à cette preuve suprême d'une affection et d'une confiance tenaces, notre sorcier en disponibilité ne s'inquiète que du ridicule que peuvent faire rejaillir sur lui les fantaisies posthumes de sa victime. Il n'a pour elle ni un mot de regret ni un accent d'émotion sincère. S'il est navré de douleur, selon sa propre expression, c'est parce que cette histoire, à laquelle son nom se trouve nécessairement mêlé, est de nature à faire rire tout Paris pendant une semaine; il pense bien qu'il fera en partie les frais du scandale. On n'est pas plus cynique.

Un autre détail encore l'intéresse dans cette mort, et c'est la question d'argent. Il croyait bien avoir tiré de sa longue intrigue tout le profit possible et mis

(1) Cf. plus haut, p. 166.
(2) *Mémoires*, VI, 451.

la marquise en état de ne lui rien laisser en mourant, pas même le regret d'une fortune que de coûteuses extravagances et les escroqueries des exploiteurs avaient dû réduire à néant. Il apprend avec surprise que la succession s'élève à quatre cent mille francs, sans compter les immeubles, et avec douleur que le tout a été immédiatement confisqué par la marquise du Châtelet, fille de la marquise d'Urfé. Cette dernière nouvelle lui enlevait jusqu'à la tentation de faire valoir ses droits de tuteur, jusqu'à l'espoir de profiter des libéralités posthumes de Mme d'Urfé. Au reste, il ne tarde pas à « concentrer sa douleur et son repentir » sur des intérêts plus immédiats, et le voilà bientôt consolé.

N'attendons pas de lui qu'il consacre une pompeuse oraison funèbre à cette femme qui a tenu plus de place et joué un plus grand rôle dans sa vie que les plus constantes de ses maîtresses; ce genre de gratitude n'est pas dans son caractère. Et il faut avouer qu'il devait se sentir assez embarrassé pour commenter librement une mort qui le délivrait d'un périlleux engagement. Quand Saint-Germain lui parlera de la marquise et de sa fin récente, il évitera de répondre, et rapportera sans commentaires les hypothèses et les réflexions que cette fin suggère à son interlocuteur (1).

Les relations de Casanova avec la marquise

(1) *Mémoires*, VII, 71. Cf. notre chapitre sur Saint-Germain, p. 59.

d'Urfé, interrompues si à propos par cette mort providentielle, faillirent cependant avoir un autre dénouement. Revenu à Paris, l'aventurier assistait un jour à un concert, quand il entendit prononcer son nom derrière lui avec de grands éclats de rire. Il se retourna : un grand jeune homme parlait de lui avec mépris en le regardant fixement; entre autres choses, il affirmait que Casanova avait volé au moins un million à feu sa tante, la marquise d'Urfé (1). Notre Vénitien n'était pas homme à laisser passer ainsi une accusation aussi directe et publique. Sans crainte du scandale, il réplique par une injure, puis sort de la salle et va attendre dans la rue l'imprudent neveu à qui il compte demander raison de ses propos. Mais l'autre ne vint pas,... ou Casanova n'attendit pas assez. Toujours est-il que le duel n'eut pas lieu. Plus d'une situation menaçante, dans une carrière si tumultueuse, se dénoue de façon analogue.

Ces paroles d'un héritier déçu nous fournissent en somme le mot de la fin dans l'histoire de la marquise d'Urfé. Il est trop certain qu'en jouant au sorcier avec beaucoup de conviction apparente et de persévérance, Casanova n'a cherché, cette fois encore, que son intérêt immédiat. Il est difficile de calculer avec précision ce que lui a rapporté cette longue aventure. Mais la crédulité de la marquise a été, avec le jeu, la source principale de

(1) *Mémoires*, VII, 362.

ses revenus pendant plusieurs années : non seulement il a vécu longtemps chez elle, à ses crochets, profitant de sa table et de son luxe, mais il a tiré d'elle, sous divers prétextes, habilement adaptés aux chimères de la bonne dame, de fortes sommes d'argent; elle lui avait confié en partie le soin de sa fortune; à chaque instant elle remettait entre ses mains des valeurs à négocier ou des bijoux à vendre. La confiance et la générosité toute paternelle du noble Bragadin n'étaient rien au prix de celles-ci, et Casanova dut se payer grassement de toutes les momeries et de tous les expédients auxquels la folie de sa dupe le réduisait. Le pis est qu'il ne paraît pas avoir le moindre remords de sa conduite. Il raconte les différents actes de la comédie avec autant de naturel et de bonne grâce qu'il détaille un gain heureux au jeu ou une bonne fortune. On ne peut même plus invoquer cette fois, comme nous l'avons fait pour maintes frasques de sa jeunesse, l'excuse d'une âme superstitieuse et vaine qui se prend elle-même au mirage de ses absurdes sortilèges.

VI

Ce portrait de l'homme mystérieux que nous avons essayé de tracer, en faisant revivre les principaux épisodes de sa vie où le mystère se

mêle à l'intrigue, ne serait pas complet si nous négligions de signaler la curiosité et la sympathie qu'éveillaient en lui ce qu'il a appelé les *sublimes bagatelles de la franc-maçonnerie*.

Nécessairement, la force occulte, la part d'initiation et de mise en scène qu'il y avait dans la franc-maçonnerie devaient attirer cette imagination aventureuse. De plus, cette vaste association secrète, qui avait des adeptes dans l'Europe entière, était une puissance avec laquelle un aventurier de cette espèce devait compter : ne pouvait-il pas y trouver un appui, en cas de besoin, ou un sauf-conduit pour pénétrer dans bien des milieux qui lui auraient été fermés ? Ce sont évidemment ces raisons toutes positives, la crainte de se trouver dans le monde en état d'infériorité sociale, qui pesèrent le plus sur sa détermination ; et quand il se décide à se faire recevoir maçon à Lyon, en 1750, il avoue son calcul sans la moindre gêne :

> Un jeune homme bien né qui veut voyager et connaître le monde et ce qu'on appelle le grand monde, qui ne veut pas en certain cas se trouver l'inférieur de ses égaux et être exclu de la participation de tous leurs plaisirs, doit se faire initier dans ce qu'on appelle la franc-maçonnerie (1).

A cette époque, la franc-maçonnerie, qui comprenait un grand nombre de loges très différentes

(1) *Mémoires*, II, 289.

d'esprit, et comptait beaucoup d'initiés dans tous les rangs de la société, se présentait surtout comme une institution de bienfaisance et de solidarité. Peut-être a-t-elle pu servir de prétexte à des entreprises criminelles ; mais, dans son principe, elle n'avait ni l'importance ni la forme que lui ont données, peu à peu, dans le courant du dix-huitième siècle, les persécutions maladroites de l'Église ou des princes.

En Italie, et à Venise même, — pour ne pas nous éloigner de notre Vénitien, — nous voyons Goldoni faire représenter, pendant le carnaval de 1753, une comédie, *le Donne curiose*, qui n'est pas autre chose qu'une peinture spirituelle des prétendus mystères d'une loge maçonnique (1). Un commerçant vénitien, Pantalone, a loué une petite maison où il a pris l'habitude de réunir quelques amis de son monde pour souper et s'entretenir sur les affaires et les nouvelles du jour. Les femmes sont exclues de ces réunions ; et cette exclusion suffit pour les rendre curieuses et soupçonneuses. Elles font, sur l'objet de ces assemblées mystérieuses, les suppositions les plus variées : l'une pense que leurs maris se réunissent dans la petite maison pour jouer gros jeu ; une autre qu'ils y reçoivent des courtisanes ; une troisième qu'on y recherche la pierre philosophale. Elles finissent par gagner le domestique de Pantalone, qui leur

(1) Cf. les *Mémoires* de Goldoni, chap. XVI.

promet de leur ouvrir un soir la porte du casino. Les voici cachées dans un cabinet d'où elles observeront commodément tout ce qui va se passer dans la salle voisine. Leur curiosité est vite satisfaite et leurs illusions dissipées, sinon déçues ; au milieu du souper, elles font irruption dans la salle et se jettent au cou de leurs maris, de leurs pères ou de leurs frères, en leur demandant pardon de leur injurieuse curiosité.

Cette comédie eut le plus grand succès. Tout le monde y reconnut sans peine le tableau de ces réunions secrètes dont l'usage commençait à se répandre en Italie, et les Vénitiens disaient tout haut que si Goldoni avait vraiment pénétré le secret des francs-maçons et en donnait une peinture fidèle, l'Italie aurait grand tort de les proscrire. C'est aussi ce que dit Casanova dans ses *Mémoires*, mais avec moins de désintéressement.

L'Italie, et Venise en particulier, ne devait pas être longtemps aussi indulgente pour la franc-maçonnerie. Moins de trente ans plus tard, en 1781 (1), un incendie criminel ayant éclaté à l'arsenal de Venise, le soupçon se porta sur une loge maçonnique dont le siège fut envahi par la police ; on saisit les insignes et les papiers, qui

(1) Nous empruntons ces détails et ceux qui vont suivre à un intéressant article de G. Bourgin sur la franc-maçonnerie italienne au dix-huitième siècle, dans la *Revue historique* de juillet-août 1907.

furent exposés sur la place Saint-Marc avec la liste des maçons, puis livrés aux flammes.

Ce revirement dans l'opinion publique et dans l'attitude des pouvoirs officiels était dû surtout à l'extension qu'avait prise en Italie une forme nouvelle de la franc-maçonnerie, sous l'impulsion de Cagliostro. Cet illustre imposteur avait admirablement compris, et bien mieux que Casanova, quel parti il pouvait tirer de ces associations secrètes en les soumettant au pouvoir de ses sorcelleries. Il entreprit de réformer soi-disant la maçonnerie suivant le rite égyptien, d'après les détails qu'il avait trouvés à Londres dans les papiers d'un nommé Georges Coston. Il sentit aussi qu'il pouvait tirer parti des femmes, proscrites jusque-là des assemblées maçonniques, et il les admit dans les loges de style égyptien. Sa femme était grande maîtresse de la loge d'Isis, qui comprenait un grand nombre de femmes de la meilleure société (1).

La papauté s'émut de ce mouvement. Elle voyait dans la maçonnerie non seulement un foyer d'incrédulité où les adeptes du diabolisme pouvaient puiser des forces nouvelles, mais encore un groupement contraire aux principes théocratiques de l'ancien régime (2).

Cagliostro fonda à Rome, à la villa Malta, près de la *porta Pinciana*, une loge égyptienne dont

(1) Funck-Brentano, *L'Affaire du collier*, p. 95 et 104.
(2) G. Bourgin, *loc. cit.*

le rite était purement fantastique (1). Un public choisi, qui comprenait notamment le cardinal de Bernis, les princesses Rezzonico et Santa Croce, s'y réunissait pour admirer les prestidigitations et les tours de passe-passe du maître charlatan et de ses imitateurs. Ces séances n'avaient rien de satanique ni de révolutionnaire. Elles n'en déterminèrent pas moins l'arrestation de Cagliostro, le 27 décembre 1789 ; son procès dura deux ans ; on sait qu'il fut condamné à mort et la peine commuée en celle de la détention perpétuelle par le pape Pie VI. Incarcéré à la forteresse de San Léo, Cagliostro y mourut en août 1795 dans l'impénitence finale, et sans doute fou (2).

Si nous avons rappelé assez longuement cet épisode de l'histoire maçonnique en Italie, c'est pour expliquer les propos de Casanova sur une institution à laquelle il voulut avoir part. Reçu apprenti dans une loge de Lyon, grâce à l'intervention d'un « respectable personnage », dont il avait fait la connaissance chez M. de Rochebaron, il devint à Paris, quelques mois plus tard, compagnon et maître. Il considère la maîtrise comme le grade suprême, de la franc-maçonnerie : « tous les autres, dit-il, qu'on m'a fait prendre dans la suite, ne sont que des inventions agréables qui, bien que symboliques, n'ajoutent rien à la dignité de maître (3). »

(1) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 130 et suiv.
(2) G. Bourgin, *loc. cit.*
(3) *Mémoires*, II, 289.

Avec une grande énergie, il défend la vraie maçonnerie de toute intrigue politique et proteste que les entreprises criminelles auxquelles elle a pu servir de prétexte ont été l'œuvre de coquins et de gens sans aveu, comme il peut s'en glisser au sein des sociétés les plus honnêtes. Enfin il insiste longuement sur le tort que les princes se font à eux-mêmes et sur le bien qu'ils font à la franc-maçonnerie en la persécutant (1).

Reste tout le côté mystérieux et un peu puéril de l'initiation et des cérémonies. Casanova avoue qu'il n'y a pas été insensible. Et comment s'attendre à autre chose de la part d'un homme dont les connaissances et les pratiques cabalistiques égalent presque celles de Cagliostro ?

La sensation qu'éprouvent aujourd'hui les profanes, écrit-il, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas maçons, est de la même nature que celle qu'éprouvaient jadis ceux qui n'étaient pas admis aux mystères qu'on célébrait à Eleusis en l'honneur de Cérès... Le mystère est dans la nature de l'homme, et tout ce qui se présentera à la foule sous un aspect mystérieux piquera toujours la curiosité et sera recherché, quelque persuadé que l'on soit du reste que le voile souvent ne cache qu'un zéro (2).

Cette dernière phrase renferme, sous une apparence philosophique, la plus piquante et la plus

(1) *Mémoires*, II, 290-291.
(2) *Ibid.*, II, 289-290.

ironique apologie des prestiges et des sortilèges auxquels Casanova dut une grande part de sa fortune. Comme tous les autres mystères de sa vie, le mystère maçonnique ne fut pour lui qu'un moyen de parvenir.

*
* *

Comme Cagliostro, Casanova devait mourir dans l'impénitence finale, car il conserva jusqu'à ses dernières années la passion de l'intrigue et le goût de mystifier ses contemporains.

On sait qu'après être rentré en grâce auprès des Inquisiteurs dont il devint l'agent secret, l'incorrigible aventurier trouva le moyen, au bout de huit ans, d'exciter de nouveau l'hostilité et les rigueurs du gouvernement ; il dut s'exiler une seconde fois, en 1782, et il ne revit plus Venise (1). Mais il se vengea par un coup de sa façon. En mai 1783, voici l'amusante histoire que conte à Vergennes le secrétaire de France à Venise, Schlick (2) :

La semaine dernière, il est parvenu aux Inquisiteurs d'Etat une lettre anonyme qui porte que le 25 de ce mois un tremblement de terre plus terrible que celui de Messine détruira Venise de fond en comble.

(1) Sur les événements qui provoquèrent ce second exil cf. Baschet, *op. cit.*, p. 54.
(2) *Ibid.*, p. 106-107.

Cette lettre a transpiré et répand ici une terreur panique. Plusieurs patriciens se sont éloignés de cette capitale et leur exemple en entraînera d'autres... L'auteur de la lettre anonyme... est un certain Casanova, qui l'a écrite de Vienne et a trouvé le moyen de la glisser dans le paquet même de l'ambassadeur.

Cette farce, d'un goût douteux, atteste non seulement la rancune de Casanova contre les patriciens, mais aussi son penchant invincible à duper les gens par les apparences d'une vaine science. Sorcier et prophète, cabaliste et devin, cela se tient assez bien. Ce coup du tremblement de terre est la dernière fantaisie de son oracle ; elle n'est pas la moins ingénieuse ; après l'avoir employé à sa fortune, il le faisait servir à sa vengeance.

Enfin, les connaissances cabalistiques de l'aventurier, après lui avoir procuré une carrière fructueuse, devaient encore lui assurer une retraite confortable. C'est en 1784, deux ans après cette seconde brouille avec la république de Venise, que Casanova fit la connaissance à Paris du comte Waldstein, neveu du prince de Ligne ; il lui fut présenté chez l'ambassadeur de Venise par son ami, l'abbé Eusebio della Lena. Tout de suite, l'entente fut cordiale : le comte croyait fermement à la cabale ; « il y croyait non pas à la façon de Casanova, qui savait bien ce qu'en valait l'aune, mais à la façon d'un adepte plein de ferveur (1). »

(1) A. Baschet, *loc. cit.*, p. 108.

Ce goût commun des sciences cabalistiques fut le trait d'union ; ou plutôt le Vénitien fit de cette nouvelle connaissance sa dernière victime. Il commençait à vieillir et à se lasser d'un exil perpétuel et d'une carrière que l'âge et le fardeau d'un passé douteux allaient rendre de plus en plus périlleuse. Il pensa que l'heure était venue de faire une sortie très digne et de prendre retraite. Le comte Waldstein se trouvait là à point pour recueillir la succession de Bragadin et de la marquise d'Urfé. Il n'y manqua pas. Casanova devint bibliothécaire du comte au château de Dux, en Bohême, où il mourut, quatorze ans plus tard, âgé de soixante-dix-huit ans.

*
* *

La cabale mène à tout : elle assurait à son adepte, après quelques brillants succès et de solides bénéfices, une fin presque digne, très différente au moins de la déchéance misérable qu'on pouvait prévoir. Aussi, écrivant ses *Mémoires*, à l'âge où l'on ne perd plus rien à être sincère, avoue-t-il à maintes reprises qu'il a dû à son génie de l'intrigue et au prestige de ses sortilèges une grande partie de ses ressources et sa réputation tout entière. « Ma fortune, dit-il, malgré son éclat apparent, ne reposait pas sur une base fort solide (1) » : et ailleurs : « J'aurais mauvaise

(1) *Mémoires*, V, 155.

grâce à me déclarer l'ennemi des aventuriers, sentant que je l'étais passablement moi-même, et je dois passer aux autres leurs mensonges, puisque, du plus au moins, tous les aventuriers sont imposteurs (1). » S'il a tant aimé Paris, s'il y a fait de fréquents et longs séjours, c'est parce que Paris est « la seule ville de l'univers où l'aveugle déesse dispense ses faveurs à ceux qui s'abandonnent à elle et qui savent en tirer parti (2) », un pays de cocagne pour les aventuriers.

Dans une société qui se passionnait pour toutes les chimères des sciences occultes, Casanova a utilisé les facultés précieuses que son éducation première et les hasards de sa destinée lui avaient données. Dénicheur de trésors et diseur de bonne aventure, empirique et sorcier, cabaliste et charlatan, il a savouré la délicate volupté d'en imposer aux sots et de duper les crédules, sans oublier de se faire payer ses duperies et ses impostures. Si le pseudo-chevalier de Seingalt avait songé, sur le tard, à se composer des armoiries, n'aurait-il pas pu faire figurer légitimement sur son blason, entre une silhouette de femme et une paire de dés, la baguette du thaumaturge et la cornue de l'alchimiste ?

(1) *Mémoires*, V, 48.
(2) *Ibid.*, III, 340.

CHAPITRE IV

LES BIJOUX VOLÉS

Les mésaventures d'un aventurier ; — ses collaborateurs et ses complices.

I. — Un valet qui a du flair : Costa. — Les prodigalités de la marquise. — Quérilinte chef des rose-croix. — Une histoire de montres et de tabatières. — Costa disparaît. — L'exploiteur exploité.

Vingt ans après. — Costa reparaît. — Casanova pardonne.

II. — Lorenzo da Ponte juge de Casanova. — Un « collaborateur de Mozart ». — Une brouille pour la prosodie latine. — Histoire de la riche vieille. — Voleur ou volé ? — Songe prophétique. — Une rencontre à Vienne. — Casanova retrouve Costa. — Mercure réconcilie les deux larrons.

III. — Une vieille dette. — Un conseil pour deux sequins.

A lire les *Mémoires* de Casanova, on ne s'émerveille pas moins de l'audace et de la variété de ses entreprises que du succès insolent qui les accompagne. Le jeu, l'amour, l'intrigue, la cabale lui sourient tour à tour sans lui faire sentir d'autres

rigueurs que les inégalités du hasard ou les mécomptes de la vanité. Plus d'une fois, il est vrai, nous le voyons en très fâcheuse posture : sa témérité, son imprévoyance, son cynisme l'ont conduit à la veille d'expier cruellement la fantaisie d'un jour. Le voilà ruiné, malade, menacé d'un duel sans merci, victime d'un guet-apens, emprisonné dans les plus noirs cachots. Une aussi brillante carrière va-t-elle se dénouer ainsi par l'un de ces accidents redoutables au vulgaire et faits à la mesure des âmes moyennes ? Non, car au moment où sa perte paraît certaine, son énergie, sa verve, ses bonnes grâces ou ses bons procédés, son ascendant ou son étoile, pour tout dire d'un mot, son *génie*, l'ont encore une fois tiré d'affaire.

Il a dans le pouvoir de son charme et de son esprit une si belle confiance ! Comment la Fortune, qui est fille, ne répondrait-elle pas toujours aux œillades engageantes de ce subtil enjôleur ? Il avait pourtant une faiblesse, ce vainqueur, et c'était de compter trop sur la fidélité et la discrétion des autres dans des intrigues où l'intérêt du seul intrigant se trouve engagé. Il échoua rarement ; mais on peut affirmer qu'il aurait réussi toujours s'il n'avait pas confié à de douteux comparses un rôle, si minime fût-il, dans le drame compliqué de son existence. On sait avec quelle facilité et quelle apparente conviction il s'engouait pour tous ceux, hommes et femmes, qui savaient le flatter. Cet entraînement l'a conduit aux pires erreurs de calcul,

aux fautes les plus périlleuses. Ce sont toujours des complices, accueillis et utilisés sans discernement, qui ont failli le perdre. Le père Balbi retarde et compromet son évasion des Plombs ; la Corticelli trahit sa confiance et s'efforce de désabuser la marquise d'Urfé ; l'infidélité d'un domestique, Costa, le réduit presque à la ruine.

Ce dernier épisode vaut d'être conté, d'autant que nous possédons, pour l'éclaircir et le commenter, un autre document que le récit des *Mémoires* (1).

I

Casanova avait avec lui un domestique italien nommé Costa, pour lequel il s'était pris d'une singulière affection et qui, au reste, semblait la mériter par une apparente fidélité et les très réels services qu'il avait rendus à son maître. Casanova l'avait pris à son service étant à Parme ; le père de Costa était un pauvre joueur de violon, chargé de famille, dont la triste situation avait touché de compassion l'aventurier. N'y avait-il pas entre la destinée de ce pauvre homme et l'humble passé du Vénitien une certaine analogie ? Il s'était rappelé les heures de sa jeunesse, où, pour gagner sa vie, il râclait du violon dans les théâtres de Venise, jusqu'au jour où le noble Bragadin lui tomba provi-

(1) *Mémoires*, V, 314, 387 et VIII, 218, 507.

dentiellement dans les bras. Il songeait vaguement qu'il pouvait être, pour ce jeune Costa, aimable garçon, intelligent et déluré, un Bragadin au petit pied, et qu'il ferait sa fortune en soignant la sienne.

Aussi, bien qu'il l'eût congédié un jour, à Parme, eut-il la faiblesse de le reprendre, par pitié, et de l'emmener avec lui à Paris. Un domestique jaloux, et qui voulait rentrer en grâce auprès de lui, lui prédit alors que ce garçon était un fourbe et lui jouerait un vilain tour.

Il n'est pas libertin, disait-il, il est sobre et n'aime pas la mauvaise compagnie ; mais je le crois voleur, et voleur dangereux, par cela même qu'il se fait scrupule de vous friponner dans les petites choses. Monsieur, souvenez-vous-en, vous en serez la dupe. Il attend, pour faire le grand coup, l'instant où il aura captivé votre confiance.

Sages paroles, auxquelles l'avenir devait apporter la plus éclatante confirmation. Casanova méprisa cet avis ; il eut tort, comme il le reconnaît lui-même après l'épreuve.

Le voilà maintenant à Paris, en compagnie de Costa, et fort occupé à gagner la confiance et à mériter les libéralités de la marquise d'Urfé. La bonne dame, vite entichée de son nouveau sorcier, ne savait comment reconnaître les bienfaisantes promesses d'un homme qui s'était engagé à la régénérer. Elle l'entretenait somptueusement. Casanova faisait danser les écus de sa protectrice,

et, suivant l'exemple du Philémon de la Bruyère, « ne se plaignait non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille ». Il remonta complètement sa garde-robe, qui avait eu à souffrir de toutes les vicissitudes de sa carrière, puis, luxueusement nippé, il s'acheta des bijoux. Il avait toujours eu un faible pour les pierres précieuses ; celles-ci, — rubis et diamants, — étaient destinées à orner la croix de Saint-Jean-de-Latran, dont il prétendait que le pape l'avait fait chevalier (1). Enfin il était toujours bien pourvu en argent de poche et pouvait faire bonne mine aux tables de pharaon.

C'était évidemment l'heure fatidique, marquée par un augure perspicace, et qu'attendait son domestique pour le dépouiller. Dans l'hiver de 1761, n'ayant plus rien à faire à Paris et forcé de surseoir momentanément à la grande opération qu'il devait tenter sur Mme d'Urfé, Casanova part pour Strasbourg et de là va s'établir à Munich. Le prétexte de ce voyage était d'obtenir la mise en liberté de Quérilinte, l'un des trois chefs des rose-croix, détenu dans les cachots de l'Inquisition de Lisbonne. La délivrance de Quérilinte était, paraît-il, nécessaire au succès du grand œuvre. Il va sans dire que la marquise promit de collaborer, de toute son autorité et de toutes ses ressources, à cette généreuse tentative. Casanova ne devait pas se mettre

(1) *Mémoires*, VI, 90.

en route sans une forte lettre de crédit et une provision de montres et de tabatières, menus présents destinés soi-disant à corrompre les persécuteurs de Quérilinte.

Il faut croire que les montres et les tabatières se faisaient attendre. Casanova n'eut pas la patience de différer son départ. Il laissait derrière lui à Paris le fidèle Costa, qui devait recevoir des mains de la marquise l'argent et les bijoux et rejoindre son maître à Munich. Costa apporterait aussi avec lui les beaux habits brodés que le tailleur n'avait pas encore livrés, le linge fin, les diamants, une « bonne malle » pour enfermer le tout, et la fameuse croix de rubis et de diamants. Enfin on lui donnait, pour son compte personnel, cent louis que n'épuiseraient pas les besoins du voyage. Il jugea que cet honnête profit était peu pour le récompenser d'avoir servi jusque-là, avec une scrupuleuse fidélité, un maître comme Casanova. Aussi, ayant reçu la malle bien garnie, s'empressa-t-il de quitter Paris pour une destination inconnue, emportant avec lui cette fortune inespérée.

Casanova l'attendit longtemps à Munich. Quand il eut perdu tout espoir de le voir arriver, ne recevant d'autre part aucune nouvelle de la marquise, il comprit qu'il était joué, trahi, dépouillé, et se rappela, un peu tard, l'avis qu'on lui avait donné à Parme. Le coup était d'autant plus dur pour lui qu'il se trouvait à ce moment dans une très grande gêne et que les bijoux et l'argent n'au-

raient pas été superflus pour le tirer d'embarras. Le dépit, la colère, le désespoir éclatent dans son âme toujours prompte à ressentir vivement tout l'extrême de la bonne et de la mauvaise fortune. Il ne fallut rien moins, pour le consoler, que l'annonce d'une aubaine imprévue : Mme d'Urfé n'avait pas eu le temps de remettre à Costa, trop pressé de quitter Paris, la lettre de change de cinquante mille francs, et elle l'envoya directement à son protégé.

Même en en retranchant le chiffre de la lettre de change, la somme des vols de Costa reste imposante. La victime l'évalue à cinquante mille écus, ce qui est, peut-être, un tantinet exagéré. Casanova, qui avait le goût et le besoin de paraître, dut regretter tout particulièrement ses habits brodés et sa croix en diamants. En tout cas, il garda longtemps sur le cœur le souvenir de ce vol et le désir de se venger ; humilié d'avoir été aussi grossièrement trompé par un valet qu'il a arraché à la misère, furieux de perdre une partie du profit qu'il avait si laborieusement tiré de ses propres fourberies, il ne pardonnera que difficilement au voleur.

La ténacité de sa rancune apparaît dans l'épilogue de cette mésaventure. Vingt-trois ans plus tard, en 1784, il retrouva à Vienne Costa devenu valet de chambre du comte de Hardegg (1) après

(1) Ou Erdich ; comparer *Mémoires*, V, 314 et VIII, 219.

une odyssée lamentable et digne en tous points de son ancien maître. Il était notamment revenu en Italie en brillant équipage, paré des dépouilles de son larcin, et avait épousé à Rome la fille d'un balayeur du pape (*sic*) qu'il réduisit peu à peu à la misère et finit par abandonner. Le produit de son vol avait été volatilisé entre les mains d'habiles filous qui l'avaient associé à une entreprise de jeu. Casanova apprit tous ces détails de la bouche du piteux vaurien ; il les lui arrachait un à un avec une sorte de satisfaction cruelle, heureux de confondre son voleur, de le voir revenu à l'état honteux et précaire de sa première destinée, et de sentir enfin qu'il ne dépendait que de lui de se venger. Il y songeait, et voulait fermement faire pendre le gredin. Mais les larmes et le repentir du coupable, l'intervention d'un honnête homme, on ne sait quel arrière-fond de sympathie pour le vice et la crapule, le désarmèrent. Il pardonna, mais non sans déclarer qu'il y eut de l'héroïsme à le faire. Croyons-le sur parole, et écoutons maintenant le récit d'un témoin désintéressé qui se trouva précisément mêlé à cet acte héroïque.

II

Il s'appelle Lorenzo da Ponte et sa vie n'est pas moins panachée que celle de Casanova. Comme

lui, il a parcouru toute l'Europe et fait tous les métiers. Avec lui et avec Antonio Longo, Pierre Antonio Gratarol, Goldoni, il offre un curieux spécimen de ces aventuriers vénitiens qui se sont plu à raconter leur carrière et dont les mémoires ne sont ni moins variés ni moins mouvementés que les aventures. Ceux de da Ponte, écrits en italien, ont eu les honneurs d'une traduction française, et même d'une préface de Lamartine (1).

C'est que cet émule de Casanova, qui n'aurait été qu'un médiocre aventurier, était un assez bon poète et qu'il eut la chance ou la bonne inspiration d'associer sa fragile réputation à la gloire solide d'un maître ; ce Vénitien s'intitule pompeusement collaborateur de Mozart, parce qu'il écrivit deux livrets pour les opéras du génial compositeur. Nous lui devons les *Noces de Figaro* et *Don Juan*. Cet accident heureux le fit sortir de l'obscurité et de la misère où il végétait.

Jusqu'au jour où son arrivée à Vienne, la protection de Métastase et celle de Salieri, directeur de l'opéra italien à la cour de l'empereur Joseph II, changèrent sa destinée, il avait traversé des aventures qui offrent avec celles de Casanova plus d'une analogie. Comme lui, il était parti pour être prêtre et même prédicateur ; comme lui, il se dérobe à l'état ecclésiastique pour chercher fortune dans

(1) La traduction est de C.-D. de la Chavanne, chez Pagnerre, Paris, 1860.

les tripots et les *casini* de Venise ; comme lui, il a d'éclatantes liaisons avec les plus notoires courtisanes de la république ou avec des princesses fugitives ; comme lui, il demande au jeu le plus clair de ses ressources ; comme lui, enfin, il rencontre un riche vieillard, qu'il séduit par son charme personnel, et dont il n'aurait tenu qu'à lui de capter la fortune. Ajoutons, pour compléter la ressemblance, qu'il avait l'esprit aiguisé et mordant et qu'il faisait des vers satiriques contre la sérénissime république : dénoncé aux inquisiteurs, sur le point d'être arrêté, il ne dut qu'à une prompte fuite de ne pas aller sous les Plombs, comme Casanova, méditer sur les inconvénients de la satire et du libertinage.

Nous n'étonnerons personne en disant que da Ponte n'aimait pas Casanova et se croyait le droit de le mépriser. Il le connaissait si bien et lui ressemblait tellement !

Il avait fait sa connaissance en 1777 à Venise, chez Zaguri et Memmo, qui prenaient tous les deux grand plaisir à la conversation de Casanova. C'était après sa rentrée en grâce auprès des inquisiteurs ; bien qu'il fût devenu agent secret de la république, et qu'il eût accepté, pour acheter plus sûrement sa grâce, de louches besognes d'espion, l'aventurier portait haut la tête et faisait de nouveau bonne mine dans sa patrie. Il n'y avait pas retrouvé tous ses anciens compagnons de plaisir, mais il y avait vite repris ses habitudes,

fréquentant les maisons de jeu, les cafés, les bals et les *casini*. Il avait le verbe fort, le sarcasme toujours aiguisé, se mêlait à toutes les conversations, politiques, littéraires ou mondaines, disait son mot sur tout et se rendit vite insupportable, malgré tout son esprit, à telle enseigne que son indiscrétion, sa vanité et son entêtement dans la discussion devaient le réduire à chercher dans un second exil volontaire un refuge contre la colère et la rancune d'un patricien exaspéré. Da Ponte n'échappa pas aux coups de boutoir de l'intraitable raisonneur. Il se querella fort avec lui ; et sur quoi ?... Sur la prosodie latine. Ce fut au point qu'ils se brouillèrent après un débat puéril (1). Nous reconnaissons là l'orgueilleux visiteur de Voltaire qui, sans se laisser éblouir par le prestige du patriarche de Ferney, ergota victorieusement avec lui sur les sujets les plus divers.

Da Ponte avoue l'embarras qu'il y avait à juger un homme chez qui l'intelligence et la perversité se mêlaient en doses à peu près égales. Pourtant, il nous fait assez sentir qu'il ne l'aime pas. Il connaît sur son compte bon nombre d'anecdotes scandaleuses dont il se fait complaisamment l'écho ; il les raconte à sa femme, et au public par la même occasion. Parmi ces aventures, il en est une que Casanova se serait bien gardé de raconter dans ses *Mémoires*, prétend son biographe improvisé, mais

(1) L. da Ponte, *Mémoires*, trad. cit., p. 206.

que lui ne veut pas laisser perdre. Et il nous l'expose avec une évidente satisfaction. Voici son récit tout au long, car il serait regrettable de gâter par la moindre coupure un morceau aussi savoureux (1) :

Les passions étaient vives chez Casanova, et ses vices nombreux. Pour satisfaire les unes et les autres, il lui fallait beaucoup d'argent. Lorsqu'il en était à court, tous les moyens lui semblaient bons pour s'en procurer. Un jour, plus au dépourvu encore que de coutume, il fut présenté à une vieille dame richissime qui passait pour aimer les beaux garçons. Mis au fait de cette faiblesse, Casanova commença à roucouler auprès d'elle et à l'entourer de mille petits soins, puis il en arriva à une déclaration. Mais la dame, voyant tous les jours dans son trop fidèle miroir les rides se multiplier sur son front, et craignant que les beaux yeux de sa cassette ne fussent les plus grands attraits de sa personne, résistait impitoyablement. Il vint alors à Casanova l'idée de lui confier comme un grand secret qu'il possédait l'art de rajeunir et de rendre à la femme la plus décrépite l'éclat de ses quinze ans. Il offrit de lui en donner la preuve irrécusable. La dame, émerveillée, accueillit la confidence avec une joie indicible, et voulut en faire l'expérience. Immédiatement, sans perdre une minute, Casanova se rendit chez une courtisane, à qui il promit une somme assez forte si la comédie qu'elle devait jouer réussissait. Il la grima et la fagota de façon à la rendre méconnaissable,

(1) L. DA PONTE. *Mémoires*, trad. cit., p. 203 à 205.

puis la conduisit chez la dame, à laquelle il avait, par précaution, recommandé d'éloigner ses gens. Il lui présenta son sujet, qui ne démontrait pas moins de soixante-dix ans, et, murmurant quelques mots inintelligibles, il tira de sa poche une fiole dont il lui fit boire le contenu ; à son dire, c'était un philtre merveilleux qui devait opérer la grande métamorphose ; il fit étendre la prétendue vieille sur un sofa, la recouvrit d'un drap noir qui lui laissait la faculté de se dépouiller de son déguisement ; quelques minutes après, elle sauta au milieu de la chambre, se montrant, aux yeux ébahis de la dame, dans tout l'éclat de sa beauté. La stupéfaction de cette dernière est plus facile à comprendre qu'à exprimer. Elle embrassait, étreignait la jeune fille dans ses bras, l'accablait de questions auxquelles celle-ci répondait avec finesse. Casanova, redoutant une plus ample explication, coupa court à cet entretien en se hâtant d'entraîner la jeune femme hors de la maison. De retour chez la dame, il la trouva dans un enthousiasme fébrile. Elle lui sauta au cou et, ouvrant devant lui une armoire, elle lui montra de l'or et des diamants, l'assurant que ces trésors étaient inséparables de sa main, s'il parvenait à la rajeunir elle-même. Casanova, qui avait tout disposé pour cette conclusion, se mit en devoir d'opérer le miracle, ce à quoi consentit l'imprudente. Il lui fit boire jusqu'à la dernière goutte de la liqueur qui, cette fois, n'était point un breuvage inoffensif, mais à laquelle il avait mêlé une dose de laudanum ; il la fit étendre sur le même sofa et la couvrit du même drap. Sous l'action de ce narcotique, elle ne tarda point à s'endormir profondément. Alors, la laissant ronfler à son aise, il courut

à l'armoire qu'il fractura, s'empara de la cassette qui contenait les bijoux, éteignit les lumières, et, chargé d'or, courut retrouver son domestique, espèce de don Basile, depuis longtemps à son service, à qui il avait donné l'ordre de l'attendre dans la rue. Comme il avait pleine confiance en cet homme, il lui remit cette cassette, et lui désigna une hôtellerie, où ils devaient se retrouver, à dix ou douze milles de Paris.

On dit que les voleurs ont quelquefois des moments où leur parole leur semble sacrée, et qu'ils se feraient scrupule d'y manquer. Cela doit être, puisque Casanova, qui n'avait pas reculé devant une action aussi infâme envers une femme sans défiance, se crut tenu de porter à la courtisane, sa complice, les cinquante louis qu'il lui avait promis.

Pendant que tous deux se félicitaient de la crédulité de leur victime, son maître Jacques s'enfuyait à l'étranger avec le trésor. Les cinquante louis de la courtisane étaient tout ce que Casanova avait prélevé de cet argent. Il restait donc sans un sou. Après avoir exploré vainement toutes les hôtelleries de la ville et des environs et perdu l'espoir de retrouver domestique et trésor, il maudit la vieille femme, la courtisane et lui-même, si habile à tromper les autres et assez maladroit pour s'être laissé duper par un homme qu'il avait toujours considéré comme un niais.

Avec un peu plus de perspicacité que da Ponte, et surtout avec plus de bonne foi, tout le monde pourra reconnaître dans ce récit l'aventure de la marquise d'Urfé. Tout y est, ou presque tout, la

fortune de la vieille dame, sa manie de se rajeunir, l'opération magique promise et tentée par Casanova, la complicité de la courtisane, qui n'est autre que la Corticelli, le vol des bijoux et l'infidélité du valet. Sur deux points, il est vrai, le récit diffère : d'abord il n'est pas question de l'engouement de la marquise pour la cabale et les cabalistes; en second lieu, l'argent et les bijoux dérobés par le domestique n'auraient pas été donnés à Casanova, mais il les aurait lui-même volés. Nous n'hésitons pas à mettre cette dernière canaillerie sur le compte de la rancune et de l'antipathie du narrateur. Quant aux vaines pratiques et à l'infatuation de la marquise, comme elles constituaient une circonstance atténuante pour l'aventurier, on comprend que da Ponte ait passé sous silence ce trait essentiel, qui était de notoriété publique et qui, au surplus, aurait suffi à faire reconnaître par tous ses lecteurs la vieille dame richissime qu'il ne nomme pas.

Si nous poursuivons notre lecture, nous trouvons dans le récit de da Ponte un nouvel épisode qui offre une coïncidence plus frappante encore et plus curieuse avec le texte des *Mémoires* de Casanova.

Da Ponte se trouvait à Vienne, parvenu par la faveur de Salieri et de Mozart au plus haut degré de la fortune, et plein de mépris, comme il est naturel, pour la classe des aventuriers besogneux et sans scrupules dont il venait à peine

de sortir. Une nuit, il rêva qu'il revoyait Casanova et que celui-ci lui témoignait la plus démonstrative affection. Ce songe était prophétique; et cela ne doit pas nous surprendre, puisque nous quittons à peine, avec la bonne marquise, le domaine du merveilleux.

Le lendemain matin, en effet, encore tout pénétré de son rêve, da Ponte se promenait dans un jardin public de Vienne en compagnie de Salieri, quand il remarqua, assis sur un banc, un étrange vieillard qui le dévisageait avec attention. Ce vieillard n'était autre que Casanova qui se lève brusquement et se jette au cou de son ancien ennemi, lui prodiguant les plus vives démonstrations d'amitié. « Celui qui croit aux songes, — ajoute da Ponte après cette pathétique reconnaissance, — est un fou, dit-on ; mais celui qui n'y croit pas du tout, qu'est-il (1) ? »

Les deux Vénitiens se voyaient beaucoup à Vienne. Ils avaient oublié pour un moment leurs anciennes rancunes et prenaient plaisir à se promener ensemble. Da Ponte ouvrait sa bourse à Casanova ; Casanova ouvrait son cœur à da Ponte. L'un prodiguait un argent qu'il gagnait aujourd'hui facilement et presque honnêtement, l'autre donnait en échange les conseils de sa vaste expérience. Et da Ponte reconnaît qu'il n'aurait rien perdu à en suivre quelques-uns.

(1) L. DA PONTE, *loc. cit.*, p. 207.

Pendant une de leurs promenades au Graben, da Ponte vit un jour Casanova froncer les sourcils et s'élancer à la poursuite d'un homme qu'il saisit au collet et apostrophe en ces termes : « Je t'ai donc rejoint, brigand ! » La foule, intriguée, puis amusée, s'amasse autour d'eux. Da Ponte, gêné, intervient et entraîne son ami. Casanova, encore tout bouillant de fureur, lui expliqua que cet homme n'était autre que Costa, l'infidèle Costa, le domestique qui lui avait volé l'argent et les bijoux de la marquise, et qui, ruiné à son tour par l'intrigue et la débauche, était revenu à son ancienne condition et servait comme laquais chez un grand seigneur de Vienne (1).

Cette scène s'accorde au mieux avec celle qui est brièvement rapportée dans les *Mémoires* de Casanova et qui est datée de 1784. La plupart des détails coïncident : la rencontre à Vienne, la date de la rencontre, la rancune persistante de l'aventurier, l'odyssée lamentable et la déchéance finale du valet. Mais voici un dénouement qui n'est pas rapporté par Casanova ; lui se borne à dire qu'il pardonna à son voleur, par pitié, par grandeur d'âme ; da Ponte donne à la réconciliation une toute autre cause. Il laisse entendre que maître et domestique ne tardèrent pas à s'accorder comme larrons en foire, et que l'un acheta le silence de l'autre. « Casanova, tu as volé ! écri-

(1) L. DA PONTE, *loc. cit.*, p. 207-208.

vait ce valet, qui ne manquait pas de style ; j'ai suivi ton exemple. Tu es mon maître, je ne suis que ton disciple. Point d'éclat ! c'est ce que tu as de mieux à faire. » Ce sage billet, que lui remit le garçon du café où Costa s'était réfugié, produisit grand effet sur Casanova. Non seulement il ne parla plus de faire pendre le voleur, mais il alla à lui, lui prit la main, causa familièrement avec lui, et quand ils se quittèrent, ils semblaient les meilleurs amis de la terre. En revenant auprès de da Ponte, Casanova portait au doigt une bague ornée d'un camée qu'il n'avait pas quelques instants avant. Le camée représentait Mercure. C'était vraisemblablement la dernière épave des bijoux deux fois volés (1).

On voit tout ce que le récit de da Ponte, malgré la partialité du narrateur, nous apporte de précieux détails et de documents inédits pour compléter celui de Casanova. Il est même fort piquant de constater que, en voulant nous révéler, par malice, une aventure que Casanova se serait bien gardé de raconter, da Ponte apporte un argument nouveau en faveur de l'authenticité des *Mémoires*.

III

Quelques années après la scène que nous venons de rapporter, les deux aventuriers se revirent une dernière fois.

(1) L. DA PONTE, *op. cit.*, p. 208-209.

C'était en 1792. Da Ponte, allant de Trieste à Paris, fit un détour par Vienne pour rechercher Casanova et lui réclamer une somme de quelques centaines de florins qu'il lui avait prêtée autrefois. Il retrouva son débiteur, mais, le voyant en assez médiocre état de fortune, n'osa lui rappeler sa dette. Comme il se remettait en route pour Dresde, Casanova s'offrit à l'accompagner, et le conduisit jusqu'à Tœplitz, « à dix ou douze milles des domaines du comte de Waldstein dont il était le secrétaire et l'intendant (1) ».

C'était un Casanova calmé et assagi. Chemin faisant, il prodigua les bons conseils à son compagnon de route. « Si vous voulez faire fortune, lui dit-il, n'allez pas à Paris, dirigez-vous plutôt sur Londres ; mais, dans cette ville, gardez-vous de mettre le pied au café Italien, et surtout ne signez jamais aucun papier. »

L'avis n'était pas mauvais. Il est vrai qu'il coûta à da Ponte deux sequins que Casanova lui demanda pour payer son retour à Dux. Nous retrouvons dans cette triple recommandation le souvenir des aventures désagréables qui avaient marqué le séjour de l'aventurier en Angleterre et qui avaient été pour lui la plus dure et la plus profitable leçon. Mais son expérience ne devait servir à personne ; da Ponte, qui ne suivit pas le conseil, et le regrette, en fut pour ses deux sequins.

(1) L. DA PONTE, *op. cit.*, p. 201.

* * *

Tels sont, avec quelques détails de moindre importance (1), les documents que nous apportent les *Mémoires* de da Ponte pour contrôler ceux de Casanova et compléter la physionomie de l'illustre aventurier. Ces anecdotes, contées avec une évidente malice, nous ont permis cependant d'ajouter un chapitre nouveau à une existence déjà si riche en souvenirs de toute nature, et ce n'est pas un épisode quelconque que celui des *Bijoux volés*.

(1) Da Ponte parle notamment (p. 202 de la détention de Casanova sous les Plombs; il lui attribue une cause nouvelle : l'aventurier aurait été arrêté sur la dénonciation d'une dame qui se serait plainte de ce qu'il faisait lire à son fils Voltaire et Rousseau. Il se serait évadé au bout de huit ou neuf ans. — Ces détails sont évidemment controuvés.

CHAPITRE V

L'ÉPISODE DE LA CHARPILLON

Casanova dans la littérature contemporaine. — Un roman casanovien. — Casanova à Londres en 1763. — Mlle de Boulainvillier, Mlle Anspergher ou la Charpillon. — Un conseil de lord Pembroke. — Le rendez-vous manqué. — La Charpillon au bain. — Nouvelles promesses, nouveaux délais. — Vaine stratégie. — L'heure du berger. — L'obstacle imprévu. — Le galant coiffeur. — Casanova guéri. La *Femme et le Pantin*. — La Charpillon et Conchita Perez de Garcia. — L'heure fatale. — Les deux femmes et les deux pantins. — Perversité raffinée.

Il serait sans doute curieux de rechercher combien, parmi nos conteurs et nos romanciers du siècle dernier, ont lu avec profit les *Mémoires* de Casanova : ces confidences longues et précises d'une vie toute de fantaisie et d'intrigues semblent faites pour solliciter la verve, et, au besoin, éveiller l'inspiration des écrivains en quête de documents humains. Dans un de ses derniers romans (1),

(1) *Le Passé vivant*, Mercure de France, 1905.

H. de Régnier nous présentait un type de fervent casanovien et signalait la mine prodigieusement riche en « sujets » que constituent les *Mémoires* : « Quel livre il y aurait à écrire sur ce drôle! » Ce livre n'a pas encore été écrit ; on attend toujours, entre maints amusants chapitres, celui qui s'appellerait : « les mariages manqués de Casanova » et dont on trouve dans le *Passé vivant* une séduisante esquisse. On attendra plus longtemps encore cette pièce savoureuse, à costumes et à décors, qui, sous le titre de « la Jeunesse de Casanova », ferait revivre toute la folie tumultueuse et tragique de Venise au dix-huitième siècle ; sans doute restera-t-elle endormie dans les cartons de l'érudit Lauvereau... En tout cas, le beau roman de H. de Régnier a dû valoir à Casanova toute une phalange de lecteurs nouveaux. Ceux qui ne se sont pas contentés de feuilleter les cinq milles pages des *Mémoires* ont certainement été récompensés d'une lecture attentive et patiente par de plus positives jouissances que la truculence du détail ou le charme réel du style. L'historien et le lettré peuvent escompter quelques-unes de ces trouvailles qui dédommagent amplement de sa peine un esprit curieux ; j'ai fait, pour ma part, au cours de cette existence mouvementée, plus d'une rencontre inattendue et qui reste neuve, même après les savantes études critiques auxquelles ont déjà donné lieu les *Mémoires* de Casanova. Je voudrais indiquer ici l'une de ces rencontres.

*
* *

Le tome VI des *Mémoires* (1) contient, entre autres épisodes, le récit du séjour que Casanova fit à Londres en 1763. Cette période de sa vie marqua, comme il le constate lui-même avec une amertume qui n'est point feinte, le commencement du déclin dans sa carrière amoureuse jusque-là exceptionnellement brillante. Une femme, la plus étrange et la plus terrible, peut-être, de toutes celles qui traversèrent son existence instable, devait se charger de lui donner la leçon définitive à laquelle il n'est pas de vanité masculine qui puisse résister. La sienne pourtant tenta une honorable résistance. Accoutumé à trouver peu de farouches et point de rebelles, Casanova s'obstina et s'exaspéra longuement contre une rouée habile et impudente, qui lui fit payer cher, dans tous les sens du mot, une demi-victoire dont il resta plus meurtri et désabusé que satisfait et glorieux. En vérité, cette fille hardie et adroite qui, la première, fit douter de sa force séductrice, jusque-là irrésistible, le célèbre aventurier vénitien, mérite une place à part dans la galerie de ses bonnes ou de ses mauvaises fortunes.

*
* *

Elle était connue, à ce moment de sa vie, sous le nom de la Charpillon, qu'elle avait rendu il-

(1) Dans l'édition Garnier, in-16, en huit volumes.

lustre à Paris, à Londres et dans toute l'Europe galante par l'éclat de sa beauté et de ses aventures. Mais Casanova l'avait rencontrée autrefois lorsqu'elle s'appelait, suivant le jour ou l'occasion, Mlle de Boulainviller ou Mlle Ansperger.

Elle avait treize ans lorsqu'elle vit pour la première fois Casanova, qui ne pouvait deviner alors quel rôle cette fillette, déjà jolie et provocante, devait jouer un jour dans son existence. C'était à Paris ; Casanova se trouvait dans une boutique d'orfèvre en compagnie de sa maîtresse en exercice, la belle Baret, à qui il achetait mille colifichets. Auprès d'eux, une jeune personne, accompagnée d'une duègne, contemplait avec tristesse une paire de boucles d'oreilles en strass dont le prix semblait trop élevé pour sa bourse. Pour trois louis, que coûtèrent les boucles, Casanova vit s'éclairer d'un charmant sourire des lèvres et des yeux qui l'intéressaient : il aimait à faire plaisir, même sans arrière-pensée, et la générosité faisait partie de ses moyens ordinaires de séduction ; celle-ci devait lui coûter bien plus de trois louis (1).

Ce fut la jeune fille aux boucles qui la première reconnut Casanova, lorsqu'ils se retrouvèrent en présence, quatre ans plus tard, à Londres, chez un officier flamand. Sans doute avait-il moins changé qu'elle. Celle qui portait glorieusement

(1) *Mémoires*, VI, 485.

le nom de la Charpillon était alors dans la fraîcheur de sa dix-septième année :

Ses cheveux étaient d'un beau châtain clair, et d'une longueur et d'un volume étonnants ; ses yeux bleus avaient à la fois la langueur naturelle à cette couleur et tout le brillant des yeux d'une Andalouse ; sa peau, légèrement rosée, était d'une blancheur éblouissante... Sa gorge était peut-être un peu petite, mais d'une forme parfaite ; elle avait les mains blanches et potelées, minces et un peu plus longues que ne le sont les mains ordinaires ; avec cela, le pied le plus mignon et cette démarche noble et gracieuse qui donne tant de charme à une femme ordinaire. La physionomie douce et ouverte avait l'expression de la candeur et semblait annoncer cette délicatesse de sentiment et cette sensibilité exquise qui sont toujours des armes irrésistibles dans le beau sexe (1).

Il n'en fallait pas tant pour enflammer le bouillant Casanova qui décida, sans plus tarder, d'ajouter à sa collection une conquête qu'il croyait facile : cette belle fille n'était rien moins que farouche, et des aventures peu secrètes avaient sérieusement entamé une réputation qu'elle ne songeait plus à ménager ; on la savait capricieuse, sensuelle et vénale. La chronique de Londres mettait cependant sur son compte quelques anecdotes assez singulières qui auraient fait hésiter un

(1) Pour cette scène, voir *Mémoires*, t. IV, chap. V.

séducteur moins déterminé que Casanova ; il eut le tort de mépriser l'avis qui lui vint à temps d'un de ses amis, lord Pembroke :

La friponne, — contait le lord, — m'avait inspiré une violente envie de la posséder quelques instants, quand un soir, l'ayant trouvée au Vaux-Hall avec sa tante, je lui proposai vingt guinées, si elle voulait venir se promener seule avec moi dans l'allée obscure. Elle accepta, mais à la condition que je lui donnerais la somme d'avance, ce que j'eus la faiblesse de faire. Elle m'accompagna dans l'allée ; mais dès que nous fûmes un peu avancés, elle quitta mon bras, et je ne pus la rejoindre de toute la nuit (1).

A ce récit, Casanova, qui ignorait jusque-là de semblables défaites, dut bien se divertir intérieurement et se gausser d'une mésaventure aussi humiliante. Il est probable qu'il en conçut quelque mépris pour Pembroke. Combien il eût agi plus sagement en renonçant, sur cet avis, à pousser sa conquête et à laisser s'exaspérer en passion frénétique ce qui n'était que curiosité passagère des sens !

Quand il se rendit pour la première fois chez la Charpillon, il eut la surprise de retrouver auprès d'elle trois vieilles femmes, sa mère et ses tantes, qui n'étaient pas pour lui des inconnues, puisqu'elles lui avaient déjà escroqué six mille francs

(1) *Mémoires*, VI, 486.

à Genève, quatre ans auparavant. La première impression était fâcheuse ; le reste de l'entourage n'était pas fait pour la dissiper : trois fripons, qui s'annonçaient comme amis de la maison, jouaient dans cette aimable société un rôle peu équivoque. Casanova eut le courage et le tort de ne point reculer ; il resta, dîna mal, se fit voler au jeu, et partit, après que la fille se fût invitée à souper chez lui pour le surlendemain.

Elle vint au jour fixé, mais non à l'heure dite ; dès neuf heures du matin, elle était chez Casanova. Elle venait lui « proposer une affaire », c'est-à-dire lui demander cent guinées qui devaient faire la fortune de toute la famille. Lui, toujours aussi passionné et aussi imprudent, promet de donner une réponse positive après souper, et, en attendant, se met à lutiner la fille :

Prenant alors cet air caressant et entreprenant d'un homme amoureux qui veut atteindre à l'apogée de la jouissance, je fais de vains efforts et n'aboutis à rien, quoique je fusse parvenu à l'étendre sur mon large sofa. Souple comme un boa et pliée au manège, la Charpillon m'échappe et court en riant retrouver sa tante. Je la suis et, forcé de rire comme elle, elle me tend la main en me disant : « Adieu ! à ce soir (1). »

Le soir, même scène. En vain Casanova promet les cent guinées, en vain il met la Charpillon en

(1) *Mémoires*, VI, 490.

état de les mériter sans délai. Toutes ses tentatives restent vaines, et la belle déclare nettement :

Vous n'obtiendrez jamais rien de moi ni par argent ni par violence ; mais vous pourrez tout espérer de mon amitié quand je vous aurai trouvé tête à tête aussi doux qu'un agneau (1).

Tel est le premier acte de la comédie, dont l'action s'engage et se précipite parmi de multiples péripéties : nous n'en rapporterons que les plus intéressantes.

Trois semaines plus tard, la tante favorite de la Charpillon, dépêchée en ambassade, vient trouver Casanova et le supplie de se rendre auprès de sa nièce malade, dont elle excuse en ces termes les fantaisies et les pudeurs excessives : « Cette chère enfant est folâtre, un peu étourdie, et ne se donne que lorsqu'elle est sûre d'être aimée... Elle vous aime, mais elle craint que votre amour ne soit un caprice. » Naturellement, Casanova n'avait pas mené jusque-là une entreprise aussi folle pour s'arrêter en chemin. Il suit la tante, et, grâce à sa complicité, pénètre dans une chambre où la Charpillon était précisément occupée à prendre un bain ; mise en scène admirablement préparée et dont l'effet ne pouvait être douteux. Nous renvoyons ici le lecteur au texte des *Mémoires* (2). Il

(1) *Mémoires*, VI, 491.
(2) *Ibid.*, VI, 493-496.

y verra comment Casanova, dupé une fois de plus, humilié et vaincu dans des circonstances où sa victoire ne pouvait paraître douteuse, en fut pour ses frais, et dut battre en retraite, après une satisfaction tout illusoire.

Cinq ou six jours après la scène du bain, alors qu'il réussissait à éviter la belle capricieuse et commençait peut-être à l'oublier, il la rencontre par hasard au Vaux-Hall. Il la fait asseoir à sa table, et, après quelques propos où il croit démêler un peu de tendresse et de regret, lui propose un tour dans les allées sombres :

Elle me répondit avec douceur et une apparence de sincérité qu'elle voulait être à moi entièrement, mais à la lumière ; à condition, cependant, qu'elle aurait la satisfaction de me voir chez elle tous les jours, comme un véritable ami de la maison.

— Je vous le promets, mais venez d'abord me donner un petit échantillon de votre tendresse.

— Non, et absolument non (1).

Sur ce nouveau refus, Casanova, furieux, se retire chez lui, bien résolu à abandonner pour toujours son entreprise. Mais il n'était pas guéri. Sur les conseils et par l'intermédiaire de Goudar, l'un des trois amis de la maison, un singulier type de fripon, qui joue dans toute cette aventure un rôle bien curieux, il fait offrir à la mère de la

(1) *Mémoires*, VI, 497.

Charpillon cent guinées, si la fille consent à passer avec lui une seule nuit. Dès le lendemain, la fille était chez lui. Avec un air de dignité outragée, elle lui adresse d'habiles reproches sur la brutalité de ses procédés :

Il n'est pas question de marchander : il s'agit seulement de savoir si vous vous croyez le droit de m'insulter et si vous vous figurez que je suis insensible à l'outrage... Je vous rappellerai que je vous ai dit que vous ne m'aurez jamais ni par violence, ni pour de l'argent, mais seulement quand vous m'aurez rendue amoureuse de vous par vos procédés. Prouvez-moi que je vous ai manqué de parole. C'est vous qui m'avez manqué, d'abord en venant me surprendre au bain et hier en me faisant demander à ma mère pour servir à votre brutalité (1).

Un pacte est conclu entre eux : Casanova retournera chez la Charpillon ; patiemment, lentement, il fera sa cour et apprivoisera un cœur qui se dit sensible et délicat ; quinze jours lui sont accordés pour se rendre aimable et se faire agréer ; s'il réussit, au terme du délai la belle ne se refusera plus ; et elle part, laissant plus amoureux que jamais Casanova, qui n'avait rien obtenu, pas même un baiser.

Nous passons sur les détails du stage, pendant lequel les clauses du pacte furent ponctuellement

(1) *Mémoires*, VI, 503.

observées de part et d'autre. Vint le jour de l'échéance. Le lit du sacrifice est dressé : l'amant empressé se couche, la fille se déshabille avec une lenteur calculée, éteint les lumières ; l'heure du berger va-t-elle enfin sonner ?

Dès que je la sens couchée, je m'approche d'elle pour la serrer dans mes bras ; mais je la trouve accroupie et enveloppée dans sa longue chemise, les bras croisés et la tête enfoncée dans la poitrine. Dans cette position, j'eus beau prier, pester, gronder elle me laissa dire sans proférer une parole (1).

Ce n'était pas un jeu ; mais c'est la scène du bain qui se répète avec quelques variantes. Pendant trois heures, malgré les violences et les assauts multiples de Casanova dont le désir double les forces et déchaîne la brutalité, sans changer de posture, sans prononcer un mot, la Charpillon résista victorieusement.

Casanova quitta la place... Malade, il rentra chez lui, se mit au lit et y resta plusieurs jours, sans vouloir recevoir personne ni prendre connaissance des lettres qui lui parvenaient. Deux semaines s'écoulèrent (2). Un jour la Charpillon vint le trouver, et, modestement, avouant ses torts, entreprit d'expliquer sa conduite ; comme

(1) *Mémoires*, VI, 507.

(2) Nous laissons de côté l'épisode du fauteuil à ressorts, qui n'intéresse pas directement notre histoire. Si on est curieux de la connaître, on la trouvera dans les *Mémoires*, VI, 511.

suprême argument, elle se dévêtit et montra sur son corps les traces visibles des justes brutalités dont elle avait souffert. Mais Casanova resta insensible à ce spectacle, comme aux larmes et aux prières de la fille : elle dut s'en retourner comme elle était venue, surprise et mortifiée de cet accueil dédaigneux. Casanova avait pourtant consenti à traiter encore une fois avec la mère : il louerait une petite maison où celle dont il voulait faire sa maîtresse se retirerait seule, loin de sa famille, et où il l'irait visiter ; une somme d'argent et une pension mensuelle dédommageraient la mère du sacrifice qu'elle prétendait faire. L'accord est conclu ; toutes les dispositions sont prises ; et voici enfin Casanova maître de la fille.

On le croirait tout au moins. Mais la première nuit qu'il passa auprès d'elle ressemble singulièrement à celle qu'elle avait déjà feint de lui accorder. Elle ne lui permet que de vaines caresses et des faveurs préliminaires. Quand il veut aller au fait, il rencontre un obstacle imprévu ; on lui objecte des raisons naturelles. Il cède une fois de plus. Mais, au matin, la belle étant encore endormie, Casanova constate la ruse et s'empare d'elle par surprise. Après une explication un peu vive, la Charpillon reçoit quelques horions mérités et Casanova abandonne le champ de bataille (1), mais non point sans espoir de retour.

(1) *Mémoires*, VI, 517-519.

En effet, le jeu se prolongea encore quelques jours, toujours avec les mêmes promesses, les mêmes tentatives et le même insuccès final ; il semble bien qu'il y ait quelque longueur dans ce passage des *Mémoires*.

Mais voici le dénouement : après avoir vingt fois failli tuer celle qui n'était qu'à demi sa maîtresse et qui mettait autant d'impudeur à s'offrir que d'adresse à se refuser, après avoir éprouvé dans le cours d'une même journée tous les tourments de la haine et toutes les fureurs de l'amour, une nuit, Casanova surprit la Charpillon en tête à tête avec un jeune coiffeur qui ne se contentait pas de lui mettre des papillotes. Une scène effroyable s'ensuivit : bris de meubles et de vaisselle, mêlée générale, raclée méthodique ; la fille presque nue s'enfuit en hurlant à travers les rues de Londres (1).

Le lendemain, Casanova, apaisé, sinon content, apprend que la Charpillon est rentrée chez elle, folle de peur et gravement malade. Une comédie trop bien jouée lui fait croire que la fille est à l'agonie. Désespéré, torturé par le remords, il prend la résolution de se tuer. Il allait se jeter dans la Tamise, quand il rencontra en route un ami qui parvient à l'emmener avec lui, le fait souper en joyeuse compagnie, et achever sa nuit au Ranelagh, où il aperçoit, dansant le menuet, la Charpillon qu'il croyait morte et pour qui il était sur

(1) *Mémoires*, VI, 531-533.

le point de se tuer (1). Cette fois, il était guéri. Il ne lui restait plus qu'un mauvais souvenir et le plaisir de la vengeance dont le récit occupe la fin du tome VI des *Mémoires* (2).

* * *

Nous ne croyons pas que le lecteur ait attendu la fin de cette analyse pour éprouver l'impression du « déjà vu » ou du « déjà lu » et pour voir surgir, à côté de cette figure féminine que nous avons essayé de faire revivre d'après Casanova, la brune silhouette de Conchita Perez de Garcia, l'héroïne du roman de Pierre Louys, *la Femme et le Pantin*.

Lorsque Casanova, lorsque Don Mateo Diaz commencent le récit de leur singulière infortune et content leur première rencontre avec la femme qui devait ravager leur vie, tous les deux font, en termes différents, une réflexion identique :

Le jour où je connus cette femme fut un jour néfaste pour moi, mes lecteurs pourront en juger. C'est vers la fin de septembre 1763 que je fis la connaissance de la Charpillon, et c'est de ce jour que j'ai commencé à mourir. Si la ligne perpendiculaire d'ascension est égale à la ligne de descente, comme cela doit être aujourd'hui premier jour de no-

(1) *Mémoires*, VI, 536-545.
(2) P. 555-558.

vembre 1797, il me semble pouvoir compter sur environ quatre années de vie, lesquelles se passeront bien vite, selon l'axiome : *Motus in fine velocior* (1).

Monsieur, il y a dans la jeunesse des gens heureux un instant précis où la chance tourne, où la pente qui montait redescend, où la mauvaise saison commence. Ce fut là le mien... Je date de là ma vie actuelle, ma ruine morale, ma déchéance et tout ce que vous voyez d'altéré sur mon front (2).

L'action se prépare, s'engage et se développe de la même façon dans *la Femme et le Pantin*, et dans les *Mémoires* de Casanova ; les divers épisodes du roman de Pierre Louys sont d'excellentes répliques des diverses péripéties que nous venons d'analyser ; de mêmes tempéraments, de semblables passions mènent par une voie identique ceux qui les subissent à un dénouement analogue. Certes, s'il y a imitation, cette imitation n'a absolument rien de servile ; mais il y a souvenir plutôt qu'imitation volontaire et consciente. Dans un milieu tout différent, et qui se trouve beaucoup plus adapté aux faits que celui où Casanova nous conduit, avec les ressources propres de sa sensibilité et de son imagination, Pierre Louys a transporté et revécu une aventure qu'un autre avait réellement vécue. Chose étrange : des deux récits, celui de Casanova sans doute est le seul

(1) *Mémoires*, VI, 484.
(2) P. Louys, *La Femme et le Pantin*, p. 64.

qui soit véridique, au sens étroit du mot, et c'est pourtant le moins vivant, le moins vraisemblable, le moins prenant des deux. La Charpillon, plus rouée et plus vénale, nous intéresse moins que Conchita, dont la sensualité a du moins quelque apparence de sincérité. Toutes les deux jouent au même jeu cruel, avec un égal talent pour ensorceler et faire souffrir leur victime : mais il y a chez l'Espagnole l'excuse et le charme d'une passion réelle. La supériorité et l'originalité de Pierre Louys s'affirment incontestables pour l'intelligence psychologique du sujet, si l'on peut parler de psychologie dans l'étude d'un *cas* qui n'a presque rien à faire avec l'âme. Sa maîtrise personnelle demeure également indiscutable dans la mise en scène, l'intérêt continu du récit, l'adaptation des personnages au décor, toute la partie proprement descriptive du décor.

Aux *Mémoires* de Casanova, Pierre Louys a emprunté l'idée première du sujet, toute la série des subterfuges, des prétextes, des ruses imaginés par la fille pour refuser, après l'avoir promise sans cesse, l'étreinte définitive dont l'attente énervée tient en haleine le lecteur pendant plus de cent pages. La scène de la séduction, la première visite de l'amant chez la fille, les premières tentatives et les premières promesses, les défaites successives, la scène du lit, celle de la grille, où le Morenito joue le rôle du galant coiffeur, tout un ensemble de détails dont un lecteur attentif se rendra compte

aisément et qu'il serait hors de propos de rappeler ici, — justifient suffisamment le rapprochement que nous avons voulu faire. Ceux qui seraient curieux d'une précision plus grande compléteront sans difficulté notre observation par la lecture comparée des *Mémoires* et du roman.

L'analogie est évidente. Que prouve-t-elle ? Tout d'abord, et nous tenons à insister sur ce point, elle ne met nullement en question l'originalité d'un artiste aussi probe et aussi personnel que Pierre Louys. On a signalé récemment (1) la parenté qui lie *Aphrodite* et les *Chansons de Bilitis* à certaines œuvres légères et aimables du dix-huitième siècle, notamment au *Temple de Gnide* de Montesquieu. Il ne serait pas difficile de suivre à travers les livres de Pierre Louys la trace de l'influence que ce siècle païen, sensuel et libertin, a exercée sur le plus parfait de nos conteurs. Par delà notre littérature réaliste et romanesque, l'auteur de *la Femme et le Pantin* se rattache à la lignée des Crébillon, des Laclos, des Lesage, des Moncriff, plus directement qu'aux néo-classiques, dont on lui impose quelquefois la société. La vie prodigieuse des sens, les jeux variés du corps, la savante ou brutale harmonie des caresses, la préoccupation constante, exclusive, de la femme et de l'amour, tels sont les motifs essentiels qui dominent son œuvre :

(1) R. Frène, *Bilitis, Aphrodite et le Temple de Guide*, dans le *Mercure de France* du 15 mars 1907.

ils sont de ceux que l'observation personnelle ne suffit pas à entretenir ; il y faut une documentation plus riche, plus humaine aussi. Un conteur de cette trempe se double nécessairement d'un érudit : celui-ci nourrit et fortifie son inspiration par une connaissance sûre et détaillée des littératures classiques ; les mémoires du dix-huitième siècle lui sont aussi familiers que l'anthologie grecque ; sa curiosité et sa sympathie vont manifestement, non au labeur patient, appliqué, artificiel des écrivains de pure imagination, mais à toute œuvre qui reflète avec précision la vie multiforme d'une époque ou d'un homme. A ce titre, tout ce qui a le caractère d'une confession, d'une autobiographie, d'un journal intime, que ce soit les *Dialogues* de Lucien ou les *Mémoires* de Casanova, l'intéresse particulièrement. Tout récemment encore ne trouvait-il pas le secret du manuscrit mystérieux de Legrand de Beauvais ? Quelles découvertes inattendues, quelles révélations piquantes ne laisse pas espérer cette collection énorme de documents personnels, de lettres de confidences, cette *Histoire des femmes que j'ai connues*, dont l'auteur, en la dissimulant sous le voile épais d'une ingénieuse cryptographie, semblait réserver la primeur à un esprit digne de la comprendre et de l'apprécier ! Si de cet énorme recueil d'indiscrets bavardages doivent sortir quelque jour, sous la plume alerte de Pierre Louys, quelques nouvelles délicates, les Mémoires énigmatiques de Legrand de Beauvais

n'auront pas été écrits en vain. Ceux de Casanova empruntent de même un intérêt nouveau et une valeur particulière au roman qu'ils ont inspiré et que nous avons essayé de ramener à sa source.

CHAPITRE VI

LE TEXTE DES MÉMOIRES

Une nouvelle édition des *Mémoires* — L'odyssée d'une Odyssée.

I. Histoire des éditions.
Carlo Angiolini et le manuscrit. — Les fragments d'*Uranie* et la traduction allemande. — La traduction de la traduction: édition Jung et Aubert de Vitry. — Les corrections de Laforgue : l'édition *princeps*. — Editions Cosson, Paulin, Méline, Rosez et Garnier.

II. Deux textes différents : les éditions Rosez et Garnier comparées. — Questions de dates. — Episodes de Saint-Germain et de la Charpillon. — Un pastel et une miniature. — Deux dénouements d'une même aventure.

III. Une lacune regrettable : une nuit à Madrid. — Histoire d'une dame inconnue, d'une porte secrète et d'un cadavre. — Pourquoi Casanova fut incarcéré au *Buen-Retiro*.
Nécessité d'une édition définitive.

Il semble très vraisemblable qu'on va nous donner enfin, non pas une nouvelle édition des *Mémoires* de Casanova, mais l'édition, la première édition exacte et correcte de cette œuvre

dont l'originale destinée a subi jusqu'à présent presque autant de vicissitudes que celle de l'auteur.

Un étrange mystère a longtemps entouré l'origine de ces *Mémoires* dont on a été jusqu'à contester à plusieurs reprises, et d'une voix autorisée, l'authenticité. Pourtant rien n'est plus clair, rien n'est mieux connu aujourd'hui que leur histoire. Si nous la rappelons brièvement ici, après Brockhaus, Armand Baschet, Uzanne, Symons et quelques autres, ce n'est pas pour en donner une version nouvelle, mais pour expliquer la forme incertaine et mutilée sous laquelle le texte de Casanova nous est parvenu, pour démontrer la nécessité qu'il y aurait à en présenter un état scrupuleusement conforme à celui du manuscrit.

I

C'est en 1820, plus de vingt ans après la mort de Casanova, que Carlo Angiolini apporta à l'éditeur Brockhaus de Leipzig le manuscrit des *Mémoires* portant pour titre : *Histoire de ma vie jusqu'en l'an* 1797 (1). Cet ouvrage comprenait douze liasses écrites de la main de Casanova sur un gros papier jaunâtre, du format ministre ; on

(1) Cf. F.-A. Brockhaus, *Catalogue complet des publications depuis* 1805 *jusqu'à* 1872, p. 176-177; et *F.-A. Brockhaus, sa vie et ses actes*, t. II, p. 336 à 343.

n'y a signalé qu'une lacune : les chapitres 4 et 5 du douzième volume manquent et ont dû être retranchés par l'auteur lui-même, qui aurait eu l'intention de les corriger ou de les récrire (1).

Ce manuscrit, l'original même des *Mémoires*, qui est connu depuis près d'un siècle et qui n'a jamais cessé d'être la propriété d'éditeurs intelligents et avertis, n'a pas été publié *une seule fois* textuellement, et toutes les versions qu'on en a données jusqu'à ce jour ont été ou honteusement mutilées ou gauchement travesties. Et c'est peut-être une aventure unique dans l'histoire des lettres, qu'il se soit trouvé chaque fois quelqu'un d'assez complaisant ou d'assez peu scrupuleux pour altérer, par ignorance, timidité ou parti pris, l'odyssée d'une vie si riche et si précieuse.

La première en date des éditions, mais qui ne

(1) D'après A. Symons, *Casanova à Dux*, dans le *Mercure de France* d'octobre 1903. A. Symons a retrouvé dans les manuscrits de Casanova à Dux un *Extrait des chapitres IV et V* écrit sur du papier semblable à celui des *Mémoires*; cette liasse comprend quarante-quatre feuillets, et, malgré le titre d'*Extrait*, paraît contenir presque toute la matière des chapitres manquants, notamment la suite de l'histoire d'Armelline et Scolastica, qui était interrompue par la fin brusque du chapitre III. — Dans l'édition définitive des *Mémoires*, nous espérons que ces chapitres reprendront leur place. — Tous ceux qui sont allés à Dux et qui ont vu les papiers de Casanova sont d'accord sur l'intérêt de ces manuscrits; cf. L. Herbert, dans la *Neue freie Presse* du 10 juin 1868, et l'article d'un anonyme dans la *Gazette d'Augsbourg* du 26 juin 1875, sous le titre : *Bœmische Wanderungen*.

mérite à aucun titre le nom d'édition originale, est une traduction allemande faite par G. de Schütz et dont quelques morceaux furent d'abord publiés, à titre de curiosité historique, dans la revue *Urania* en 1822. Puis cette traduction parut en douze volumes successifs à la librairie Brockhaus, de 1822 à 1828. Mais cette publication, comme le titre allemand l'indique (1), ne contient que des fragments du texte original; on ne saurait trop le répéter, car quelques-unes des éditions françaises qui ont suivi celle-ci renferment les mêmes omissions et les mêmes inexactitudes. En ne donnant que certains extraits des fameux *Mémoires*, l'éditeur avait ses raisons et ses scrupules, qui étaient légitimes à cette époque, mais qui ne seraient plus admissibles aujourd'hui : vingt-quatre ans seulement après la mort de celui qui les avait écrites, toutes brûlantes encore de tant de passions diverses, ces pages dans leur brutale franchise risquaient d'alarmer trop de pudeurs, de réveiller trop de haines, de blesser trop de vanités. Il y avait quelque sagesse, il y avait aussi beaucoup de prudence dans la décision de l'éditeur. Mais il aurait peut-être mieux valu attendre et ne rien publier du texte de Casanova, que d'en donner si vite cette version mensongère et in-

(1) *Aus den Memoiren des Venetianers Jacob Casanova de Seingalt.* On avait notamment supprimé les passages par trop érotiques, par crainte de la censure.

complète, source de toutes les erreurs et de toutes les fantaisies qui devaient se perpétuer.

Les conséquences ne se firent pas attendre; à peine, en effet, la traduction allemande avait-elle commencé de paraître qu'on vit surgir en France une édition nouvelle, traduction d'une traduction, œuvre sans aucune originalité et sans aucun intérêt, due à la collaboration de Jung et d'Aubert de Vitry (1).

Les choses en étaient là et le texte intégral était encore inconnu, quand se produisit l'incident le plus funeste à coup sûr dont aient eu à souffrir les *Mémoires*. Soucieux de présenter au public, le plus tôt possible, l'œuvre même de Casanova, c'est-à-dire le texte français écrit à Dux, l'éditeur Brockhaus eut la fâcheuse idée de charger un Français de revoir le texte, d'en atténuer les gaillardises, les hardiesses de pensée et de style, d'en corriger les soi-disant écarts de langage.

Ce travail de désorganisation, aussi maladroit qu'inutile, eut lieu pendant que la traduction allemande était encore en cours de publication, entre 1822 et 1826, et il eut pour auteur un certain Jean Laforgue, professeur de français à Dresde. Tous ceux qui ont pu voir le manuscrit et en comparer

(1) Éditée en dix volumes in-12 chez Tournachon-Molin, Paris, en 1825. Les trois premiers volumes sont traduits par Jung, les sept autres par Aubert de Vitry.

le texte avec celui qui a été publié et que nous devons aux élucubrations du sieur Laforgue sont unanimes à protester contre une semblable infidélité. Des exemples précis empruntés à la version de Casanova et rapprochés de celle de son collaborateur imprévu ont été donnés (1) : toutes ces citations attestent la profonde incompréhension, la platitude, l'incompétence du rhabilleur ; toutes font regretter que des scrupules exagérés aient engagé l'éditeur à lui livrer sans défense le manuscrit. Tantôt, c'est sa morale personnelle, sa pudeur qui s'alarme devant une pensée trop hardie et en atténue la portée ; tantôt, c'est son purisme qui s'inquiète d'une forme originale et savoureuse, ou son ignorance qui reste en défaut devant un détail historique. Symons avoue qu'il lui a été difficile de trouver trois phrases consécutives qui fussent demeurées intactes. On avait déjà une traduction allemande de la version française : c'était une traduction française que Jean Laforgue apportait, et qui pis est, une traduction infidèle (2).

L'édition qui sortit de ce travail tient pourtant lieu, jusqu'à présent, d'édition princeps, comme étant, faute de mieux, la plus proche du manuscrit. Elle mit douze ans à paraître, de 1826 à 1838, comprend douze tomes, autant qu'il y avait de

(1) Par exemple, par A. Symons, *loc. cit.*

(2) A. Baschet, dans ses *Preuves curieuses de l'authenticité des Mémoires,* se montre beaucoup trop indulgent pour les corrections de Laforgue.

liasses dans le manuscrit, et porte successivement trois noms d'éditeurs différents (1).

La plupart des éditions qui suivirent, ou bien reproduisent le texte de Laforgue, ou bien s'inspirent, plus fâcheusement encore, de la traduction Jung et Aubert de Vitry, ou bien prennent avec le manuscrit des libertés nouvelles. Nous citerons, parmi les principales, qui parurent entre 1830 et nos jours, celles de Cosson, de Paulin, de Méline de Rosez et de Garnier (2).

Les plus populaires, et qui sont celles dans lesquelles presque tout le monde a lu les *Mémoires* de Casanova, sont les éditions Rosez et Garnier (3).

Or il y a entre les deux des divergences si considérables qu'on a peine à les considérer comme deux versions de la même œuvre ; quiconque a lu les *Mémoires* dans le texte de l'une les reconnaîtra

(1) T. I et II (1826), t. III et IV (1827), chez Brockhaus, à Leipzig, et chez Ponthieu, à Paris; t. V, VI, VII et VIII (1832), chez Heidelhoff et Campé, à Paris; t. IX, X, XI et XII (1838), à Bruxelles, sans autre indication. Les derniers volumes, au lieu d'être édités à Paris, parurent à Bruxelles par crainte de la censure française.

(2) L'édition Cosson, Paris (1830), est incomplète et ne renferme que les deux premiers volumes; l'édition Paulin, Paris (1833-1837), comprend dix volumes in-8° et a été réimprimée en 1843 en quatre volumes in-12; celle de Méline, Bruxelles (1883), compte dix volumes in-18, mais est incomplète; celle de Rosez, Bruxelles (1860-1863), parut en six volumes in-12, puis fut reprise (1871) en six volumes in-8°; enfin celle de Garnier, Paris, parut d'abord (1879) en huit volumes in-8°, puis (1880) en huit volumes in-18.

(3) L'édition Rosez a été tout récemment reprise, sans aucun changement de texte, avec la firme Flammarion.

malaisément dans le texte de l'autre, et nous voudrions précisément donner ici quelques curieux exemples de ces singuliers écarts pour démontrer une fois encore la nécessité où nous sommes de posséder non plus un texte, mais le texte de Casanova.

II

On sait que le manuscrit des *Mémoires* se termine brusquement avec l'année 1774 et non avec l'année 1797, comme le titre le ferait supposer. Aussi n'ont-ils pas de fin à proprement parler, et l'auteur, qui a vraisemblablement été interrompu par la maladie et la mort dans son travail de rédaction (1), nous abandonne sans congé en plein courant des événements. A ce moment de son récit, il est à Trieste où il a retrouvé une femme qu'il avait aimée autrefois à Milan, Irène Rinaldi.

Voici quelles sont les dernières lignes de ce dernier chapitre dans l'édition Garnier (2) :

(1) M. le docteur Guède suppose avec assez de vraisemblance que Casanova étant devenu après sa rentrée en grâce à Venise, en 1774, agent secret du tribunal des Inquisiteurs pour le service intérieur de Venise, il lui répugnait d'avouer qu'il avait exercé ce métier d'espion pendant sept ans. C'est pour cela qu'il aurait volontairement arrêté son récit à l'année 1774. — Armand Baschet pense que les volumes disparus parlaient trop librement du comte de Waldstein et de la vie de Casanova à Dux, et qu'on les aurait détruits par mesure de discrétion.

(2) T. VIII, p. 443.

Irène quitta Trieste au commencement du carême avec la troupe dont elle faisait partie ; je la retrouvai trois ans plus tard à Padoue, avec sa fille, devenue charmante et avec laquelle je renouvelai connaissance de la façon la plus tendre.

Dans l'édition Rosez (1) ce texte est ainsi travesti :

Elle quitta Trieste avec toute la troupe *vers le milieu du carême*. Le lecteur la retrouvera *cinq ans plus tard* à Padoue, lors de mes relations intimes avec sa fille... *matre pulchra filia pulchrior*.

On voit que sur deux points au moins, et sur deux points de fait, les deux textes diffèrent sensiblement. Et cet écart est d'autant plus frappant, quand il s'agit de dates, qu'en général la chronologie des *Mémoires* est d'une scrupuleuse exactitude et que les faits s'y accordent presque partout avec les dates (2).

La façon dont est annoncée, suivant l'édition, la mort de Saint-Germain nous donne un nouvel exemple de ce désaccord : « *il y a six ou sept ans* qu'il est mort à *Schlesvig* », dit un texte (3) ; « j'appris *depuis* que le célèbre charlatan était mort en *Silésie* », dit l'autre (4). Et nous pensons

(1) T. VI, p. 446.
(2) Cette exactitude a été démontrée par une série d'observations précises faites sur tout le texte des *Mémoires* par M. le docteur Guède.
(3) Garnier, VII, 73.
(4) Rosez, VI, 79.

avoir montré que l'une au moins de ces deux affirmations était une grossière erreur.

L'ensemble des faits relatifs aux diverses rencontres de Casanova et de Saint-Germain est d'ailleurs à peu près identique dans les deux versions. Voici pourtant un fragment pour lequel on s'étonnera d'autant plus de voir le texte varier qu'il s'agit, non pas de la prose de Casanova lui-même, mais d'un billet de Saint-Germain qu'il cite dans son récit :

Edition Rosez (1).

« Mes occupations me mettent dans la nécessité de refuser toute espèce de visites, mais vous faites exception. Venez donc : vous serez introduit sur le champ. Seulement, ne vous nommez pas à mes gens. Je ne vous invite pas à partager ma table : elle ne vous conviendrait pas, surtout si vous avez conservé votre ancien appétit. »

Edition Garnier (2).

« Mes occupations m'obligent à ne recevoir personne ; mais vous faites exception. Venez à l'heure qui vous conviendra le mieux ; on vous introduira dans ma chambre. Vous n'aurez besoin de prononcer ni mon nom ni le vôtre. Je ne vous offre pas la moitié de mon dîner, car ma nourriture ne peut convenir à personne, et à vous moins qu'à tout autre, si vous conservez encore votre ancien appétit.

(1) T. VI, 76.
(2) T. VII, 71.

Sur d'autres points, les divergences s'accentuent : l'épisode de la Charpillon, notamment, dont nous avons fait l'objet d'une étude spéciale, présente les plus curieuses oppositions.

L'époque à laquelle se place cette aventure, comme Casanova le constate lui-même, est un des moments les plus décisifs de son existence : c'est à travers les troubles et les désillusions de cet amour manqué, qu'il a senti les premiers frissons avant-coureurs de la décadence et de la vieillesse. Voici en quels termes solennels il nous fait cet aveu ; on comparera les détails intéressants des deux textes :

Edition Rosez (1).

J'ai noté cette époque, *septembre* 1763, comme une des crises de ma vie. Véritablement c'est à partir de là que *je me suis senti vieillir. Je n'avais que trente-huit ans ;* mais si, dans le cours ordinaire de la nature, la ligne descendante peut se mesurer sur l'ascendante, je crois pouvoir compter *aujourd'hui* (1797) *sur quatre*

Edition Garnier (2).

C'était *vers la fin de septembre* 1763 que je fis la connaissance de la Charpillon, et c'est de ce jour que *j'ai commencé à mourir.* Si la ligne perpendiculaire d'ascension est égale à la ligne de descente, comme cela doit être *aujourd'hui, premier jour de novembre* 1797, il me semble pouvoir compter sur *environ quatre années de vie,*

(1) T. VI, p. 6.
(2) T. VI, p. 484.

ans d'existence au plus; et ceux-là iront assez vite, en vertu du principe : Le mouvement s'accélère vers la fin.

lesquelles se passeront bien vite selon l'axiome :

Motus in fine velocior.

Il y a conformité absolue entre les dates et les indications chronologiques, mais avec certaines précisions en plus ou en moins, suivant l'édition, qui ne laissent pas d'être frappantes et dont on voudrait connaître l'origine.

Qu'on savoure maintenant ces deux portraits de la Charpillon, identiques quant au fond, si l'on veut, mais qui se ressemblent pourtant aussi peu qu'un pastel et une miniature de la même personne :

Edition Rosez (1).

La Charpillon que tout Londres connaissait alors, et qui peut-être est encore vivante aujourd'hui, était une beauté rare et accomplie : *des cheveux châtains, des yeux d'un bleu d'azur, la peau d'une blancheur éblouissante, la taille*

Edition Garnier (2).

La Charpillon que tout Londres a connue, et qui, je crois, vit encore, était une de ces beautés auxquelles il est difficile de découvrir le moindre défaut physique. *Ses cheveux étaient d'un beau châtain clair, et d'une longueur et d'un*

(1) T. VI, p. 7.
(2) T. VI, p. 485.

fine, la gorge d'une plénitude voluptueuse, la main exquise, le pied mignon, et puis dix-sept ans à peine. Je n'ai jamais vu de physionomie plus trompeuse. La nature n'avait jamais menti plus impudemment que sur ce visage, qui annonçait tant de candeur et d'innocence.

volume étonnants, ses yeux bleus avaient à la fois la langueur naturelle à cette couleur et tout le brillant des yeux d'une Andalouse ; sa peau, légèrement rosée, était d'une blancheur éblouissante, et sa taille élevée promettait d'atteindre à vingt ans la taille élancée de Pauline. Sa gorge était peut-être un peu petite, mais d'une forme parfaite ; elle avait les mains blanches et potelées, minces et un peu plus longues que ne le sont les mains ordinaires ; avec cela, le pied le plus mignon, et cette démarche noble et gracieuse qui donne tant de charme, même à une femme ordinaire. Sa physionomie douce et ouverte avait l'expression de la candeur et semblait annoncer cette délicatesse de sentiment et cette sensibilité exquise qui sont toujours des armes irrésisti-

> bles dans le beau sexe. Dans ces points seulement, la nature s'était plu à mentir sur sa figure.

Visiblement, le premier portrait, celui de l'édition Rosez, est d'un dessin plus net et plus serré, les touches plus précises, les traits plus sobres. Faut-il reconnaître dans le second la verve ampoulée et diffuse du sieur Lalorgue? En tout cas, deux détails attirent l'attention : *la gorge d'une plénitude voluptueuse*, devenue : *la gorge un peu petite, mais d'une forme parfaite*, et l'indication d'âge : *dis-sept ans à peine*, radicalement supprimée.

Nous avons noté aussi d'amusantes variations dans les deux récits qui suivent ce portrait : pour la scène de la baignoire, pour l'artifice du peignoir et du fauteuil, pour la promenade à Richmond, les textes s'écartent sensiblement l'un de l'autre. Mais nous ne pouvons entrer dans le détail et nous nous bornerons, avant d'abandonner cet épisode, à marquer combien le dénouement en est différent, suivant l'édition dans laquelle on le lit.

On se rappelle comment Casanova, après avoir été vingt fois berné et bafoué par une fille qu'il désirait en dépit de tout, fut guéri de cet amour par le plus imprévu et le plus banal des coups de théâtre : il rencontre dans un lieu de plaisir, dansant le menuet en joyeuse compagnie, celle qu'il

croyait morte et pour laquelle il était au moment de se tuer. Cette rencontre, et la bienfaisante désillusion qui s'ensuivit, donne lieu, d'après le texte de l'édition Garnier, à des transports oratoires exagérés ; notre héros ne nous fait grâce ni de ses réflexions ni de ses apostrophes. Il s'est réfugié dans une allée écartée où il peut s'abandonner à loisir aux méditations philosophiques dont il ne nous épargne aucun article. Dans l'édition Rosez, le dénouement est bien plus simple et plus naturel : pas de déclamation, pas de philosophie ; une seule phrase termine la rencontre :

Ecarter les spectateurs, marcher droit à la Charpillon et lui adresser la parole, tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil. « Je ne sais pas ce que je lui dis, mais elle s'enfuit, épouvantée. »

Ici encore, il y a dans ce texte, avec plus de concision, plus de vraisemblance que dans l'autre.

III

A côté de ces divergences de textes, qui peuvent s'expliquer par une lecture incorrecte ou hâtive, par une fantaisie ou une erreur de copiste, mais qui n'en sont pas moins regrettables et déconcertantes, il y a souvent dans l'une des éditions, par rapport à l'autre, des lacunes considérables.

Tous ceux qui ont lu les *Mémoires* dans l'édition Rosez ont certainement présente à l'esprit la tragique et mystérieuse aventure dont Casanova fut le héros à Madrid avec une femme inconnue (1). Le récit de cette aventure, dans la suite des événements, se place entre les amours de notre Vénitien avec doña Ignazia et son arrestation suivie de détention au Buen-Retiro.

Casanova avait été intéressé, puis séduit, avec cette fougue qu'il portait dans toutes ses entreprises amoureuses, par l'énigmatique manège d'une jeune femme dont les fenêtres s'ouvraient juste en face des siennes. Il rêvait un soir au moyen de pénétrer dans la maison où vivait la belle inconnue, quand une jalousie s'ouvrit à point pour donner passage à une petite main blanche, souple et fine, qui laissa tomber aux pieds du rêveur une clef et un billet. Nous voici à Séville, en pleine intrigue de Beaumarchais !... Non, car la comédie galante se change brusquement en un drame des plus sombres. Avec la clef et suivant les instructions du billet, Casanova pénètre à minuit, par une petite porte, dans le vieil hôtel muet. On l'attend. Des vêtements de femme frissonnent à ses côtés; on lui prend la main. Il se laisse conduire. Parvenu dans la chambre de l'inconnue, qu'il appelle Dolorès, il se jette à ses pieds et croit déjà toucher au bonheur. Elle, ardente et grave,

(1) Édition Rosez, t. VI, p. 228 à 232.

exige des serments d'amour, qu'il prodigue sans arrière-pensée. Le lit, entouré de rideaux, se devine dans l'ombre, au fond de la pièce. Le voluptueux Casanova se laisse attirer sans résistance vers l'obscurité propice; la belle écarte violemment les rideaux, et le cadavre d'un jeune homme, à demi nu, apparaît sur le lit en désordre.

— Ce cavalier était mon amant, dit la femme; il me trompait; je l'ai tué.

Et elle exige de son hôte, pris au piège, qu'il la débarrasse de ce cadavre en allant le jeter à la rivière. Casanova avait juré, il était trop galant homme pour se dérober et trop beau joueur pour s'étonner outre mesure de ce dénouement imprévu. Mais parmi ses aventures d'amour, n'est-ce pas une des plus originales et des plus dramatiques ! Le voilà, en pleine nuit, dans une ville où il se sait déjà entouré de soupçons, portant sur ses épaules, pour obéir à une femme inconnue dont il n'a pas même obtenu un baiser, le corps ensanglanté d'un homme qu'il n'a pas tué. Il s'acquitte péniblement de son effroyable besogne, rentre chez lui dans un état de confusion et de terreur inexprimable, et ne songe plus qu'au moyen de quitter promptement Madrid. Le lendemain il était arrêté.

Il y a dans cette histoire tous les éléments d'une bonne nouvelle fantastique suivant la formule, et le sujet n'en a peut-être pas été perdu pour tout le monde. Comment expliquer qu'un épisode aussi frappant ne se retrouve pas dans l'édition Garnier ?

Comment, s'il est réel, a-t-il pu échapper aux éditeurs ? et comment, s'il est interpolé, a-t-on pu l'ajuster si adroitement à la trame du récit ? Car non seulement il ne fait pas tache et se lie naturellement à l'action du chapitre, mais on peut trouver dans ces événements le prétexte inavoué, sinon la cause directe, de l'arrestation et de la détention dont le récit termine cette partie des *Mémoires*.

Dans l'édition Rosez, l'aventure de l'inconnue se place entre l'adieu à doña Ignazia et l'arrestation. Dans l'édition Garnier, toute cette aventure est supprimée, et il n'y a rien entre l'adieu et l'arrestation que cette phrase : « *Le lendemain*, je dînai chez Mengs, et *le surlendemain*, à quatre heures, un homme de mauvaise mine m'aborda dans la rue (1)... » C'est donc bien dans ce *lendemain* si prestement esquivé que réside tout le mystère. A s'en tenir au texte de l'édition Garnier, Casanova aurait été arrêté sous l'inculpation de port et de détention d'armes prohibées. Mais un inconnu qui l'avertit du danger qui le menace ajoute à son avis ce détail précieux : « L'alcade sait ou croit savoir *plusieurs autres choses* qui l'autorisent à se saisir de vous et à vous conduire en prison. » Le même prétexte, le même avis, le même détail se retrouvent dans l'édition Rosez à peu près dans les mêmes termes. Mais n'est-il pas permis de voir dans l'étrange aventure nocturne, que nous avons rap-

(1) Edition Garnier, t. VII, p. 414.

pelée, l'une au moins de ces raisons secrètes qui justifiaient l'arrestation?

En réalité, toutes les fois que Casanova a eu des démêlés avec la police des pays où il vivait à Venise, en Angleterre, en France, en Espagne, il ne savait trop lui-même, à l'instant où on l'arrêtait, de quelle faute il aurait précisément à rendre compte. Et c'est pour cela qu'à travers sa narration volontairement confuse, ces mesures de rigueur nous paraissent le plus souvent obscures ou arbitraires. Le coureur de tripots et d'alcôves qui voisinait en lui avec le bretteur, le cabaliste et l'escroc, avait sans cesse sur la conscience plus d'une peccadille, et quand on pouvait lui faire endosser par surcroît celles des autres, on ne s'en faisait pas faute. C'est ce qui paraît bien lui être arrivé pour cette fois à Madrid avec sa tragique inconnue (1).

*
* *

Les exemples que nous venons de rapporter et qu'il n'aurait pas été difficile de multiplier prouvent jusqu'à l'évidence que nous ne possédons pas un texte vraiment complet et exact des *Mémoires*. Que les deux éditions les plus répandues puissent

(1) La suppression de ce curieux épisode n'est pas la seule lacune que l'on puisse trouver dans l'édition Garnier par rapport à l'édition Rosez ; tout un chapitre, le seizième du tome IV, se trouve brusquement coupé à la fin ; dans l'édition Rosez, les intrigues de Casanova avec Mme Zeroli sont, à cet endroit, plus longuement développées.

présenter des écarts aussi considérables, cela ne surprendra personne, si l'on songe aux conditions étranges dans lesquelles cette œuvre a été éditée jusqu'à présent, aux mutilations qu'elle a subies, aux remaniements de toute nature dont elle a été l'objet. Il est utile, d'ailleurs, de faire observer que ces divergences s'accentuent entre les deux textes à mesure qu'on avance vers la fin de l'ouvrage, et que les premiers volumes sur presque tous les points se trouvent très souvent d'accord. Mais il n'en persiste pas moins de graves incertitudes dans l'ensemble de la narration.

Si, comme nous espérons l'avoir établi, on peut attribuer aux *Mémoires* de Casanova une valeur documentaire réelle, si on peut leur demander, tout au moins pour l'histoire des mœurs et de la société, quelques-unes de ces informations vécues que l'érudition et la critique ne doivent pas négliger, il importe que nous possédions un texte exempt de toute tache et de toute fantaisie. Ce que nous voulons connaître, ce qu'il nous faut consulter, ce ne sont pas les interprétations plus ou moins arbitraires d'un éditeur ou d'un adaptateur, c'est la parole même du subtil et galant Vénitien ; sa vie, dans un carnaval perpétuel, n'aura été qu'un long travestissement ; l'histoire de sa vie ne doit pas s'envelopper plus longtemps du même mystère. L'heure est venue de faire tomber le masque impénétrable dont l'ironique sourire cachait une figure d'humanité profonde et vraie.

APPENDICE I

PIÈCES CURIEUSES ET PEU CONNUES RELATIVES A SAINT-GERMAIN (1).

On consultera avec fruit sur Saint-Germain, outre les sources que nous avons nous-mêmes indiquées :

Fr. Bülau, *Geheime Geschichten*. Barthold, *Die geschichtlichen Persönlichkeiten in Casanovas Memorien*, II. 44-99. Charles de Hesse, *Mémoires de mon temps*. London Chronicle, 1760, p. 532. Lamberg, *Mémorial d'un mondain*, 1775, p. 80 sqq ; p. 100 sqq. *Tablettes fantastiques*, 1782. Voltaire, *Œuvres*, édit. Beuchot, LIII, 333 : LVIII, 360, 390. Hanssen, *Chronik von Eckernförde*, 60. Der deutsche Herald, 1893, n° 10. Schelswiger Nachrichten, 1893, 31 août. D. Thiébault, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, Paris, 1804, t. V, p. 96.

∴

Extrait du *Mémorial d'un mondain*, du comte Maximilien Lamberg (2) :

Un personnage rare à voir, c'est le marquis d'Aymar, ou Belmar, connu sous le nom de Saint-Germain...

(1) Toutes ces pièces proviennent des obligeantes communications de M. Louis Bobé et de M. Tage E. Bull.

(2) Au cap Corse, et se trouve aussi à Francfort-sur-le-Mein, chez J.-G. Esslinger, 1775, p. 100 sqq.

Le roi en lui donnant Chambord, à la mort du maréchal de Saxe, l'embrassa en le quittant ; Saint-Germain était vu dans toutes les bonnes maisons, j'ose dire avec distinction : il allait souvent chez la princesse d'Anhalt, mère de la czarine d'aujourd'hui. « Il faut que j'aime bien, « lui dit-il, de me trouver avec vous, princesse, pour « oublier, comme j'ai fait, que ma voiture m'attend depuis « deux heures pour me conduire à Versailles. »

On ne sait au reste qui est cet homme singulier ; on le croit Portugais ; il a mille talents peu ordinaires dans un seul homme, il joue supérieurement du violon, mais derrière un écran, on croit entendre alors cinq ou six instruments à la fois...

Saint-Germain dit avoir enseigné à Wildmann le secret d'apprivoiser les abeilles, et de rendre les serpents attentifs à la musique et au chant...

J'ai transcrit une lettre très intéressante qu'il m'écrivit de Mantoue, en 1773 : « Je vis Wildmann à La « Haye, lorsque j'y fus arrêté, j'insistais ; avant de donner « mon épée, que l'on me fit parler à M. d'Affry, ambassa- « deur de France près de leurs Hautes Puissances ; j'y « fus conduit dans ma voiture avec l'officier chargé de « veiller sur ma personne ; M. l'ambassadeur me reçut « comme s'il était surpris de me voir, mais bientôt il dit « au garde de se retirer, d'avertir surtout MM. les bourg- « mestres que, jouissant de la protection du roi, j'étais « sous la sauvegarde de Sa Majesté aussi longtemps que « je resterais en Hollande (1). »

(1) Ce curieux récit, qui se trouve en contradiction absolue avec celui des *Mémoires* de Casanova, nous paraît peu digne de foi. — Saint-Germain avait en Hollande des amis puissants, le comte Bentinck van Rhoon, entre autres ; c'est lui, et non pas Cornelis Calkœn, comme le rapporte Casanova, qui avertit à temps Saint-Germain de son arrestation imminente. Il lui procura un passeport et le fit conduire dans

∴

Saint-Germain et le secret de Louis XV :

Correspondance de Voltaire ; lettre au Roi de Prusse du 15 avril 1760 :

M. le duc de Choiseul, M. de Kaunitz, M. Pitt ne me disent point leur secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain, qui a soupé autrefois avec les Pères du Concile de Trente, et qui aura probablement l'honneur de voir Votre Majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point et qui sait tout.

Frédéric II répond tout bonnement que le comte de Saint-Germain était *un conte pour rire*.

∴

Saint-Germain à Paris :

En 1757, Saint-Germain fréquentait la maison du comte Erhard Wedel Frijs, ministre de Danemark à Paris, et c'est là que le comte Andreas Peter Bernstorff, illustre homme d'État danois, l'a vu assez souvent. Le comte Bernstorff, dans une lettre inédite, parle d'une manière assez dédaigneuse du fameux alchimiste qu'il appelle adepte et faiseur de miracles :

Je n'étais ni son ami ni son admirateur, et j'espère qu'il a oublié combien il en était vraiment vexé, mais vingt-deux années se sont écoulées depuis... Maintenant,

son propre carrosse à Hellevœtsluis. Le ministre du roi d'Angleterre avait délivré un passeport en blanc, et Bentinck y mit le nom de Saint-Germain.

je suspends mon jugement, mais j'avoue que je suis toujours très disposé à me méfier d'un homme dont les qualités ont été toujours cachées et qui a constamment soutenu des assertions absurdes, un homme changeant de nom sans cesse et se présentant tantôt comme adepte et tantôt comme grand seigneur prodiguant les bienfaits particuliers de la Providence.

*
* *

Saint-Germain en Angleterre :

Extraits de *The London Chronicle*, or *Universal Evening Post*:

Vendredi 2 mai. — La Haye, 26 avril. Un certain comte de Saint-Germain, dont on a beaucoup parlé pendant plus de trois mois, a disparu. Les États Généraux, à la demande d'une puissance voisine, avaient accordé un mandat d'arrêt contre lui. Il s'est enfui à Londres, « dépotoir commun de Rome et de Paris ».

3-6 mai.

Lundi 5 mai. — Le comte de Saint-Germain, mentionné dans notre dernier numéro comme étant arrivé ici de Hollande, est un étranger à qui le roi de France a accordé asile dans son royaume. Trouvant que la liberté avec laquelle il y parlait des affaires publiques pouvait le mettre en mauvaise posture, il quitta Paris et alla en Hollande où il prétendit être chargé des négociations les plus secrètes entre la France et la République. M. d'Affry présenta un mémoire en règle demandant qu'il fût arrêté et envoyé sous bonne garde à Anvers, pour être conduit en France. Mais le prétendu comte eut vent de la chose assez à temps pour passer en Angleterre.

8-10 mai.

Vendredi 9 mai. — Le personnage qui se donnait le titre de comte de Saint-Germain en Hollande... et qui est arrivé dernièrement en Angleterre, a été découvert à son domicile à Londres et confié à la garde d'un des exempts de Sa Majesté.

13-15 mai.

Mercredi 14 mai. — L'auteur de la *Gazette de Bruxelles* nous raconte que le personnage qui s'intitule comte de Saint-Germain, dernièrement arrivé ici de Hollande, est né en Italie, en 1712. Il parle l'allemand et le français aussi couramment que l'italien, et s'exprime assez bien en anglais. Il a une teinture de tous les arts et de toutes les sciences ; bon chimiste, virtuose en musique, il est en même temps un fort agréable compagnon. En 1745, sa situation fut très compromise en Angleterre : quelqu'un qui était jaloux de lui, pour une histoire de femme, glissa dans sa poche une lettre supposée du jeune prétendant (le remerciant de ses avis et le priant de les continuer), puis le fit immédiatement arrêter par un exempt. Son innocence étant pleinement reconnue après examen, il fut mis en liberté et invité à dîner par Lord H. Ceux qui le connaissent seront fâchés (dit M. Maubert) d'apprendre qu'il a encouru la disgrâce du Roi Très Chrétien.

24-27 mai.

Lundi 26 mai. — Rotterdam, 18 mai. — Le comte de Saint-Germain, remis en liberté à Londres, est arrivé ici. Étant encore en prison, il a eu avec plusieurs lords du Conseil Privé de nombreux entretiens qui ouvrent un champ encore plus vaste aux conjectures. (*Gazette de Bruxelles.*)

31 mai-3 juin.

Lundi 2 *juin.* — Anecdotes sur un mystérieux étranger (1).

Il y a pas mal d'années, il était en Angleterre, et, depuis cette époque, il a parcouru plusieurs autres royaumes européens, soutenant toujours sa réputation d'homme à la mode et vivant toujours sur son crédit...

Il avait toujours l'adresse de découvrir le faible dominant du lieu où il allait se fixer, et bâtissait là-dessus un plan pour se rendre agréable. Quand il vint en Angleterre, il y a déjà longtemps, il comprit que la musique était la marotte de ce pays et se mit à jouer du violon avec presque autant de grâce que s'il avait été, comme eût dit notre poète, un *native player*. En Italie, le sentiment de l'art règne, et là il se montre connaisseur en gemmes, antiquités et médailles ; en France, il fut petit-maître ; en Allemagne, chimiste.

28 juin-1er juillet.

Lundi 30 *juin.* — Nous apprenons de Paris que plusieurs personnes de distinction s'étant intéressées auprès du roi en faveur du comte de Saint-Germain, qui a tant fait parler de lui, Sa Majesté a été sur le point de lui pardonner, quand on découvrit que le comte était un espion du roi de Prusse à la cour de France et son agent auprès de Mme de Pompadour.

21-23 août.

Vendredi 22 *août.* — Nous apprenons que le fameux comte de Saint-Germain, qui était ici depuis peu, s'est fixé à Altena.

(1) Long article dont nous ne donnons que quelques extraits.

* * *

Saint-Germain dans le duché de Slesvig :

Lettres de Frédérik-Carle von Warnstedt, homme d'État danois 1750-1811 :

Slesvig, le 24 *novembre* 1779. — Nous possédons aussi le fameux aventurier Saint-Germain. Cela fait le plus complet charlatan, fou, radoteur, *Windbeutel*, et en quelque face fripon qui exista depuis maintes années. Notre prince l'estime et l'honore de toutes ses forces et de tout son cœur, suivant le penchant décidé qui lui a été propre à tout temps pour ces sortes de gens. Il prend tous les matins trois heures de leçon chez lui. J'espère que son médecin se pourvoira de bons remèdes pour faire passer tous les vents dont Son Altesse Sérénissisme se gonfle à présent avec tant d'assurance. Ce Saint-Germain n'aime pas, malgré sa passion pour tout le genre humain, la ville de Copenhague, et n'ira pas. Le mystère en est que le comte Bernstorff l'a connu il y a de longues années à Paris pour ce qu'il est...

11 *décembre* 1779. — J'ai passé deux soirées chez ce fameux Saint-Germain. Je suis aussi persuadé que je le suis de mon existence que c'est un aventurier et un charlatan en toutes choses. D'ailleurs c'est un homme d'une brûlante imagination, qui fait peut-être qu'il se trompe parfois comme il trompe les autres. Il est rempli d'esprit et de connaissances, vraies et fausses, mais infiniment plus rempli encore de présomption, d'orgueil et d'un amour-propre excessif et rare. Il n'a, je crois, aucune religion, c'est un matérialiste, un autre La Mettrie. Pour moi, je suis très persuadé que c'est un juif portugais ou espagnol, je juge cela à sa physionomie, et à une prononciation indécidée. Le prince donne dans

des ridicules incroyables avec cet homme. Il dit de n'avoir que quatre-vingt-six ans. J'ai d'ailleurs tort de médire de lui, car il m'aime beaucoup (1).

***

Extrait des *Épisodes de ma vie*, par le comte d'Angiviller (1730-1809) :

J'ai connu M. de Saint-Germain qui a été si protégé par M. le Prince Charles ; j'étais bien jeune, mais malgré ma jeunesse, quoique bien traité et même caressé par lui, loin de le laisser jouir paisible des hommages qu'on rendait à son charlatanisme, je lui rompais sans cesse en visière sans aucun ménagement... (2).

***

Lettre du comte Maximilien de Lamberg à J.-F. Opiz (3) :

M. de Saint-Germain a demeuré assez longtemps à Paris. On ne parlait que de lui. Il disait en effet qu'il avait quatre cents ans. J'étais fort curieux de le voir. Je le rencontrai un jour chez feue Mme la princesse de Talmond. Je l'examinai et écoutai avec beaucoup d'attention. Il me parut très instruit et très amusant. Le soir, dans une maison où je soupais, je fis part de ma bonne

(1) Lettres publiées par L. Bobé dans ses *Papiers inédits de la famille de Reventlow*. 1770-1827, Copenhague, 1903, in-18 ; p. 600-601.

(2) Les *Épisodes de ma vie* sont insérés au t. VII de l'ouvrage de M. L. Bobé déjà cité, p. 195 sqq.

(3) Johann-Ferdinand Opiz, littérateur autrichien (1741-1812).

fortune. Je dis que j'avais vu le fameux comte de Saint-Germain. On me demanda s'il était vrai qu'il eût quatre cents ans, comme il l'assurait. « Je crois, répondis-je froidement, qu'il en impose : il n'a pas l'air d'en avoir plus de deux cents. » Au reste, cet aventurier célèbre, qui paraît avoir passé une bonne partie de sa vie à se jouer de la crédulité des hommes, est recommandable par ses talents et ses connaissances. Il s'en faut que la singularité soit son seul mérite, et on lui ferait tort de croire que sa réputation n'a pas d'autre fondement. Ses voyages et ses recherches fourniraient des matériaux curieux et utiles à un écrivain qui aurait des renseignements sûrs.

∴

Épigramme du comte M. Lamberg sur Saint-Germain :

J'ai CCC ans dans mon histoire;
J'en ai CC pour mes amis;
J'en ai L où il faut boire;
J'en ai XXV avec Iris.
Sans être néanmoins à tous ses dons rebelle,
La fortune de moi ne fait point son hochet.
Je ne fus jamais son jouet,
Car c'est moi qui me jouais d'elle.

∴

Épitaphe de Saint-Germain pour le comte M. Lamberg :

Citoyen vertueux, pleure un sage mondain,
Ami de Dieu, des lois, de César, du prochain;

Lamberg mourut sans or, mais non pas sans mérite.
Las d'éclairer les sots que la lumière irrite,
Le destin voulant faire un acte d'équité
Légua son nom chéri à la postérité,
Son corps étique aux vers, son cœur à la patrie,
A l'amitié son âme, aux Muses son génie (1).

(1) Ces deux épigrammes et la lettre de Lamberg à Opiz, tirée d'une correspondance inédite, récemment découverte à Prague, nous ont été communiquées par M. Tage E. Bull. Il les tient lui-même d'un érudit autrichien, M. Gustave Gugitz, qui dépouille en ce moment la correspondance du comte Maximilien Lamberg avec J.-F. Opiz, pleine de renseignements curieux sur Casanova, Cagliostro et Saint-Germain. M. G. Gugitz est l'auteur de solides études sur *Casanova à Vienne* et *Casanova en Suisse*. Nous lui adressons, ainsi qu'à M. Tage E. Bull, tous nos remerciements pour ses obligeantes et précieuses communications. — Maximilien-Joseph, comte de Lamberg, baron d'Ortenegg et d'Ottenstein, fut successivement chambellan de l'empereur d'Allemagne, conseiller intime et gouverneur du palais du duc de Wurtemberg, conseiller intime, ministre des conférences et grand maréchal du palais du prince-évêque d'Augobourg. (1729-1792.)

APPENDICE II

Il nous a paru bon de réunir ici quelques documents concernant les *Mémoires* de Casanova. La plupart de ces fragments, oubliés ou peu répandus, sont de nature à compléter notre étude ou à l'éclairer sur quelques points.

I

LA CORRESPONDANCE DE CASANOVA

Voici, d'abord, un passage du remarquable article d'Arthur Symons, *Casanova à Dux* (1), relatif à la correspondance encore inédite de l'aventurier vénitien et de ses amis ou amies :

Ce n'est qu'à la fin que je mis la main sur de gros paquets de lettres adressées à Casanova et si soigneusement conservées que de petits fragments de papier sur lesquels furent tracés des post-scriptum sont encore à leur place. On voit encore les sceaux au dos d'une grande partie de ces lettres, sur du papier qui a légère-

(1) *Mercure de France*, octobre 1903.

ment jauni avec l'âge, laissant cependant l'encre presque toujours fraîche. Elles viennent de Venise, Paris, Rome, Prague, Bayreuth, La Haye, Gênes, Fiume, Trieste, etc.., et leurs adresses portent autant d'endroits divers, souvent « poste restante ». Beaucoup sont des lettres de femmes ; certaines, d'une superbe écriture et sur du papier épais, d'autres, sur de quelconques bouts de papier, péniblement tracées et mal orthographiées. Une comtesse écrit sur un ton pitoyable, implorant du secours ; une autre proteste de son amour en dépit de « nombreux chagrins » qu'il lui a causés ; celle-ci demande « de quelle façon ils vivront ensemble » ; celle-là se lamente de ce que la rumeur a couru qu'elle vit secrètement avec lui, ce qui peut nuire à sa réputation à lui. Les unes sont en français, mais la plupart en italien. *Mon cher Giacomello*, écrit l'une, *Carissimo e amatissimo*, écrit une autre. Ces lettres de femmes sont en grand désordre et elles auraient besoin d'un sérieux classement avant qu'il fût possible de se rendre compte de leur importance. C'est ainsi que je trouvai des lettres de la même écriture, séparées par d'autres d'une écriture distincte ; beaucoup ne sont pas signées ou seulement d'une initiale ; beaucoup aussi ne sont pas datées ou seulement du jour de la semaine ou du mois. Il en est un grand nombre datant de 1779 à 1786, signées « Francesca Buschini », nom que je ne puis identifier ; elles sont écrites en italien et l'une d'elles commence ainsi : *Unico Mio vero Amico*. D'autres sont signées « Virginia B., » et l'une d'entre elles est datée de « Forli, 15 oct. 1773 ». Il y a aussi une « Theresa B. » qui écrit de Gênes. J'éprouvai quelque difficulté à identifier toute une série de lettres en français, lettres très affectueuses et très intimes, habituellement sans signature, et parfois signées « B. ». La correspondante se désigne par : *Votre petite amie*, ou elle termine par cette phrase, demi-sourire, demi-reproche : « Bonsoir et dormez mieux que moi. » Dans une

lettre envoyée de Paris en 1759, elle écrit : « Ne me croyez jamais que lorsque je vous dis que je vous aime et que je vous aimerai toujours. » Dans une autre, d'orthographe défectueuse comme ses lettres le sont souvent, elle dit : « Soyez seur que meauvais discours, vapors, calomnie, rien ne pourra changer mon cœur qui est tout à vous et qui ne veut point changer de maitre. » Or, il me semble que ces lettres doivent être de Manon Baletti, et que c'est à elles qu'il est fait allusion dans le VI[e] volume des *Mémoires*. Nous y lisons (p. 60) comment, le jour de Noël 1751, Casanova reçut, de Paris, une lettre dans laquelle Manon lui annonçait son mariage avec « M. Blondel, architecte du roi et membre de son académie ». Elle retourne à Casanova les lettres qu'il lui écrivit et la prie de lui rendre celles qu'elle lui adressa, ou de les brûler. Au lieu de se conformer à ce désir, il permet à Esther de les lire, se proposant de les brûler après cela. Esther le supplie de lui permettre de garder ces missives, promettant qu'elle « les conservera religieusement toute sa vie ». « Ces lettres, dit-il, étaient au nombre de plus de deux cents et les plus courtes avaient quatre pages. » Il n'en existe certainement pas deux cents à Dux, mais il semble grandement probable que Casanova fit un choix dans les lettres de Manon et que c'est cela que j'ai trouvé.

Mais, quoi qu'il en soit, je fus assez heureux pour découvrir le paquet de lettres que je cherchais anxieusement : les lettres d'Henriette, dont la perte a été déplorée par tous ceux qui se sont occupés de Casanova. Henriette, on se le rappelle, apparaît pour la première fois à Cesena, en l'année 1748. Après leur rencontre à Genève, elle reparaît avec un romanesque à-propos, vingt-deux ans plus tard, à Aix en Provence ; et elle écrit à Casanova proposant « un commerce épistolaire », lui demandant ce qu'il a fait depuis son évasion et promettant de faire de son mieux pour lui raconter tout ce qu'elle a vu et

tout ce qui lui est arrivé pendant ce long intervalle. Après avoir cité cette lettre, Casanova ajoute qu'il lui a répondu, acceptant cet échange de correspondance et lui racontant brièvement ses vicissitudes ; qu'elle lui relata à son tour, en une quarantaine de lettres, toute l'histoire de sa vie. « Si elle meurt avant moi, j'ajouterai ces lettres aux présents *Mémoires*, mais aujourd'hui elle vit encore, et toujours heureuse, bien que vieille maintenant. » On n'a jamais su ce qu'il advint de ces lettres et pourquoi elles ne furent pas ajoutées aux *Mémoires*. J'en ai retrouvé un grand nombre, quelques-unes signées de son nom de femme, tout au long, « Henriette de Schnetzmann », et je suis porté à croire qu'elle survécut à Casanova, car une des lettres est datée de Bayreuth, 1798, année de la mort de Casanova. Elles sont particulièrement charmantes, ces missives, avec un mélange de malice et de distinction, et je citerai le début et la fin de la dernière lettre que je parvins à trouver. Elle commence : « Non, il est impossible de bouder avec vous », et se termine : « Si je deviens vicieuse, c'est vous, mon mentor, qui me rendez ainsi et je jette mes péchés sur vous. Encore, si j'étais damnée, je serais votre très dévouée amie Henriette de Schnetzmann. » Casanova avait vingt-trois ans quand il rencontra Henriette ; et, alors qu'il en a soixante-treize, elle lui écrit, vieille aussi, comme si les cinquante années qui se sont écoulées étaient effacées de sa mémoire fidèle. Combien d'amants plus discrets et moins volages ont eu, malgré les changements, une constance pareille à celle dont témoigne cette correspondance ? Et ne suggère-t-elle pas un aspect de Casanova qui n'est pas tout à fait celui du monde ? Selon moi, elle révèle l'homme réel, qui, peut-être, entre tous, comprit le mieux ce que Shelley voulut dire quand il parle de « l'amour véritable qui diffère en ceci de l'or ou de l'argile que, divisé, il n'est pas séparé ».

Mais bien que naturellement les lettres de femmes

m'aient surtout intéressé, elles ne formaient qu'une certaine proportion de la masse de correspondance que je feuilletai. Il y avait des lettres de Carlo Angiolini, celui qui plus tard apporta le manuscrit à Brockhaus ; de Balbi, le moine qui s'évada des *Piombi* avec Casanova ; du marquis Albergati, auteur, acteur et excentrique, dont il est question dans les *Mémoires* du marquis Mosca, « homme de lettres distingué que j'étais anxieux de voir », nous dit Casanova dans le même volume où il décrit sa visite aux Mosca, à Pesaro ; de Zulian, le frère de la duchesse de Fiano ; de Richard Lorrain, « bel homme, ayant de l'esprit, le ton et le goût de la bonne société », qui vint s'installer à Gorizia en 1773, pendant que Casanova s'y trouvait ; du procurateur Morosini, dont il parle dans ses *Mémoires* comme de son « protecteur » et l'un de ceux par qui il obtint la permission de retourner à Venise. Son autre « protecteur », l'*avogador* Zaguri, avait, dit Casanova, « depuis l'affaire du marquis Albergati, entretenu une correspondance très intéressante avec moi » ; et, de fait, je découvris un paquet ne contenant pas moins de cent trente-huit lettres de lui, pendant une période qui va de 1784 à 1798. Une autre liasse contient cent soixante-douze lettres du comte de Lamberg. A propos de sa visite chez ce dernier, à Augsbourg, en 1761, Casanova écrit dans ses *Mémoires* :

« Je passais très agréablement mes soirées chez le comte Max de Lamberg, qui résidait à la cour du prince-évêque avec le titre de grand maréchal. Ce qui m'attachait particulièrement au comte Lamberg, c'était son talent littéraire. Érudit de premier ordre, instruit au suprême degré, il avait publié plusieurs ouvrages fort estimés. J'eus avec lui un échange de lettres qui ne prit fin qu'à sa mort, il y a quatre ans, en 1792. »

Casanova dit qu'à sa seconde visite à Augsbourg, au début de 1767, il « soupa avec le comte Lamberg deux ou trois fois par semaine », pendant les quatre mois qu'il

y séjourna. C'est de cette année-là que part la correspondance que je trouvai ; elle se termine, en effet, l'année de la mort du comte, en 1792. Dans son *Mémorial d'un mondain*, Lamberg parle de Casanova comme d' « un homme connu en littérature, un homme de profond savoir ». Dans la première édition, qui est de 1774, il se lamente de ce qu' « un homme tel que M. de S. Galt » ne soit pas encore rentré en grâce auprès du gouvernement vénitien, et dans la seconde édition, de 1775, il se réjouit du retour de Casanova à Venise. Puis, il y a des lettres de da Ponte, le même qui, dans ses *Memorie scritte da esso* (1829), relate l'histoire des curieuses relations de Casanova avec Mme d'Urfé, des lettres de Pittoni, de Bono, et d'autres mentionnés en diverses parties des *Mémoires* et d'une douzaine d'autres qui n'y sont pas mentionnés. Les seules lettres de cette collection qui aient été publiées sont celles du prince de Ligne et du comte Kœnig.

ARTHUR SYMONS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

II

LETTRE DE CASANOVA A UNE INCONNUE

[publiée dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 2e avril 1880, p. 235-237, sous la signature : (Bordeaux) Ego E. G].

« Cette lettre fut adressée par Casanova en 1797, du château de Dux (en Bohême), qu'il habitait, à l'une de ses plus aimables *correspondantes*, qui avait sollicité une épigraphe pour son portrait. Le journal étranger qui donna cette copie, il y a près de dix ans, eut soin d'indiquer qu'elle était prise directement sur l'autographe, au pied duquel figurait au

crayon la note suivante: *Giovanni Jacobo Casanova de Saint-Gall* (sic), *Aventurier*, 1725-1803 (1). »

A Madame (2)...

Dux ce 17 avril 1797.

Madame,

L'ordre dont vous m'avez honoré, le quatre de ce mois, m'a occupé tous les jours. Tout ce qui est sorti de ma plume m'a déplu, et par consequent je ne peux vous présenter rien qui soit digne de vous! Votre prose superbe que vous m'avez donné pour que j'en tire la quintessence est le sublime sujet d'une Ode Platonique, et étant elle meme une quintessence, je n'ai point dans mon laboratoire un alambic propre à tirer la quintessence de la quintessence. — Une epigraphe, Madame, faite pour etre inscrite à coté de votre portrait, et pour indiquer au lecteur votre pensée ne peut etre qu'une sentence tirée de Platon, et si vous ne voulez pas du Grec, d'un illustre Platonicien latin, ou italien, si vous aimez la langue italienne. Ce seraient les trois vers que Petrarque met dans la bouche de Laure parvenue deja apres sa mort au meme troisième ciel d'où elle était partie avant de naitre parmi nous. Je suis sûr, Madame, que vous concevez qu'il est impossible que vôtre ame soit immortelle sans avoir préexisté et je peux vous assurer que quoique ce systeme ne soit pas le mien, parce que je trouve l'*identité* absurde, et les sens inséparables de leurs organes, je l'admire cependant, et je révere la profondité des esprits

(1 Contrairement à ce que prétend l'auteur de cette communication, la date de la mort, 1803, est fantaisiste. Il est clairement établi aujourd'hui que Casanova, né en 1725, est mort en 1798, un an après cette lettre. (Cf. notamment, sur ce point, *Intermédiaire*, 20 novembre 1894, p. 537.)

(2) L'orthographe et l'accentuation de l'original ont été respectées.

qui l'adopterent, et qui ont la force de le suivre. Etant sûr que rien de ce qui existe est destructible, je jure que si mon ame existait avant moi elle existera aussi apres moi; mais pas avec moi, car elle ne pouvait pas etre avec moi avant que la matiere eut formé mon corps. Voici donc, Madame, la différence qui passe entre vous et moi. Vous vous croyez immortelle en ame et selon Socrate vous l'etes déja, puisque *vous vivez pour l'avenir*. Je me crois mortel en corps, et je le suis, félicitant mon ame, si, etant une substance reelle, elle doit l'etre, et regrettant de ne pas pouvoir etre temoin de son immortalité, puisque mes sens ne sauraient etre qu'invinciblement attachés à mon corps qui deperit à chaque instant jusqu'à ce que la mort, *ultima linea rerum*, vienne s'en emparer.

Seneque, dans une de ses lettres, reproche à un sage ami la cruauté qu'il eut de le désabuser sur l'immortalité de son ame qu'il croyait dans le pouvoir de rester identifiée à ses facultés sensitives après sa mort. Il se plaint qu'il l'ait privé d'un espoir qu'il appelle *mentis dulcissimus error*. Je vous supplie, Madame, de ne pas croire que je veuille imiter l'ami de Seneque: Dieu me preserve de me mettre à l'entreprise de vous desabuser, d'autant plus qu'il se peut que je sois dans l'abus moi-même. J'avoue que je n'en sais rien; et que si pour savoir que je suis immortel j'ai besoin de mourir, je ne suis pas pressé de parvenir à la connaissance de cette vérité-là. Une verité qui coute la vie coute trop cher: mais s'il m'arrive apres ma mort de sentir encore, je ne conviendrai jamais d'etre mort. Pour vous, Madame, je ne peux que vous féliciter sur vôtre métaphysique, car elle n'a pu prendre racine dans votre esprit qu'en conséquence de vos vertus, et elle ne peux contribuer qu'à leur augmentation; mais vous me pardonnez, si je ne peux pas desirer l'accomplissement de vos vœux, dans le cas qu'il vous tarde de jouir d'une félicité que vous ne pouvez attendre que de la mort: c'est un monstre que je

deteste, puisqu'il est fait pour detruire ma raison que je dois cherir principalement parce que sans elle je n'aurais pas connue une grande partie de vos merites. Voici les trois superbes vers que Petrarque, le plus grand des Platoniciens italiens, met dans la bouche de Laure morte, et dont l'ame etait deja retournée à sa sphère. Elle lui parle ainsi : —

Mio ben non cape in intelletto umano ;
Te sol qui aspetto, e quel che tanto amasti.
E là giuso è rimaso, il mio bel velo.

Après ces trois vers, voila comme le grand poete amoureux finit le sonnet, qui passe pour le plus beau de ceux qu'il fit après la mort de sa déesse. Observez, Madame, que dans sa vision il lui semblait qu'elle lui parloit le tenant par la main : —

Deh ! perchè tacque, ed allargo la mano?
Che al suon di detti si pietosi e costi
Poco manco che non rimasi in cielo.

Observez, Madame, qu'il admettait la resurrection du corps de la belle Laure, qui devoit se réunir à son ame, comme elle meme s'en flattoit. Dans son triomphe de la mort, parlant de son cadavre, il prononça un vers, dont le sentiment, et la divine harmonie m'arrache souvent des larmes quand la jeunesse entrevoit encore dans mon corps des liqueurs que le sentiment animoit. Le voici ce divin vers :

Morte bella parea nel suo bel viso.

Il dit dans un autre charmant sonnet :

O delle donne altero, e raro mostro !
Or negli occhi di lui che tutto vede
Vedi il mio amore, e quella pura fede,
Per cui tanto versai lacrime, e inchiostro.

J'ai l'honneur d'etre plein de respect, et d'admiration, Madame, Votre tres humble serviteur.

CASANOVA.

III

AUTHENTICITÉ D'UN ÉPISODE DES MÉMOIRES

(L'enfant de Della Croce)

[d'après un article du docteur Guède, *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 20 novembre 1894, p. 548 à 551].

Dans le cours du récit (des *Mémoires*) passe à plusieurs reprises un jeune Italien, joueur, escroc, débauché, qu'on voit aux IIe, Ve, VIe volumes. Casanova l'appelle Croce, Della Croce, Santa Croce. Lacroix ; il l'a trouvé à Reggio, Padoue, Spa, partout où on joue et où on *corrige la fortune*. Il adore ce jeune homme, dans lequel il trouve un reflet de lui-même. La dernière fois qu'il le rencontre, c'est à Spa, où le marquis de *Santa Croce* fait le grand seigneur, ayant enlevé à Bruxelles une jeune fille de 17 ans qu'il a engrossée. Le drôle, malgré ses tricheries, a tout perdu : bagages, bijoux, argent, jusqu'à son dernier sou. Il faut qu'il file ou se brûle la cervelle ; il choisit le premier parti et confie sa maîtresse à Casanova, qui l'amène à Paris. Voilà maintenant le récit ; nous sommes en 1767 :

Je la portai chez la sage-femme, car elle était évanouie. Le 13 octobre, elle eut un violent accès de fièvre, fièvre qui, dès lors, ne la quitta plus. Le 17, elle accoucha d'un garçon que je fis baptiser le lendemain. Elle écrivit elle-même les noms qu'il devait porter : Jacques-Charles, fils d'Antoine Della Croce et de Charlotte de L.

Par un motif que je ne compris pas, elle exigea impé-

rieusement que la sage-femme portât elle-même l'enfant à l'hospice des *Enfants-Trouvés* avec son extrait de naissance enveloppé dans les langes. C'est en vain que je la conjurai de me laisser son fils ; elle s'y refusa obstinément en répétant :

— Croce viendra chercher son fils, et il le retrouvera.

Le même jour, la sage-femme me remit un certificat d'admission à l'hospice des Enfants-Trouvés, certificat délivré le 20 octobre 1767 par J.-B. Dorival, conseiller du roi et commissaire au Châtelet. Si quelqu'un est tenté de connaître le nom de la mère, je viens de lui en procurer les moyens.

Depuis ce moment, Charlotte eut un redoublement de fièvre ; le délire la prit le 24, son agonie commença le lendemain soir, et, le 26, elle expira dans mes bras à 5 heures du matin.

La tentation de faire une vérification était irrésistible : je fis une démarche, et, quelques semaines après, je reçus de M. Peyron, directeur de l'Assistance publique, la lettre suivante :

J'ai fait rechercher le nom de l'enfant désigné dans la note que vous avez bien voulu m'adresser, et j'ai l'honneur de vous informer que ces recherches ont été infructueuses.

Cette réponse m'étonna peu. Casanova, *brodant* un dénouement sur un petit drame vrai, avait tenu à se montrer sous les couleurs brillantes de l'abnégation et du plus pur dévouement. En terminant par la mort de la femme, pourrait-on l'accuser d'avoir, lui, le voluptueux, qui n'avait pas de préjugés en fait de délicatesse, d'avoir, en l'emmenant, voulu tirer parti d'une enfant malade, désespérée, sur le point d'accoucher ? Il savait qu'il serait jugé assez immoral par ailleurs pour n'être pas fâché de mettre un poids dans l'autre plateau. Puis, j'aurais dû me douter du mensonge : on ne s'appelle pas sérieusement Dorival, ce nom sent le Marivaux ; un nom

d'amoureux de comédie, comme les soldats s'appelaient La Tulipe, les domestiques Lafleur, et les piqueurs La Ramée.

Une seconde réflexion m'amena à penser que l'Assistance publique a des occupations plus sérieuses que de satisfaire la curiosité d'un chercheur et que je pouvais bien n'avoir là en mains qu'une défaite administrative polie. Je me souvins alors d'une relation amicale : M. d'Ec..., non seulement haut fonctionnaire de cette administration, mais en outre écrivain lettré, artiste sculpteur, peintre et curieux. Intéressé par moi à cette recherche, il m'envoya une lettre m'autorisant à faire *moi-même* dans les registres les recherches les plus minutieuses.

Au nom de l'enfant de Della Croce prononcé par moi, l'archiviste répondit qu'il avait précisément fait, peu de temps auparavant, la même recherche. Cette réponse, qui me forçait d'abord à faire amende honorable devant la sincérité et la complaisance de l'administration, mettait en même temps à néant mon dernier espoir. Néanmoins, je me mis à chercher moi-même et sans succès : Della Croce, Santa Croce, Croce, Delacroix, Lacroix, quand, tout à coup, une ligne plus bas, deux noms me crevèrent positivement les yeux. C'était : Jacques-Charles (mes noms de baptême) précédant le nom de Lacrosse. Voici l'inscription et le registre :

Répertoire général des registres matricules des Enfants-Trouvés.

4871. — Lacrosse (Jacques-Charles).
Deux pièces sont relatives à cet enfant.

4871. — Extrait du registre des baptêmes de l'église paroissiale de Saint-Laurent, à Paris, le 18 octobre de l'an 1767.

Fut baptisé Jacques-Charles, né d'hier, fils d'Antoine Lacrosse, bourgeois de Paris, et de Charlotte Lamotte, ses

père et mère mot illisible), faubourg Saint-Denis, de cette paroisse.

Collationné à l'original, et délivré par moi, soussigné prêtre, premier vicaire de la susdite paroisse de Saint-Laurent, à Paris, le 18 octobre 1767.

FINET.

4871 *bis.* — De l'ordonnance de nous, Jean-Baptiste Dorival, conseiller du roi, commissaire-enquêteur, examinateur au Châtelet de Paris, ancien préposé pour la police au quartier de la Cité, a été porté à la couche des Enfants-Trouvés de cette ville, pour y être nourri et élevé en la manière accoutumée, un enfant, *petit garçon* paraissant *âgé d'un jour qui nous a été apporté de la rue du faubourg Saint-Denis, par Mme Lamarre, maîtresse sage-femme, vêtu de ses langes de couches,* dans lesquels on trouve *un certificat que cet enfant a été baptisé aujourd'hui en la paroisse Saint-Laurent, se nomme Jacques-Charles, fils de Antoine Lacrosse et de Charlotte Lamotte, lequel enfant a été laissé à la dite demeure qui s'en est chargé à l'effet de ce que dessus.*

Fait et délivré en notre hôtel, *ce dix-huit octobre* 1767, *7 heures du soir.*

DORIVAL.

Les mots *soulignés* sont écrits à la plume, le reste est en imprimé, comme les pièces administratives à formule fixe et d'usage courant.

Maintenant comment Della Croce est-il devenu Lacrosse? Par une opération très simple. Systématiquement, on commençait par supprimer le De aux enfants trouvés, comme gens peu aptes à porter la particule. Ainsi dans l'acte, Mlle de Lamotte est devenue Lamotte, et De la Croce est devenu la Croce, qui, prononcé à la française par la sage-femme et l'employé, donne Lacrosse.

Nous avons donc maintenant, outre le récit textuel et mot à mot de Casanova, le nom du curé ainsi que le nom et l'adresse de la sage-femme.

« Croce viendra chercher son fils et il le retrouvera »,

avait dit la pauvre Charlotte. Connaissant le personnage, nous n'avons pas à nous préoccuper si le drôle y a jamais songé, mais il était intéressant de savoir ce que cet enfant aurait pu devenir.

La pièce suivante nous renseigne :

83e *registre des Enfants-Trouvés* (de 4.484 à 6.007. — 3e partie.

4871 *bis*. — Jacques-Charles Lacrosse, nouvellement né, reçu par procès-verbal du commissaire Dorival, du 18 octobre.

De Paris, mort le 31 octobre 1767.

Moralité : Faire ses recherches soi-même.

Docteur Guède.

IV

FRAGMENT BIBLIOGRAPHIQUE

Nous reproduisons ici, à titre d'indication bibliographique, une liste de quelques opuscules parus en Italie relatifs à Casanova et à ses *Mémoires*. Les chercheurs y pourront puiser souvent avec fruit :

Rinaldo Fulin, *Studi nell' Archivio degli Inquisitori di Stato* ; Venise, 1868.

Rinaldo Fulin, *Cinque scritture di G. Casanova;* Venise, 1869.

Augusto Bazzoni, *Le Annotazioni degl' Inquisitori di Stato ;* dans *l'Archivio storico italiano*, 1870.

Augusto Bazzoni, *Un confidente degli Inquisitori di Stato* ; ibid., 1873.

Marco Lanza, *Di G. Casanova e delle sue Memorie* ; Venise, 1877.

Rinaldo Fulin, *G. Casanova e gl' Inquisitori di Stato* ; dans les *Atti dell' Istituto venete*, 1877.

Al. Ademollo, *G. Casanova e le sue Memorie* ; dans la *Rassegna settimanale*, 1878.

Ettore Mola, *G. Casanova e la Repubblica di Venezia* ; dans la *Rivista europea*, 16 mars 1881.

E. von Lœhner, *G. Casanova e Alberto von Haller* ; dans *l'Archivio veneto*, 1882.

Ch. Henry, *Les connaissances mathématiques de Casanova* ; dans le *Bulletino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche*, 1882.

Al. Ademollo, *Figuri e Figure Casanoviane* ; dans la *Fanfulla della Domenica*, 1882, 1883, 1884, 1885.

B. Malfatti, *Delle Memorie di Casanova a proposito di un recente libro sulla Du Barry* ; dans le *Preludio*, 1883.

L. T. Belgrano, *Inedotti e ritratti casanoviani* ; Turin, 1889.

Corrado Ricci, *Burney, Casanova e Farinelli a Bologna* ; Milan, 1890.

L. Frati, *Lana caprina di G. Casanova* ; dans la *Litteratura*, 1890.

Augusto Bazzoni, *G. Casanova confidente degli Inquisitori di Stato* ; dans le *Nuovo Archivio veneto*, 1894.

Sante Bargellini, *Un gran avventuriere italiano, G. Casanova* ; dans la *Vita italiana*, 1895.

Ernesto Masi, *Gli avventurieri, la Vita italiana nel Settecento* ; Milan, 1896.

Carletta, *Quel che non c'è nelle Memorie di Casanova* ; dans la *Vita italiana*, 1897.

Carletta, *Casanova a Roma* ; dans la *Rivista d'Italia*, 1899.

G. Dolcetti, *La fuga di G. Casanova dei Piombi di Venezia* ; dans le *Nuovo Archivio veneto*, 1904.

P. Molmenti, *Carteggi Casanoviani* ; dans l'*Archivio storico italiano*, 1910.

Aldo Ravà, *Contributo alla bibliografia di G. Casanova* ; dans le *Giornale storico della litteratura italiana*, 1909-1910.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Aché (Mlle d'), 186.
Ademollo, IX, 285.
Affry (d'), 15, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 52, 55, 262, 264.
Albergati Capacelli, 76, 77, 78, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 103, 119, 120, 127, 275.
Algarotti, 73, 74, 75, 76, 88, 89, 90, 91, 92, 96, 117.
Alméras (d'), 196.
Amelot de la Houssaye, 98, 99, 101.
Ancona (d'), 9, 10, 72.
Angiolini, 242, 275.
Angivillier (d'), 268.
Anhalt (Princesse), 262.
Annunzio (d'), 121.
Anspergher (Mlle), 225.
Antoine (d'), 70.
Apollon, 128.
Arioste (l'), 75, 86, 87, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 127.
Armelline, 243.
Astolphe, 111.
Aubert de Vitry, 245, 247.
Aymar (d'), 261.

Balbi, 204, 275.
Baletti (Manon), 273.
Barbaro, 160.
Baret (la), 225.
Bargellini, 9, 285.
Barthélemy (abbé), 48.
Barthold, 9, 261.
Baschet, 9, 10, 34, 38, 162, 166, 198, 199, 242, 246, 248.
Bayreuth (Margrave de), 48.
Bazzoni, 9, 284, 285.
Béatrice, 117.
Beaumarchais, 256.
Beausset (de), 166, 188.
Bekker, 166.
Belgrano, 9, 285.
Belle-Isle, 51, 52, 56.
Belmar, voir Aymar (d').
Bentinck van Rhoon, 262.
Bernis, 13, 30, 33, 35, 81, 143, 165, 196.
Bettine, 137, 138, 139.
Bernstorff, 263, 267.
Bettinelli, 117, 119.
Beugnot, 182.
Bianchi, 74, 75.
Blondel, 273.
Boaz, 35.
Bobé, 8, 63, 64, 65, 261, 268.

Bono, 276.
Bontemps (la), 143, 165.
Boufflers, 129, 130.
Boulainvillier (de), 225.
Boulogne (de), 33.
Bourbon (de), 170.
Bourgin, 194, 195, 196.
Bragadin, 13, 137, 157, 159, 160, 162, 171, 179, 191, 200, 204, 205.
Brockhaus, 9, 242, 244, 245, 247, 275.
Broglie (de), 50, 51.
Brosses (de), 169.
Brühl (de), 41.
Brunswick (de), 51.
Bülau, 63, 261.
Bull, 8, 31, 64, 270.
Buschini, 272.

Cagliostro, 16, 67, 159, 165, 181, 195, 196, 197, 198, 270.
Camoëns, 108.
Campé, 247.
Capetani, 145, 146, 147, 148, 152, 153, 156, 157.
Carletta, 9, 285.
Cazotte, 16, 176, 177, 178.
Cazotte (Mme), 177.
Cazotte (Scévole), 177.
Cérès, 197.
Chapelain, 107, 127.
Charles II, 66.
Charlotte, voir Lamotte (Charlotte de).
Charpillon (la), 57, 222 à 240, 251, 252, 255.
Chartres (Duc de), 169.
Chartres (Duchesse de) 167, 168, 171.
Chassaignon, 130.
Châtelet (Marquise du) voir Duchâtelet.
Chavanne (de la), 210.
Chérubin, 83.
Choiseul (Duc de), 15, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 48, 51, 52, 55, 56, 81, 82, 165, 166, 263.
Choiseul (Vicomte de), 38, 43.
Christian IX, 65.
Cobentzel (Comte de), 59.
Cocci (Merlin), 75, 107, 123.
Collin de Plancy, 145, 155.
Conchita, 235, 237.
Conti (Prince de), 167.
Corneman, 33.
Corticelli (la), 182, 183, 204, 216.
Cosson, 247.
Costa, 204, 205, 207, 208, 218, 219.
Coston, 195.
Crébillon, 106, 123, 238.
Créqui (Marquise de), 60, 178.
Croce (A. della), 68, 280, 282.
Croix (Marquise de la), 177, 178.

Dandolo, 160, 171.
Dante (le), 63, 75, 105, 116, 117, 118.
Daudet (A.), 82.
Davray, 276.
Deffant (Mme du), 48.
Delacroix, voir Croce.
Denis (Mme), 78, 86, 102 106.

Desnoireterres, 129.
Deux-Ponts (Duc des), 32.
Diaz Don Mateo, 235.
Dolcetti, 9, 285.
Dolorès, 256.
Donado, 164.
Don Quichotte, 104.
Dorival, 281, 283.
Dronais, 170.
Duchâtelet, 177, 189.

Ego E. G, 276.
Ercilla (d'), 108.
Erdich, voir Hardegg.
Esther d'O., 35, 37, 46, 171, 173, 273.

Farusi de), 70.
Finet, 283.
Flammarion, 247.
Fontenelle, 90.
François Ier, 25.
Fraser, 63.
Frati, 9, 285.
Frédéric le Grand, 88, 263.
Frène, 238.
Frijs, 263.
Frugoni, 117.
Fulin, 9, 284.
Funck-Brentano, 166, 181, 182, 195.

Gabalis, 16, 159.
Galiani, 83.
Garnier, 27, 64, 70, 224, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 255, 257, 258, 259.
Gergi (Mme de), 21, 25, 30, 31, 49.
Gleichen (de), 15, 48, 51.
Goldoni, 76, 93, 95, 96, 119, 120, 121, 122, 127, 193, 194, 210.
Goncourt (de), 48, 83.
Gondar, 67, 230.
Gourmont (de), 88.
Gozzi, 137.
Gratarol, 210.
Grimblot, 51.
Grosley, 51, 63.
Guède (Docteur), 9, 12, 14, 132, 248, 249, 280, 284.
Gugitz, 270.

Haller, 86, 123, 125.
Hanssen, 261.
Hardegg, 208.
Hausset (Mme du), 21, 24, 28, 31, 32, 143, 165.
Heidelhoff, 247.
Henriette, 70, 71, 72, 273, 274.
Henry (Charles), 9, 72, 285.
Herbert, 243.
Hesse-Cassel (Landgrave de), 31, 64, 261, 268.
Homère, 108, 109.
Huysmans, 16.

Ignazia (Doña), 256, 258.
Irène Rinaldi, 248, 249.

Janin, 9.
Javotte, 149, 156, 184.
Joseph II, 210.
Jung, 245, 247.

Kauderbach, 41.
Kaunitz, 263.
Kœnig (Comte), 276.

L. (Charlotte de), voir Lamotte.
La Bruyère, 206.
Laclos, 238.
Lacroix, voir Croce.
Lacrosse, voir Croce.
Lacrosse (Jacques-Charles), 282, 283, 284.
Lafleur, 282.
Laforgue, 245, 246, 254.
La Fontaine, 187.
Lamarre (Mme), 283.
Lamartine, 210.
Lamberg (Comte de), 261, 268, 269, 270, 275, 276.
La Mettrie, 267.
Lamotte (Charlotte de), 280, 281, 283.
Lang (A.), 15, 53, 54, 56, 63.
Lanza (M.), 9, 284.
La Ramée, 282.
Larchey, 9.
Lascaris (Comtesse), 183, 184, 185.
La Tulipe, 282.
Laure, 277, 279.
Lauvereau, 223.
Lavater, 63.
Le Fort, 74.
Legrand de Beauvais, 239.
Lena (della), 199.
Léon X, 111.
Lesage, 238.
Lévi (Eliphas), 174.
Ligne (Prince de), 130, 131, 199, 276.
Lœhner (von), 285.
Longo, 210.
Lorrain, 275.
Lossau, 31.
Louis XV, 28, 29, 32, 33, 45, 50, 51, 55, 59, 62, 170.
Louys, 235, 236, 237, 238, 239.
Lucain, 108.
Lucien, 239.
Lucrezia, 134, 135.

Mahler, 9.
Malek, 146.
Malfatti, 9, 285.
Manon, voir Baletti.
Manuzzi, 163.
Marguerite de Valois, 25.
Marie Stuart, 25.
Marivaux, 281.
Martelli, 76, 106, 123.
Marzia, 136.
Masi, 9, 285.
Maubert, 265.
Médée, 177.
Melfort (de), 168, 171.
Méline, 247.
Memmo, 211.
Mesmer, 159, 165.
Métastase, 210.
Milton, 108, 109.
Milly (de), voir Thy (de).
Mimi, voir Aché (Mlle d').
Mola, 9, 285.
Molière, 122.
Molmenti, 285.
Moncriff, 238.
Monnier, 9, 160, 179.
Montesquieu, 238.
Montpensier (Duc de), 169.
Morel-Fatio, 11.
Morenito (le), 237.
Morosini, 275.
Mosca (Marquis), 275.
Motte (Comte de la), 182.
Mozart, 210, 216.

Néron, 63.
Nerval (de), 49, 166, 177, 178.
Neubourg (Marie de), 66.
Nolhac (de), 30.
Nostradamus, 175.

O. (M. d'), 35, 36, 37, 46, 47, 49, 170, 171.
Opiz, 268, 270.
Ottmann, 9.

Paciaudi, 48.
Pagnerre, 210.
Papus, 150, 151, 153.
Paracelse, 174, 175.
Parme (Duc de), 48, 76, 77, 122.
Paulin, 247.
Pembroke, 227.
Pétrarque, 116, 118, 119, 279.
Peyron, 281.
Philémon, 206.
Pie VI, 196.
Pitt, 263.
Pittoni, 276.
Platon, 277.
Plutus, 128.
Pompadour (Mme de), 23, 24, 25, 28, 30, 31, 33, 35, 51, 56, 143, 165, 170, 266.
Ponte (da), 178, 209, 210, 211, 212, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 276.
Ponteau, 177.
Ponthieu, 247.
Popelinière (de la), 26, 35.
Prométhée, 20.

Quérilinte, 206, 207.

Ravà (A.), 8, 9, 285.
Régnier (H. de), 12, 223,
Reventlow, 268.
Rezzonico (Princesse), 196.
Ricci, 9, 285.
Richelieu, 83.
Rieux (de), 166.
Rinaldi (Comtesse), 140.
Rochambeau (de), 65.
Rochas de , 142.
Rochebaron (de), 196.
Roland, 111, 114.
Roman-Coupier, voir Romans (de).
Romans (Mlle de), 170.
Rosez, 64, 247, 249, 250, 251, 252, 254, 256, 258, 259.
Rousseau (J.-J.), 221.
Rumain (de), 166, 188.

Saint-Germain (de), 15 à 68, 159, 165, 172, 189, 249, 250, 261 à 270.
Saint-Jean, 111.
Saint-Martin, 177.
Saint-Pierre, 117, 146.
Salieri, 210, 216, 217.
Salomon, 154, 175.
Samaran, 14.
Santa Croce, voir Croce.
SantaCroce(Princesse), 196.
Saxe (de), 28, 262.
Schlick, 198.
Schnetzmann (H. de), voir Henriette.
Schütz (de), 244.
Scipion, 77.
Scolastica, 243.
Seingalt (de), 84, 201.
Sélénis, 186, 187.
Sénèque, 278.

Serao, 121.
Shelley, 274
Silhouette, 40, 45.
Slesvig - Holstein (Prince de), 65.
Snetlage, 14, 132.
Socrate, 134, 278.
Stuart (Charles), 54.
Symons, 9, 132, 168, 242, 243, 246, 271, 276.

Tasse (le), 107, 108. 109. 111.
Talmond (Princessede), 268.
Térence, 77.
Théocrite, 140.
Théophraste, 91.
Theresa B., 272.
Thiébault, 261.
Thomas, 19.
Thy (de), 19.
Tite-Live, 91.
Tour (Marie-Jeanne de la), 182.
Tournachon-Molin, 245.
Trissin (le), 108.
Tronchin (le banquier), 72.
Tronchin (le médecin), 78, 89.

Urfé (Marquise d'), 15, 19, 20, 21, 22, 26, 27, 32, 34, 36, 49, 55, 59, 60, 61, 67, 137, 157, 158, 165, 170, 176, 178, 179, 181, 182, 183 186, 188, 189, 190, 200, 204, 205, 206, 208, 215, 276.
Uzanne, 9, 242.

Vergennes, 198.
Vidlars-Chaudieu, 80.
Virgile, 108, 109, 117, 140.
Virginia B., 272.
Voltaire, 69 à 132, 221, 261, 263.

Waldstein (Comte), 199, 200, 220. 248.
Walpole (H.), 54.
Warnstedt (von), 267.
Wildmann, 262.
Wyzewa (de), 16.

Zaguri, 241, 275.
Zeroli (Mme), 259.
Zulian, 275.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE 7

I. UNE ÉNIGME HISTORIQUE : CASANOVA ET SAINT-GERMAIN. 15

Un mythe historique : le comte de Saint-Germain.

I. Casanova et Saint-Germain se rencontrent chez la marquise d'Urfé. — Deux charlatans pour une seule dupe. — L'eau de jeunesse. — Le laboratoire royal. — La fusion du diamant.

II. Casanova en mission à La Haye. — L'emprunt de vingt millions. — Casanova et d'Affry. — Second voyage à La Haye. — Correspondance diplomatique. — Saint Germain démasqué. — Les diamants de la couronne. — Saint-Germain s'enfuit en Angleterre. — Les souvenirs du baron de Gleichen. — Le secret du roi.

III. Saint-Germain à Londres. — Le secret de Choiseul. — Une promenade au bois de Boulogne. — Dernière rencontre de Casanova et de Saint-Germain. — Les chevaux de l'adepte. — Une fabrique de chapeaux. — La mort de la marquise. — Les deux augures. — Mort de Saint-Germain.

II. Casanova chez Voltaire 69

L'auberge des Balances à Genève. — « Tu oublieras aussi Henriette. »

Authenticité de la visite de Casanova à Voltaire : lettres à Algarotti. — Jugements sur Goldoni. — Une indisposition de Voltaire.

Arrivée de Casanova aux Délices. — Premier contact. — Coquetteries et susceptibilités. — Une plaisanterie malencontreuse.

Les amitiés italiennes de Voltaire : Algarotti. — Albergati.

L'*Essai sur les mœurs* et la République de Venise. — Casanova défend sa patrie.

Discussions littéraires. — Martelli. — Merlin Cocci. — L'Arioste. — Voltaire fait amende honorable. — Le Dante. — Goldoni. — Le « peintre de la nature ». — Voltaire et la littérature italienne. — Crébillon. — Haller.

Comment Casanova fut reçu aux Délices. — La cour du patriarche. — Un souvenir du prince de Ligne et un post-scriptum de Casanova.

III. Casanova cabaliste et sorcier. 133

Le *génie* de Casanova. — Le serpent symbolique de la villa Ludovisi.

I. Première rencontre avec le merveilleux. — La sorcière de Murano. — Un saignement de nez et une apparition nocturne. — La possédée de Padoue. — Hystérie et exorcismes. — Le capucin et le jacobin.

II. Des histoires de sorcières : la comtesse et la sorcière. — Un envoûtement à Milan. — Visite à la fameuse Bontemps.

III. Le trésor de Cesena. — Capetani père et fils. — Le couteau de saint Pierre. — Casanova s'improvise sorcier. — Javotte « couturière vierge ». — La conjuration manquée. — Un orage providentiel.

IV. Casanova vole à la fortune. — Une bienfaisante attaque d'apoplexie. — Le trio Bragadin, Dandolo, Barbaro. — L'*oracle*. — La pyramide cabalistique. — L'*iperbolano* et les espions des Inquisiteurs.

L'oracle à Paris. — Les boutons de la duchesse. — La

pommade de l'abbé de Brosses. — La favorite prédestinée : Mlle de Romans.
L'oracle à Amsterdam. — La belle Esther et M. d'O. — Hasard et fourberie.
L'arithmomancie.
V. Le grand œuvre.
La marquise d'Urfé. — La doyenne des Médées françaises. — Cazotte. — Détraqués illustres. — Les couples mystiques.
L'*hypostase*. — Complicité de la divine Lascaris. — L'opération deux fois manquée. — Analogie entre Casanova et Cagliostro. — Mme d'Urfé écrit à la lune. — Casanova disparaît.
Mort de la marquise. — Sa succession. — Deux héritiers déçus. — Duel évité.
VI. Casanova et la franc-maçonnerie.
La franc-maçonnerie à Venise. — Les *Donne curiose*. — L'incendie de l'Arsenal.
La franc-maçonnerie à Rome. — Cagliostro. — Le rite égyptien. — La loge d'Isis.
Casanova apprenti, compagnon et maître.
Conclusion : le génie de la mystification et de l'imposture.
Derniers symptômes : le coup du tremblement de terre. — Rencontre du comte Walstein. — Une retraite honorable.
Casanova juge de lui-même.

IV. Les bijoux volés 202

Les mésaventures d'un aventurier; — ses collaborateurs et ses complices.
I. Un valet qui a du flair : Costa. — Les prodigalités de la marquise. — Quérilinte chef des rose-croix. — Une histoire de montres et de tabatières. — Costa disparaît. — L'exploiteur exploité.
Vingt ans après. — Costa reparaît. — Casanova pardonne.
II. Lorenzo da Ponte juge de Casanova. — Un « collaborateur de Mozart ». — Une brouille pour la proso-

die latine. — Histoire de la riche vieille. — Voleur ou volé ? — Songe prophétique. — Une rencontre à Vienne. — Casanova retrouve Costa. — Mercure réconcilie les deux larrons.
III. Une vieille dette. — Un conseil pour deux sequins.

V. L'épisode de la Charpillon 222

Casanova dans la littérature contemporaine. — Un roman casanovien. — Casanova à Londres en 1763. — Mlle de Boulainvillier, Mlle Anspergher ou la Charpillon. — Un conseil de lord Pembroke. — Le rendez-vous manqué. — La Charpillon au bain. — Nouvelles promesses, nouveaux délais. — Vaine stratégie. — L'heure du berger. — L'obstacle imprévu. — Le galant coiffeur. — Casanova guéri.
La Femme et le Pantin. — La Charpillon et Conchita Perez de Garcia. — L'heure fatale. — Les deux femmes et les deux pantins. — Perversité raffinée.

VI. Le texte des Mémoires. 241

Une nouvelle édition des *Mémoires*. — L'odyssée d'une Odyssée.
I. Histoire des éditions.
Carlo Angiolini et le manuscrit. — Les fragment d'*Uranie* et la traduction allemande. — La traduction de la traduction : édition Jung et Aubert de Vitry. — Les corrections de Laforgue : l'édition *princeps*. — Éditions Cosson, Paulin, Méline, Rosez et Garnier.
II. Deux textes différents : les éditions Rosez et Garnier comparées. — Questions de dates. — Épisodes de Saint-Germain et de la Charpillon. — Un pastel et une miniature. — Deux dénouements d'une même aventure.
III. Une lacune regrettable ; une nuit à Madrid. — Histoire d'une dame inconnue, d'une porte secrète et d'un cadavre. — Pourquoi Casanova fut incarcéré au *Buen-Retiro*.
Nécessité d'une édition définitive.

APPENDICE I :

Pièces curieuses et peu connues relatives à Saint-Germain 261

APPENDICE II :

I. La correspondance de Casanova 271
II. Lettre de Casanova à une inconnue 276
III. Authenticité d'un épisode des *Mémoires*. 280
IV. Fragment bibliographique 284

INDEX ALPHABÉTIQUE. 287

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt novembre mil neuf cent dix

PAR

E. ARRAULT ET Cie

A TOURS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

SEP 9 1936

D
285
.8
C4M3

Maynial, Edouard
Casanova et son temps

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 10 05 03 003 1